

La nuit ne finira pas

La Ruine Deluxe Edition

Sébastien Monnier

© Copyright 2016 Sébastien Monnier.

Avant-propos

Les séquences qui suivent sont inspirées de faits réels, ou de faits imaginaires devenus réels, ou de faits réels rendus à l'imaginaire avec le temps et la légende.

Les séquences qui suivent impliquent des personnes dont toute analogie avec des personnes existant ou ayant existé résulterait de choix scénaristiques et esthétiques délibérés.

Les séquences qui suivent permettent d'observer ces personnes entre la fin des années 1990 et le début des années 2010, en différents moments de leur post-adolescence.

2011

Il y aura toujours ces temps morts qui suivent les génériques de fin. La cigarette qui se termine, seule, abandonnée dans le cendrier. Les regards qui se perdent sur les objets et ornements de la pièce ; la large table basse de verre garnie de livres, l'écran numérique encore actif, le meuble aux planches épaisses rempli de disques, la haute fenêtre, ses lourds châssis et charnières. Et l'au-deçà : les ramures nues et branlantes des arbres, les façades haussmanniennes du boulevard, leurs refends et balcons filants, sur l'un d'eux une femme aux cheveux longs parlant au téléphone, le dos tourné. « *It's too bad she won't live. But then again who does?* » Il y aura toujours ces temps morts qui suivent les génériques de fin. Et des particules de poussière dans les larges rais de la lumière faiblissante, des portes fermées, l'intimité collante, la léthargie, l'ennui ; l'envie sans antennes. Demain sera dimanche, et sa longue descente de solitude

semée d'angoisses, jusqu'au retour aux classes du collège de Vitry, le lundi. Mais demain est un autre jour, et même, une autre vie.

(Un). Pour commencer, je te propose de remplir la pièce de son, à plein volume : « So Young » (Suede), « Columbia » (Oasis), et « Love Is The Drug » (Roxy Music). Ce ne sont que des suggestions mais te connaissant je te verrais mal t'y opposer ; tu complèteras ensuite ou dans les intervalles par ce qu'il te viendra en tête. Il te reste quelques heures donc détends-toi. Sois cool. Il est trop tard pour aller courir ou faire des pompes, ça te fatiguerait. En plus, la dernière fois, c'était quand ? Raison de plus pour oublier une telle option. Mieux vaut te branler un coup, mais à petite dose (une éjaculation). Fais comme tu le sens — internet, réserve personnelle, ou création mentale. Si tu optes pour la réserve personnelle, profite-en pour te débarrasser de la came postsoviétique amateur répugnante que Richard t'a filée un jour et qui traîne encore sous les chemises pliées. Sopalain, douche et session beauté : ongles de main, de pied, barbe, peau du visage, coton-tige pour les oreilles et le pli de l'aîne ; taille légère aux ciseaux de la canopée pubienne. Passe une petite demi-heure à trouver une tenue qui te plaise ; deux ou trois essais pour le pantalon, validé, quatre ou cinq essais pour la chemise, validé, deux essais seulement pour la veste, validé, retour à la chemise, trois nouveaux essais, validé avec doute latent et possibilité de retour sur le sujet. Repas léger et nutritif : jus multivitaminé, salade verte, pâtes et coulis de tomate, yaourt de soja, expresso ; la nuit c'est un sport de compétition. Retourne aux chiottes mais pas de branlette cette fois. Un peu plus tard, bois une bière, et une seule, et plutôt Heineken que Grimbergen : l'échauffement commence à peine.

(Deux). Envoie des tas de mails, de messages Facebook, de SMS et donne ainsi une tonne de rendez-vous à une tonne de gens à travers tout Paris de manière à avoir ensuite en théorie un maximum de bars et de trajets à faire. Les gens peuvent être connus ou pas connus, mais surtout pas trop connus. Pas les *vrais amis*. Il faut que ce soit l'*aventure*. Rappelle-toi ce que t'a dit ton psy : « Renouvelle-toi, sors de tes sentiers battus. Découvre de nouvelles voies pour traverser la nuit. » Il n'a pas dit de *nouvelles drogues* (y en aurait-il de toute façon ? Laughing Out Loud). Qu'a-t-il dit encore, pour essayer de se mettre à ton niveau ? « New wave, free ride. » (Ridicule). Hein ? Bon, oui, pourvu qu'il y ait free sex au bout, je sais. Quoi qu'il en soit, tisse ta toile d'araignée à travers toute la ville. Ne fais surtout aucune carte, ni mentale ni papier ni numérique ni rien ; tu risquerais de ne pas te perdre. Sur ta page Facebook, poste le statut suivant : « J'ai soif. Qui vient ? Où ça ? Partout. »

(Deux et demi). *Évidemment, préalablement ou postérieurement, tu as pris soin de vérifier l'état, la motivation, et les pronostics de trajectoires et positions de tes frères d'armes les plus proches, tes vrais amis, justement. Les balises de secours, les phares, les recours ultimes, que tu n'appelleras que si tu es vraiment perdu. Essaie de t'enlever de la tête que tu les retrouveras nécessairement, à un moment ou un autre, pour le meilleur ou pour le pire. Sois évasif sur ton programme, place quelques rendez-vous fictifs avec des targets pour combler le vide. Richard t'a déjà appelé plusieurs fois. Il t'a répété qu'il serait entre vingt-et-une heures et une ou deux heures du matin au Pop In puis au Planète Mars puis au Motel puis soit au Pop In soit au Planète Mars, etc. Le fameux Triangle Infernal de Bastille. Comme souvent, Richard est « en pause de durée indéterminée » avec sa meuf et il en profite pour voir*

beaucoup de monde, si possible beaucoup de filles, et si possible beaucoup de filles « avec qui il y a moyen ». Il t'a précisé qu'ensuite tout était envisageable même s'il espérait bien s'incruster « accompagné ou non » dans une soirée « mondaine » chez des gens qui travaillent dans le cinéma, une soirée où il y aurait des « actrices » (il y avait un ton lubrique dans sa voix au moment de prononcer ce mot). Tu as appelé Stevie, qui t'a dit qu'il devait se faire une « bouffe énorme » chez une collègue mais qu'il était « chaud bouillant » (répété trois fois de suite) pour migrer sur Bastille en deuxième partie de nuit. Traduction : à une hauteur de 95% de probabilité, Stevie sera au Some Girls passé deux heures du matin. Petit-Canard n'a pas répondu à tes appels. Il est toujours très difficile de localiser Petit-Canard avec précision : un samedi soir, il sera de toute façon quelque part essayant de garer sa caisse — la prolongation de son être — le plus près possible d'un champ magnétique d'alcool et de meufs. Quant à Foxyboy, cela fait trois jours qu'il te répète qu'il doit voir ce samedi soir l'étudiante dont il est tombé amoureux et qui constituera à n'en point douter, et sans rire cette fois-ci, la femme de sa vie. Rien de moins que ça — cela dit, c'est Foxyboy : l'amour est souvent de très courte durée de vie avec lui et qui sait s'il ne t'appellera pas à trois heures du matin pour s'entretenir avec toi coûte que coûte et présentiellement sur une autre étudiante dont il sera tombé amoureux dans l'intervalle ?

(Trois). N'oublie pas de sortir acheter des clopes, deux paquets, et de vérifier que tu as au moins deux briquets sur toi, l'un dans une poche de pantalon, l'autre dans une poche de veste. Fais les fonds de tiroir pour trouver ce qu'il te reste de drogue : shit, herbe, cocaïne ? Pas grand-chose ? Peu importe, tu as les numéros qu'il faut. N'oublie pas tes écouteurs intra-auriculaires AKG. Prends 50

euros en liquide pour commencer. Tu as envie de reboire une bière ?
Retiens-toi.

(Trois et demi). *Et les capotes ? Bah ouais. Qu'est-ce qui te dit que tu vas nécessairement rentrer à la maison ?*

(Quatre). Commence ton circuit et là tu peux te mettre à picoler sérieusement. Dans les bars, ouvre les yeux, et aussi les oreilles car même si tu as initialement envisagé toutes sortes d'options pour les parties tardives de ton planning — options qui ont de grandes malchances, rappelle-toi, d'être foireuses ou tout simplement reléguées dans le gouffre de l'oubli — il faut désormais t'assurer grâce à tes différents contacts de terrain de dénicher un *vrai* plan pour la fin de nuit. Un truc énorme, alléchant. S'il y a quelque chose de sérieux qui surgit, note-le. Dans ton portable *et* sur ta main car tu n'es jamais à l'abri d'une perte ou d'un vol de portable.

(Cinq). Commence à poker, en douceur : coups d'œil, sourires, effleurements lors des passages aux toilettes. Il est encore tôt et les meufs ne sont pas très réceptives mais cela s'appelle du *pré-conditionnement*. Pour elles et encore plus pour toi.

(Six). Tu sens l'alcool et l'excitation monter ? Tu quittes ton premier rencard, manques le second, cours au quatrième en oubliant le troisième, mais l'euphorie est là, l'alcool te fait un peu trembler, tu marches très vite et allume dans le vent des clopes que tu oublies d'éteindre en entrant dans le métro, pas grave mec, tu t'en fous, c'est ta night. Paris is your playground. New wave, free ride, c'est ça, yeah ! Tu écoutes les Strokes, les Raveonettes, MGMT, mais non ! Ce n'est pas le moment, enlève ton casque !!! Comment veux-tu passer du poke au target si tu n'entends rien ?

(Sept). Avant de commencer à être bourré, juste avant, au moment où l'excitation est diluée dans *exactement* ce qu'il faut d'alcool, aborde tout ce qui passe (*Targets everywhere*). Ne te prends pas la tête, statistiquement il y a un moment où ça marche. N'oublie pas de bien les fixer dans les yeux quand tu parles et souris, souris, mais pas trop, évite de postillonner, regarde ton téléphone régulièrement mais sans obsession pour bien afficher que tu disposes du luxe d'un réseau social étendu (checke au passage s'il n'y a pas du nouveau dans ton actualité). Richard va commencer à t'appeler de plus en plus fréquemment, ne réponds qu'à une fraction minimale de ses appels, sans quoi il sera vite clair pour tes interlocuteurs et -cutrices que tu as un ami relou et sociopathe. Fais du teasing, dis que tu as un maximum de plans, même VIP (évidemment que tu n'as pas de plan VIP ! À ton niveau il s'agit juste d'emboîter), réponds à un faux appel pour faire croire que tu vas retrouver ton dealer (il y aura toujours des filles pour te suivre parce qu'intéressées par la coke ou la MDMA que tu vas supposément chercher), prends des numéros, envoie des SMS smileys-kisses dans la foulée, même si la meuf en question est simplement partie aux toilettes, même si elle s'est simplement retournée pour voir où étaient ses copines. Si par erreur tu te retrouves engagé dans une discussion sérieuse, profite-en pour te reposer, programme une émission régulière de « carrément » et « ah ouais, je suis tout à fait d'accord avec toi » et lorsque la meuf commence à avoir les yeux un peu palpitants et brillants penche-toi et embrasse-la. Ça a foiré ? Pas grave, en même temps tu n'écoutais pas, tu ne pouvais pas savoir qu'elle s'émouvait pour le décès de son cochon d'Inde. Next.

(Huit). Tu ne sais plus où tu es. Arrête-toi dans un arabe et bois un demi-litre d'eau d'un coup. Ça va mieux ? Sinon, retourne dans

l'épicerie et rachète une autre bouteille, mais vise le litre cette fois-ci. Le mec à la caisse commence à te parler, à s'amuser de ton état et de ton attitude. Il s'est sympa mais tu n'as pas que ça à faire. Invente un appel sur ton portable : « Excusez-moi, on m'appelle. » Je suis bête : tu n'auras pas besoin d'inventer d'appel sur ton portable puisque Richard t'appellera sans doute précisément à ce moment-là. Voilà, sors. Clope. Tu as encore envie d'écouter de la musique ? Je te rappelle que tu passes déjà une grande partie de ta vie, chez toi ou ailleurs, à écouter de la musique. Maintenant, c'est l'action. *L'aventure*. Tu te dois d'être aux aguets, prêt à dégainer la parole voire plus si affinités. Fais le point, localise les choses, ce sera plus simple pour la suite. Métro Étienne Marcel. Et apparemment tu as rendez-vous avec un pote à Oberkampf. Il y aura des targets là-bas. Plein. Motive-toi, on continue.

(Neuf). Le pote que tu devais retrouver à Oberkampf, en fait, c'était ton dealer. Te voici à L'International avec de la neige plein le pif et tellement excité que tu ne contrôles plus beaucoup ton flot de paroles. Tu mènes une conversation animée, très animée avec deux targets vraiment, vraiment pas mal, accompagnées d'une sorte de hipster qui te regarde sans ciller et sans dire un mot (une menace ? Non. Il n'a pas l'air intéressé par les meufs et les seules vraies menaces sont tes vrais amis et tes vrais amis ne sont pas là). Bref, c'est bon pour toi. Tu parles de ton groupe, du prochain concert, tu distribues des flyers, tu insistes sur l'incisif de ton jeu de gratte et la particularité de ton chant et te voilà, d'un proche en proche dont toi seul comprendra la logique, lancé dans une sorte d'anthologie-analyse des meilleurs albums rock des dernières années...

(Dix). Les deux meufs sont parties, tu les as saoulées. Bravo ! Qu'est-ce qu'il t'a pris de perdre les pédales comme ça ? Ce n'est pas

avec des monologues aussi chiants que tu vas choper ce soir. Le hipster par contre est toujours là et il te mate sans sortir une seule parole et tu réalises aussi que vous êtes désormais dans un autre bar, Le Chat Noir on dirait. Si tu étais bien à L'International auparavant, même si les deux endroits ne sont pas très éloignés, il y a eu un changement que tu n'as pas capté. Et pourquoi avoir changé ? Et le hipster, alors ? Il t'a suivi ? Il te kiffe ? Les expériences gays, par principe tu n'as rien contre, mais tu as arrêté depuis longtemps car traumatisé après avoir partagé avec Stevie, dans tous les sens et abîmes, ton premier rapport sexuel avec une fille. Tu t'éloignes comme si de rien n'était. La coke t'as redonné super soif et tu tiens une pinte dans une main et quelque chose qui s'apparente à une vodka-tonic dans l'autre, tu regardes autour de toi, le bar est bondé, rempli de filles jolies et stylées, bobos à souhait, un peu d'étudiantes en ballerines, un peu de trentenaires hype cocaïnées, parfait ! Quand es-tu venu ici pour la dernière fois ? Impossible de t'en rappeler, de même qu'il t'est impossible de te rappeler qui sont ces deux jeunes (un garçon et une fille, à peine plus que ton âge à eux deux) qui t'appellent par ton nom et te parlent d'une soirée, apparemment géniale, qui dans tes souvenirs *n'existe pas*.

(Onze). Tu en es au stade ultra-target. C'est-à-dire que tu as une telle confiance aveugle et illusoire en toi et en même temps tu es tellement déchiré et en même temps tu t'en fous tellement que tu descends bringuebalant de bar en bar dans la Rue Jean-Pierre Timbaud et que tu es prêt à foncer sur n'importe quelle meuf qui te plaît pour lui rouler une pelle. *Relax*. Le Petit Garage : ça sent le sexe ici. Tu crois même y avoir fait des trucs dans les chiottes, mais quand ? Et avec qui ? Et est-ce qu'on en a quelque chose à foutre ?

(Douze). Deux heures quarante-cinq. Tu es dehors, tu es assis-adossé contre une voiture en stationnement, il fait froid, tu fumes une clope, tu tentes de déchiffrer et d'ordonner les chaînes de SMS et de mails et de messages Facebook sur ton portable. Ça tourne. Tu en es où avec ton super-méga-plan de fin de soirée ?

(Treize). (...)

(Quatorze). OK, dans ce cas-là et vu l'heure, oublie l'aventure, la new wave et compagnie et va directement à la case joker et magique du Some Girls, rue de Lappe.

(Quinze). Un mojito et des pintes dans toutes les mains, tu te retrouves avec Stevie à parler anglais pour faire style à toutes les meufs qui t'entourent, que ce soit à une table, au comptoir ou n'importe où dans le bar. Il y a la musique que tu aimes — les Stones, Queens Of The Stone Age, Pulp — et tu as chaud, super chaud, et tu chantes en te dandinant avec Stevie qui t'enlace et hurle « Rock'n roll !! » et tu as l'impression de régner sur le bar et tu te demandes pourquoi au fond tu n'es pas venu directement ici et en cet instant tu trouves ta vie tellement géniale que tu offres une pinte au vieil alcool tout bourré au comptoir qui lui aussi t'appelle par ton prénom et te parle d'une fois où tu as essayé d'embrasser une « top model » (mais *merde*, comment des gens que tu ne connais pas ou qu'à peine font pour en savoir plus que toi sur ta vie nocturne ?). Eh ! N'oublie pas : c'est la dernière étape ou presque pour targetter. Gère bien tes innombrables passages aux chiottes (pipi, cocaïne, ou autre) et tes pauses clopes dans la rue. C'est là que tu auras le plus de chances.

(Seize). Target !! (Truc improbable et dont sur le moment tu ne saisis même pas l'origine et les mécanismes ; tu es assis à une table, dos contre le mur, Stevie est à ta droite avec trois meufs et il leur sert

ses habituels couplets de louanges et ses paquets de rires-sourires parfaitement mièvres, es-tu en train de parler ? Soudain la blonde en face de toi se penche pour ramasser quelque chose semble-t-il et la seconde d'après tu t'affaires dans sa bouche).

(Dix-sept). Tu ramènes donc chez toi une superbe Suédoise. Alors là, quand même, vraiment, bravo. Néanmoins elle embrasse mal ; genre tractopelle... Et elle a faim et ne répète que ça durant tout le trajet, jusque dans l'ascenseur et au débouché sur ton pallier : « l'm hungry, l'm so hungry, tell me that you have something good to eat for me... » (Dans ta tête, évidemment, tu contrôles mal les tentations de blagues beaufs et vulgaires dans un tel registre lexical). Une fois l'étape pratique arrivée tu lui prépares à l'arrache des pâtes avec ce que tu trouves dans ton frigo c'est-à-dire de la mimolette pratiquement périmée. Elle te dit que c'est délicieux. Ça tient du miracle, dans quelques minutes elle te dira peut-être que tu as le plus gros sexe qu'elle ait jamais vu. Au lieu de ça, elle se couche tout habillée, fracassée d'alcool et de fatigue. Tu te refais une ligne avec ce qu'il te reste, fumes une clope, erres dans l'appartement un peu gêné, essayes de la déshabiller — c'est dégueu de rentrer ainsi dans un lit avec ses fringues, non ? Mais tu n'y arrives pas tellement elle est raide. Tu ne pourras donc même pas la violer. Retourne dans le salon écouter un disque et boire une dernière bière.

Crevé, gueule de bois, tremblements, vomi, sensation amère de l'amour furtif, volatil, inutile, « Lucky » de Radiohead (meilleure chanson *ever* pour la gueule de bois, non ?), dépit du no sex, deux

grecs bouffés dans l'après-midi pour compenser la fringale, la seule sortie de la journée, branlette sur internet car trop fatigué pour le porno mental, errance sur Facebook, coups de fil ânonnant avec Stevie pour débriefer les épisodes ridicules de la fin de soirée, dimanche perdu, nostalgie de l'après-seize heures, peur de retourner à l'école, peur de retourner au boulot, Stade 2, plus de clopes, bière ouverte et pas bue, douche à vingt-et-une heure, Xanax, avant de t'endormir tu te rappelles que la seule chose que t'a dite la Suédoise en se réveillant a été : « How do I get to the next metro station ? » Elle n'a même pas attendu ta réponse, ça a lui a pris vingt secondes pour sortir de l'appartement. Même si c'était une grande soirée, reconnaissons que cela n'a pas exactement fini comme tu l'espérais. C'était bien la peine de mettre en place toutes ces histoires de sortir des sentiers battus, se renouveler, new wave, free ride, aventure, mon cul ouais. Désolé d'avoir voulu donner du crédit à ton psy. Voyons maintenant comment réparer les choses.

(Quatorze bis). Juste après les étapes **(Douze)** et **(Treize)** de la précédente partie du tutoriel, tu as écouté le dernier message laissé par Richard sur ton répondeur. Richard te dit qu'il n'a « pas bien géré » son incruste dans sa fameuse soirée mondaine mais qu'il est au Connétable et que « ce n'est pas si mal ». Mais est-ce vraiment mieux que le *Some Girls* ? Le « pas si mal » de Richard est-il un euphémisme ou une tournure ironique ? Tu le rappelles, mais il ne répond pas. Ça, c'est très bon signe, cela veut dire qu'il est trop occupé et trop occupé alors qu'il est, comme on l'a dit, en pause de durée indéterminée avec sa meuf, cela a de grandes chances de vouloir dire *trop occupé à séduire* et donc de vouloir dire qu'il y a des *targets everywhere*. Sur un coup comme ça, il sera ton meilleur ami-ennemi, mais... Allez, arrête de tergiverser, tente le coup. Vu ton état,

prends un taxi (je ne te l'avais pas dit pour aller au Some Girls ? J'espère que tu y auras pensé par toi-même).

(Quinze bis). Connétable. Le petit bar du Marais est bondé, des gens sont assis dans l'escalier, ça fume de partout, il y a plein, plein de filles (l'hypothèse du point précédent est vérifiée, bingo) mais aussi plein de mecs sophistiqués leur faisant la cour, de ces dandys de fin de nuit dont tu espères quelque part faire partie. Richard te hèle avec enthousiasme depuis le tumulte d'un groupe de personnes que tu connais et ne connais pas, c'est un sacré bordel, mais tu distingues quand même sa collègue dans le lit de laquelle tu t'es un jour réveillé désorienté et vomissant — comment s'appelle-t-elle déjà ? Mieux vaut ne pas trop t'approcher d'elle. Richard a les lèvres bleues de vin et des stalactites de bière dans la barbe et il disserte beaucoup. Toi, tu es de nouveau dans une forme magnifique c'est-à-dire que tu as super soif et que plus tu bois plus tu as soif plus tu as envie de choper plus tu as soif et moins tu as envie que ça s'arrête.

(Seize bis). Tu aperçois une petite blonde (ou brune, si tu préfères) au comptoir, qui te regarde. Elle est super jolie, elle a un bon cul, des bons seins, elle te plaît grave et l'idée, ce serait que tout ça se termine à l'horizontale (ou selon quelque angle que ce soit mais tous les deux nus et une capote sur ton sexe semi-mou à dur — difficile encore de prédire quel sera ton niveau de performance dans une, deux, trois heures ?). Tu pars te faire une ligne de coke aux chiottes et tu ne proposes pas à Richard de t'accompagner car à ce stade de la soirée il y a trop d'enjeu pour qu'il reste une amitié qui tienne et il s'agit juste de *gagner*.

(Dix-sept bis). Le problème c'est que Richard c'est Richard-en-pause-de-durée-indéterminée-avec-sa-meuf c'est-à-dire le prédateur

peut-être pas le plus redoutable mais au moins le plus acharné qui soit dans disons tout l'arrondissement et que lui aussi a vu la petite blonde/brune-au-comptoir et qu'elle chaude et qu'elle te regarde mais qu'elle regarde aussi Richard. Et tu sais très bien que Richard, dans ces moments-là, va tout boire et tout attendre pour faire son footballeur italien des arrêts de jeu qui entre dans la surface de réparation, dépasse tous ceux qui ne savent pas boire (et il va falloir que tu évites d'entrer dans cette catégorie), et met la meuf au fond de ses filets.

(Dix-huit). Il faut donc procéder en deux temps : (1) neutraliser Richard ; (2) séduire la petite blonde/brune-au-comptoir. Autant dire que ce n'est pas gagné, mais tu vas t'appliquer. Commence par laper un peu de ton pinard, fumer une clope ; et cherche à réunir les quelques neurones qu'il te reste de fonctionnelles.

(Dix-neuf). Neutraliser Richard ? C'est sans doute la partie la plus difficile. Richard est en forme, en grande forme. Il boit, fume, roule un joint, parle, sourit, écoute, poke à droite, à gauche, un clin d'œil, une moue dragueuse, soigne sa pose, croise ses jambes, se regarde dans une vitre, passe une main dans ses cheveux, étudie trente secondes la façon dont il va allumer sa clope — tout ça en même temps, c'est tout juste si en outre il ne se retourne pas discrètement pour se taper une ligne de coke sur le comptoir, et le pire c'est qu'au milieu de tout ça il ne cesse, *il ne cesse* d'avoir dans le viseur la petite blonde/brune-au-comptoir — *ta* petite blonde/brune-au-comptoir. Il est à trois cents pour cent. La seule solution pour toi c'est d'augmenter l'*entropie*, tout en gardant le cap.

(Vingt). Appelle Petit-Canard et dis-lui de se ramener immédiatement, promets-lui de l'aider ensuite à aller chercher sa

caisse qu'il va comme d'habitude garer à quelle distance sait-on du bar et qu'il reprendra quoi qu'il arrive avant, pendant ou bien après la fin de la soirée et quel que soit son degré d'alcoolémie, et surtout, surtout, promets-lui de lui payer des coups. Par chance — et en même temps comme toujours — Petit-Canard est de sortie dans sa caisse, circulant aléatoirement dans Paris, Kylie Minogue hurle en fond sonore et Petit-Canard hurle sur Kylie Minogue tout en te parlant, il te dit qu'il n'a plus de thunes mais qu'il a ultra soif, qu'il est avec son pote David plus deux targets qui ne sont pas de Paris (tu ne comprends pas le nom de la ville ; seraient-elle de banlieue ? de *Province* ??) et qu'ils ont ramassées au Quick du Luxembourg et gavées de pintes dans tous les bars de la Montagne Sainte-Geneviève en leur promettant de les emmener voir le Sacré-Cœur (mon Dieu, ce sont donc bien des *Provinciales* !). Tu ne pouvais pas rêver mieux : c'est exactement ce qu'il te fallait à ce moment précis de la soirée.

(Vingt-et-un). C'est désormais un sacré bordel au Connétable et Petit-Canard et David, totalement bourrés et tonitruants, se prennent la tête avec tout ce qui se passe, embrouillent le barman pour avoir des prix spéciaux, harcèlent les Hollandaises, et sont sans doute très près de se faire virer du bar. Comme tu pouvais le prévoir et l'espérer, Richard a oublié la petite blonde/brune-au-comptoir pour se concentrer sur les deux adolescentes provinciales (tu as de nouveau entendu le nom de leur ville d'origine mais ne t'en rappelles déjà plus) et un poil hystériques ramenées par Petit-Canard et les emmener dehors fumer du shit et sniffer du poppers. Couloir de lumière et de succès potentiel devant toi. Profites-en pendant que Petit-Canard est toujours en train de s'engueuler avec le patron du

Connétable avec David à ses côtés qui essaye inutilement de le calmer.

(Vingt-deux). Inspire-toi de tes pairs !! *PARLE*, sans arrêt, *FLATTE*, jusqu'à l'excès, *MATE*, toujours de plus près. Sois lubrique, en finesse ; appuie les regards sans équivoque mais sans devenir relou ou harcelant, et toujours en souriant, regards que tu dois doser pour qu'elle comprenne que tu *sais* ce qui va arriver mais qu'en même temps ce n'est qu'un enjeu dérisoire pour toi. Détachement et attraction. Coolitude et sexitude. Paye-lui des coups, et généreusement — c'est horriblement machiste, vénal, rétrograde, et plus que tout financièrement risqué ? Oui, mais le principe est bien plus de *l'enivrer* que de *l'inviter*, en augmentant sciemment et intensément la cadence (la probabilité qu'elle ait ta résistance à l'alcool est quand même assez basse). Parle-lui de ton groupe — eh ouais, mec, l'arme fatale : être ou près d'être une rock star — mais *avec subtilité*. Je répète : *avec subtilité*. Évite les dérapages de la première partie de soirée. Donne-lui *un* flyer, annonce le prochain concert, définis votre style de façon concise, mais s'il-te-plaît ne dérive pas de nouveau vers le soliloque lourdingue ne visant qu'à exhiber tes connaissances encyclopédiques en matière de pop music. Pour les flatteries, invente-toi une petite phrase-gimmick que tu fais revenir fréquemment : rappelle-toi par exemple de Plestin et ses multiplications de « mais qu'est-ce que tu es jolie ! » ; ou encore de Stevie et de ses brochettes mielleuses « dis-moi, tu sais que tu es très charmante ma jolie/coquine/princesse/poulette/petite biche/belle au bois dormant... » — bref, invente-toi une base simple, concise et si possible admirable de rhétorique hypnotique sur laquelle tu viendras couvrir les arpeges de ton attitude affable et élégante — fais-la rêver, promets-lui des petits dîners aux chandelles (on n'en est

pas encore au stade où elle découvrira ton talent pour les coquillettes à la mimolette pourrie), des voyages à Rome (avec l'argent de ta petite hebdomadaire ? Il ne manquerait plus que ça ; il faudra que ce soit en stop), des bouquets de fleurs dans les cieux quotidiens de sa vie (les artifices foireux c'est quand même ton truc) ; tu peux même aller jusqu'à te présenter sous ce label de foutaise que tu t'es inventé pour mieux cacher ton vice : « je suis un garçon réservé, délicat, et attachant » — après ce que tu lui as fait lire dans tes yeux, à voir si elle le gobera... Accentue aussi ton intérêt ou pour le moins maquille ton désintérêt pour ses préoccupations existentielles à deux balles d'executive woman ou de bobo artiste en herbe. En somme, tu m'as compris, fait ce que tu sais le mieux faire (comme Richard, comme Petit-Canard, comme Stevie... — mais ils ne sont plus/pas là) : *exagère* et, plus que tout, *mens*.

(Vingt-trois). Tout cela est bien beau — surtout sur le papier — mais tu commences à être plus que bourré — et elle aussi (le payage de coup-augmentation de cadence a très bien fonctionné) — et il va donc falloir penser à concrétiser les projets — d'autant que Richard est rentré accompagné des deux adolescentes défoncées à son souhait mais du coup plus abattues que félines (ça viendra, il faut du temps pour ces choses-là), que Petit-Canard et David ont réussi à pacifier la situation avec le patron et semblent désormais abstraits dans un inventaire minutieux de toutes les meufs encore en présence, d'autant que merde ! Tu as vu comment elle te regarde ? C'est gagné mon pote, c'mon, c'mon, you can do it !! Arrête de parler de ton groupe (ça suffit maintenant !), dis-lui encore deux-trois fois qu'elle est belle approche-toi prends-lui la main je ne sais pas touche-

lui la cuisse doucement sans obscénité voilà target putain target, oui !!

(Vingt-quatre). Évidemment les bisous t'ont donné envie de reboire, donc tu as rebu, vous êtes sortis dans la rue fumer du shit avec Richard et tout est un peu trouble soudainement et tu ne serais pas vraiment capable de retracer ne serait-ce que vingt pour cent du contenu des dix dernières minutes. Tu baignes encore dans l'euphorie post-chopage mais attention à ne pas t'écrouler en plein vol. Elle est toujours là, plus ou moins collée à ton flanc ; les autres (même Richard, ce qui est *très rare*, profite-en) ne sont pas dans un meilleur état que toi ; donc tranquille, l'objectif maintenant est de fumer une clope, une et pas plus, et d'y *aller*.

(Vingt-cinq). Démerde-toi comme tu veux et peux pour éviter l'étape statistiquement prévisible et dramatique du *Petit-Canard qui a commandé dix tournées mais qui n'a pas de quoi payer et qui veut qu'on l'aide et à régler et à retrouver sa caisse ensuite*. Sinon c'est mort.

(Vingt-six). At home, petit vinyle (je réitère ma mise en garde précédente : pas de digression verbeuse interminable, même et surtout maintenant), bougies, encens, et sucres d'orge. Elle a l'air contente, se désape, elle est moins bien foutue que tu le pensais et elle n'est pas passée au salon de beauté pour l'épilation de la zone de jeu principale, mais après toutes ces péripéties, qu'importe ? Tu ne vas quand même pas faire la fine bouche. Évidemment tu es trop bourré et tu bandes mou. Et il ne te reste plus de coke. Ne t'avoue pas vaincu, ne sois pas si phallique, égoïste et masturbatoire, sers-toi de tes mains et de ta langue ! Comment s'appelle cette fille au fait ? Tu ne t'en rappelles même plus, et il est imprudent que tu te risques à

le lui demander avant le premier orgasme — le sien ou le tien ?
L'objectif maintenant c'est qu'elle reste jusqu'à la bonne gaule et à la
cartouche subséquente du petit matin.

(Vingt-sept). Richard appelle, ne réponds pas.

(Vingt-huit). Petit-Canard appelle, ne réponds pas.

(Vingt-neuf). Si Richard et Petit-Canard débarquent chez toi, ce
qui est de l'ordre du plausible, quelle que soit l'étape dans laquelle tu
te débats ou t'épanouis... Que veux-tu que je te dise ? Démerde-toi.
Au pire, la meuf partira et vous fumerez du shit en matant une
nouvelle fois le film. Et vous vous endormirez avant le générique de
fin.

2002

C'était fait. Nous nous étions trouvés et nous étions perdus. Nous nous étions trouvés, petit à petit, au gré de belles soirées de printemps sans fin, sur les bords de la Seine, les pelouses du Champ de Mars ou de la Cité Universitaire, les bars de la rive gauche que nous privilégions encore, à cette époque-là. C'était fait, nous nous étions trouvés, nous étions perdus et, peut-être, progressivement, réalisions-nous les choses, mesurions-nous cette force qui nous entraînait et allait nous entraîner de longues années durant en dehors de nos âges. Nous avons vingt-cinq ans, ou plus, ou moins. Vingt-cinq ans et tant de choses en commun — des éducations beaucoup trop bourgeoises, bercées de littérature et de musique, des études longues, allongées par passion ou par oisiveté ou par peur, une fascination pour la vie urbaine, le goût des concerts dans lesquels nous nous étions croisés ; la mort ou la volatilisation des proches que nous avons perdus trop précocement pour beaucoup d'entre nous,

baignée dans nos overdoses d'existentialisme, aussi, hantait nos profondeurs et il serait difficile de nier que la désespérance qu'elle nous avait léguée ne fut pas, au moins parfois, le vecteur caché de nos embrassades et chevauchées nocturnes. Dans les turbulences de lueurs des boulevards, sur les trottoirs sombres, aux comptoirs de bars exigus, nos cigarettes exhalaient l'odeur d'angoisses insondables, enfouies, mal avalées et je m'interrogeais souvent sur le sens de ces envies et de ces rages d'étirer la nuit encore et toujours au-delà du crépuscule alors que ce dernier advenait quoi qu'il en soit, balbutiant : une lueur pâle, presque rance, désolée.

Comment cela se produisit-il ? Comment, de façon bien évidemment muette et dissimulée, une voix s'éleva-t-elle au milieu de nous pour nous signaler, posément tout autant que furieusement, ce qu'il y avait à reprendre, à rattraper, à retenir et à ne jamais lâcher ? Il était encore temps ; la fuite des années ne nous avait que peu dépourvus et, très concrètement, nous pouvions nous passer de dormir pendant des nuits. Nous n'avions rien à dire mais nous parlions tout le temps. Nous n'avions pas d'argent (mais nos parents en avaient) et nous dépensions sans penser. Nous balancions — encore — entre la haine et la révérence pour cette innocence et ce romantisme qui nous avaient dupés et abusés jusqu'ici. Une chose était sûre : il n'y avait rien de plus beau qu'une fin d'après-midi en terrasse à commander encore et encore et à regarder parader la jeunesse pour y dénicher des muses d'un soir, ou de mille. La surprise d'un battement de cil à l'autre bout du comptoir, le contact inconsciemment téméraire de mains qui se chevauchent, quand les sens se débattent et abdiquent, bien au-delà de minuit. Allez ! Nous ne savions pas où nous allions et ne voulions pas savoir où nous pouvions aller. À quoi bon ? Nous étions bien trop éduqués et

analystes pour ne pas réaliser le cynisme bicéphale qu'il y avait dans l'héritage de la génération de nos parents — gavés, consentants et jusqu'à l'écoeurement, de loisirs dans une société de plus en plus dure et exigeante, de plus en plus *d'excellence*, comme on commençait à aimer dire —; et bien trop marqués par l'amertume et la dépressive désillusion de la culture post-punk : « *I already miss the things that I will never know / I will never know the things that I've already missed* » disait la chanson « Troublemaker » de Nada Surf.

Ces stigmates nous empêchaient de ne pas voir les abîmes des vies qui, dans tous les cas, dans cette orientation-là ou dans une autre, nous attendaient dans leurs rires glacés et coupants.

2006

Vashkyri fait entrer en trombe sa voiture sur l'immense parking du supermarché et il nous explique en manœuvrant nerveusement à la recherche d'une place un tant soit peu dégagée que c'est l'« Auchan Vélizy » (soyons francs, j'entends ça comme un terme de science-fiction), et que nous allons tout y trouver. Je ne sais plus pourquoi nous sommes en train d'atterrir dans cet endroit sordidement champêtre et inconnu et je me sens plein de curiosité pour ce que « tout y trouver » signifie. Je sais juste, d'après mon téléphone portable que nous sommes le 12 décembre et qu'il est dix-huit heures quarante-cinq, d'après la sensation dans ma bouche que j'ai très soif, et d'après nos têtes à tous que la beuh que nous a fait fumer Kofman nous a complètement perdus. Une fois la voiture stationnée, les choses reprennent leur cours. Stevie sort des bières du coffre de la voiture et en distribue à tout le monde (« Pour l'occas' ! Et parce qu'il fait soif putain ! ») ce qui est une putain de bonne idée

et Kofman nous appelle depuis l'intérieur de la caisse en nous montrant les lignes de coke qu'il prépare sur le dessus de son iBook et ça c'est à la fois une très mauvaise mais putain d'encore meilleure idée. Tout en sniffant ses lignes Vashkyri insulte Foxyboy qui a réussi à trouver les Pixies, « Where Is My Mind ? » — yeah ! — en cherchant sur l'autoradio (« Fox', petit enculé, tu m'enlèves cette musique de merde ! ») puis il pète un poil un câble et sort de la voiture en soufflant et en faisant des grands moulinets avec ses bras comme sur un parcours santé et en donnant de grandes claques sur la carlingue, attitude qui me surprend une seconde mais que je comprends parfaitement à partir du moment où je me sens instantanément décoller après m'être tapé ma dose — putain mais quelle bonne surprise il nous a faite, là, le Kofman ! Quelle came de ouf ! — et nous passons tous deux fois dire bonjour du nez à l'iBook et je me mets à rigoler nerveusement en constatant l'état dans lequel nous sommes tous et en imaginant ce que ça va donner dans l'hypermarché — oui c'est plus un *hyper* qu'un *super*marché, surtout maintenant, qu'est-ce qu'il a l'air grand, la vache ! Et dire que cette fin d'après-midi avait simplement commencé par une tournée de bières chez Vashkyri et regardez où nous en sommes, les pauvres amis, tous surexcités et gesticulant en train de courir ou divaguer, c'est selon, vers l'entrée de l'hypermarché ; Stevie et encore plus Foxyboy sont déjà ingérables avec les meufs, comme des pervers et sans aucune discrétion ni le moindre sens commun ils matent et se retournent sur tout ce qui se bouge, Stevie est rouge aussi, un truc incroyable, et Vashkyri marche très vite, très loin devant nous, les bras tendus et l'air déterminé voire un peu méchant, et Kofman fait des têtes pas possibles sous l'effet de la coke, je n'y crois pas, je ne crois pas à tout ça, c'est tellement drôle que je suis obligé de

m'arrêter pour me contorsionner puis finalement littéralement m'écrouler de rire sur le sol à l'entrée de la grande surface (ai-je vraiment dit « grande surface » ?) si bien que les autres se regroupent afin de m'aider à me relever et Kofman continue à faire osciller sa tête à toute allure, il me regarde et s'insurge (« Oh ! Le King ! Arrête ton cinéma, tu vas nous faire repérer ! Putain ! ») et je ris encore plus et tiens mon portable sonne — c'est Richard, qui me livre un de ses fameux appels pathétiques, mais tellement drôles, dont lui seul a le secret (« Allô, Le King ? C'est Richard. Vous êtes où ? Qu'est-ce que vous faites ? Est-ce que je peux venir ? Est-ce que je *dois* venir, à ton avis ? C'est quel supermarché ? C'est sur quelle ligne de métro ? C'est en dehors de Paris ? Comment je fais pour venir ? Est-ce que vous avez de la colle ? Vous avez d'autres trucs ? Est-ce que je dois en acheter avant de venir, au cas où ? Est-ce que Stevie est là ? Est-ce que je peux venir, vraiment ? Est-ce que ça vaut le coup, tu es sûr ? Jusqu'à quelle heure vous restez ? Vous faites quoi après ? ») ce qui ne m'aide en rien, mais vraiment en rien, à calmer ma crise de rire et à me relever. Soudain — il y a eu un gros trou temporel, là, merde — je me retrouve pratiquement à courir dans les rayons sans vraiment savoir ce après quoi on court et ce qu'on doit chercher, je me doute bien qu'il doit s'agir d'alcool voire d'alcool et de bouffe, mais pourquoi, je veux dire *pour* quoi, et où irons-nous après, et pourquoi ici, à l'« Auchan Vélizy » ? Merde, c'est vraiment de la science-fiction en fait ! Et qu'est-ce qu'il est grand cet hypermarché, la vache, je crois que jamais je n'étais entré dans un machin aussi vaste. Je sens Vashkyri sur mes talons qui m'insulte (« Le King, petit pédé, tafiole, ton groupe il pue, tu fais de la musique de merde, tu me dois vingt euros pour les bières de tout à l'heure, ne l'oublie pas, on va où bordel ? Qu'est-ce que c'est que ce

monde ? »), un sourire malsain aux lèvres, de la bave aussi, un peu, et je chope quelques paquets de chips au passage puis cherche le caddie mais c'est sans doute Foxyboy qui l'a, non tiens c'est Stevie, Stevie qui s'engage à toute allure et avec une détermination euphorique (« Par-là, par-là, nous y voilà ! Ah ! La picole, la bonne picole ! Dieu soit loué, je revis ! ») dans le rayon des alcools, Stevie qui met plusieurs bouteilles dans le caddie, en ouvre une de Martini blanc au passage et se rince sans modération le gosier, non sans en laisser ruisseler sur son menton et en renverser par terre, non sans non plus laisser échapper un regard contemplateur et un commentaire flatteur en direction d'une meuf qui passe (« Mais quelle est donc cette petite furette des prés ? »). Je me demande où sont Kofman et Foxyboy, je tourne la tête dans plusieurs directions, scannant les différents rayons alentours et j'aperçois soudain Foxyboy, suivant à la trace deux jolies mamans avec leurs poussettes, une blonde et une brune (les mamans, pas les poussettes ; quand même), il a la tête bêtement penchée en avant, les bras ballants, je prends sa trace, bien décidé à le ramener avec nous avant qu'il ne provoque un incident — en même temps qu'est-ce que j'entends par « incident » et est-ce que dans un tel cas je n'aurais pas envie de me joindre à lui ? Elles sont pour le moins bonnasses les deux MILF. Autre appel pathétique de Richard (« Allô, Le King ? C'est Richard. Je ne te dérange pas ? Vous en êtes où ? Vous restez combien de temps dans ce supermarché ? Si je viens est-ce que ça vaut le coup que je prenne un caddie pour vous aider ? D'ailleurs est-ce que ça vaut vraiment le coup que je vienne ? Tu es sûr ? Tu as des plans pour après ? Si tu as des plans un peu plus tard et en imaginant que je ne vous rejoigne pas alors que vous êtes encore au supermarché est-ce que tu peux m'informer par SMS ? Est-ce qu'il y

a des filles avec vous ? Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas appelé lorsque vous étiez chez Vashkyri ? ») qui me fait perdre la trace de Foxyboy. Stevie, hagard et suant, en train de ramasser une pyramide de bouteilles dont il a dû provoquer la chute. Deux petites meufs sans doute même pas majeures et pas dégueulasses qui me matent en passant, qui peut-être m'ont reconnu et savent qui je suis (« Le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen, ouais, c'est moi ! »). Kofman urinant dans un renforcement, près des stocks d'eau minérale, non là je dois halluciner, cette beuh était vraiment trop forte, ils doivent mettre du LSD dedans. Foxyboy, l'air extatique, changeant constamment de direction à chaque fois qu'il croise une fille — il passe près de moi, jubilatoire (« Target ! »). J'entends encore des insultes à caractère homophobe de la part de Vashkyri (et dire que dans deux heures il cherchera sans doute à me rouler des pelles) (« Le King, petit pédé, enculé, passe-moi des chips, arrête de te la péter avec ton groupe de tarlouzes »). Autre appel pathétique de Richard (« Allô, Le King ? C'est Richard. Vous en êtes où ? Est-ce que je prévois d'emmener mon iPod ? Des vinyles ? Là où vous allez ensuite il y aura moyen de mixer ? Ah, tu ne sais pas encore où vous irez ? Et quand le sauras-tu ? Est-ce que Petit-Canard peut venir ? Est-ce qu'il pourra garer sa voiture ? Est-ce qu'il vaut mieux que je vienne tout de suite en métro sachant que d'après ce que j'ai compris Petit-Canard n'est pas sûr de pouvoir ou vouloir venir ? Est-ce que je mange avant ? ») alors que je scotche total sur Stevie, rouge écarlate, encadré par deux vigiles et leur expliquant vaguement qu'il regardait ailleurs au moment où il a percuté la pyramide et que, de toute façon, il (« enfin, mes amis et moi-même ») va payer toutes les bouteilles dans le caddie voire celles qui sont cassées (« si vous me faites un prix ») mais les vigiles n'ont pas l'air content et je sens

l'haleine éthylique de Stevie à plusieurs mètres. Alors je vais vers eux et je crie (« Ouais ! Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ! ») et ils me regardent tous les trois stupéfaits et Stevie part dans un fou rire monstrueux et je m'approche en enfonçant calmement le clou et en leur offrant une cigarette (« Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen. Vous voulez une clope les gars ? ») et les deux vigiles sont complètement interdits, ils nous regardent Stevie et moi à tour de rôle, Stevie n'en finit plus de rire et cherche d'une main à attraper une bouteille dans le caddie et moi je commence à allumer ma cigarette jusqu'à ce qu'un des vigiles s'en empare nerveusement et l'écrase au sol et que je lui fasse encore remarquer que je suis une rock star (« Eh ! Mais je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ! De My Sexy Valenteen ! *Les Inrocks* ont parlé de nous il y a deux semaines ! ») en le tenant par le revers de sa veste si bien qu'il me pousse violemment et, à vrai dire, cela m'énerve alors je pars un peu en vrille (« Je suis le putain de guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen, merde ! Qu'est-ce que t'es toi, hein ? ») et je vois soudain d'autres vigiles arriver et je vois et entends aussi Vashkyri et sa cohorte d'insultes habituelles (« Le King, petite tafiole, on s'en fout de ton groupe de merde de tarlouzes ! Et qu'est-ce que tu as fait encore ? Bonjour messieurs, je suis désolé, mon copain est un peu lourdingue avec sa musique de gonzesses, faut l'excuser ») et tiens ça faisait longtemps que je n'avais pas eu un appel pathétique de Richard (« Allô, Le King ? C'est Richard. Je ne te dérange pas ? Vous en êtes où ? Pourquoi il y a tout ce bruit derrière ? Pourquoi je ne suis pas avec vous ? Pourquoi je ne suis pas avec vous ? Est-ce que tu m'appelleras quand vous sortirez du supermarché ? Je suis à côté de la gare de RER, est-ce que tu crois que j'ai encore le temps d'arriver ? Combien je devrais vous

rembourser pour les achats ? Vous n'avez pas encore payé ? Mais est-ce que tu sais à peu près combien ça fera ? J'ai un autre appel, est-ce que je peux te rappeler dans deux minutes ? ») et tout ça sent très mauvais, vraiment très mauvais, ils vont appeler les flics, alors qu'on doit encore acheter la bouffe — mais d'où est-ce que je sors cette idée qu'il faut qu'on achète de la bouffe, moi ? Où est-ce qu'on est censés aller ensuite ? Pourquoi je ne comprends rien ? — et je commence à avoir super soif, vraiment super soif, et/ou je refumerais bien un peu d'herbe mais le contexte ne s'y prête pas vraiment et là je regrette finalement que Richard ne soit pas avec nous car lui aurait réussi à régler les problèmes, à pacifier la situation et à embobiner les vigiles, il aurait montré sa carte d'avocat du barreau de Paris, aurait parlé des préfets dans sa famille, aurait annoncé avoir déjeuné avec des conseillers parlementaires deux jours plus tôt, bref aurait fait tout son théâtre habituel mais au lieu de ça, au bout des deux minutes réglementaires qu'il m'a précédemment annoncées, j'ai juste droit à un nouvel appel pathétique de sa part (« Allô, Le King ? C'est Richard. Est-ce que tu ne m'as pas trop attendu ? Est-ce que tu as de l'aspirine sur toi ? Est-ce que j'achète un ou deux paquets de cigarettes ? Est-ce que tu peux me tenir informé de tes plans quelle que soit l'évolution ensuite ? Au fait, qu'est-ce qu'il s'est passé hier soir après que je sois parti ? Est-ce que Clémentine et Stevie ont fait quelque chose, tu vois ce que je veux dire ? Est-ce qu'elle sera là aujourd'hui ? Lui as-tu parlé de moi ? Pour de vrai ? »). Les vigiles sont maintenant aux prises avec Vashkyri qui s'est lancé de façon tordue dans je ne sais quelle explication-dénigrement de ma passion-célébrité et pour appuyer la partie positive de son argumentation j'émetts régulièrement ma nouvelle phrase favorite (« Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ») à l'adresse des vigiles

mais aussi de gens qui passent et observent la scène d'un air incrédule ou détaché (« Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen, vous savez ? ») et j'ai l'impression d'avoir de très grands yeux quand je parle et merde encore un appel pathétique de Richard (« Allô, Le King ? C'est Richard. Est-ce que tu comptes finir tard là où vous êtes ? Est-ce que tu penses rester dehors et boire des coups une fois rentré sur Paris ? Je suis en train d'attendre le RER, il arrive, mais est-ce qu'il ne vaut pas mieux que je t'attende ici ? Et d'ailleurs est-ce que tu rentreras bien sur Paris ou penses-tu qu'il y aura moyen de squatter une partie de la nuit là où vous irez ? Comment ça tu ne sais pas où vous irez ? Alors tu penses qu'il vaut mieux que je vienne ? Est-ce qu'il te reste du shit que je t'ai passé hier ? »). Où est Kofman ? Où est Foxyboy ? Je tourne sur moi-même, sans raison, je me sens complètement défoncé, j'ai soif mais aussi vraiment je me refumerais bien un peu d'herbe, Kofman doit encore en avoir vu comment il est blindé aujourd'hui. Je fais trois rayons d'un coup en marchant super vite, super droit et super raide. Je réalise alors que j'ai laissé les autres avec les vigiles mais c'est sans doute sans grande importance au point où nous en sommes et alors je vois Foxyboy et Kofman avec deux putains de targets, quelque chose d'inimaginable, j'en ai presque instantanément une érection. Je m'approche. Je me présente en m'inspirant de toute la rhétorique développée précédemment (« Bonjour, je suis Le King, le guitariste et chanteur de My Sexy Valentine, vous devez connaître ») et j'en profite pour présenter Foxyboy et Kofman (« Et voici mes amis »). Elles rigolent en se trémoussant et en se dandinant, elles doivent avoir vingt-et-un ou vingt-deux-ans, elles sont trop jolies et merde ces corps qu'elles ont, la vache, qu'est-ce qu'elles m'excitent. Foxyboy me regarde avec un sourire de perversion satisfaite absolue et

m'annonce que ce sont Marjorie et Hélène, deux de ses étudiantes en licence à la fac qu'il doit superviser ou je ne sais quoi et qui devraient partir quelques semaines dans une fac en Angleterre faire je sais encore moins, putain je ne comprends rien à ce qu'il dit, est-ce que c'est la drogue ou est-ce qu'il est vraiment chiant et incompréhensible quand il parle ? Elles, les deux petites coquines, elles ont l'air de le comprendre et en tout cas font des petits signes d'affirmation aliénée de la tête en le regardant et en souriant bêtement et en répétant certaines parties microscopiques de ses phrases qui me semblent tout aussi obscures que les phrases entières (« Ouais, carrément, le modèle de Solow augmenté, c'est ça » ; « Ouais, carrément, utiliser un modèle spatial, c'est ça ») et ça ne fait que me les rendre encore plus excitantes et je commence à transpirer lorsque Foxyboy se lance dans un discours plein de louanges à leur égard car je devine très bien ce qu'il veut dire en filigrane (« Elles ont montré de grandes capacités cette année, elles ont une souplesse d'esprit qui leur permet de s'adapter à différentes situations de travail et elles sauront très bien travailler en duo avec moi l'année prochaine ») et merde, merde, merde, tais-toi abruti de pervers, j'ai le film porno dans ma tête là ! Et les voilà en plus qui se remettent à se trémousser en riant comme des connes et pendant tout ce temps Kofman sourie et se trémousse lui aussi, son bassin bouge en rythme et il se met à les faire parler en répétant sans arrêt les mêmes trucs (« Putain ! Génial ! » ; « Ah, tu vas aller en Angleterre ? Putain, c'est énorme, ça déchire, j'adorerais aller en Angleterre ! ») et en leur faisant des propositions plus que douteuses (« J'ai plein de livres d'économie qui pourraient t'intéresser chez moi, ça te dirait de venir me voir un soir pour qu'on les regarde ensemble ? ») et juste à ce moment-là voici Richard qui me ressert un de ses appels pathétiques (« Allô, Le

King ? C'est Richard. Je ne te dérange pas ? Vous en êtes où ? Pourquoi j'entends des filles parler à côté de toi ? C'est qui ? Elles sont combien ? Elles sont comment ? Non mais je veux dire : elles sont bonnes ? Elles ont quel âge ? Ce sont des étudiantes de Foxyboy ? Tu sais s'il se les est déjà tapées ? Comment ça tu ne sais pas ? Vous allez les emmener avec vous ? C'est Kofman qui parle avec elles ? Depuis quand vous êtes avec elles ? Ah, mais pourquoi je ne suis pas avec vous ? J'imagine que tu as déjà commencé à leur parler de My Sexy Valenteen ? Est-ce que tu peux m'informer incessamment par SMS de si elles restent ou pas avec vous ? Ou alors je te rappelle directement dans cinq-dix minutes pour savoir ? ») et évidemment, pendant que je suis au téléphone avec Richard, Foxyboy et Kofman ont commencé à essayer de convaincre les deux étudiantes-targets de venir avec nous ensuite en promettant tous les plans sur la comète imaginables, décrivant une réception mondaine dans un appartement luxueux avec vue sur la Seine et écrivains, comiques de la télé, représentants d'ONG, Manu Chao, concert de My Sexy Valenteen, merde on parle de moi, là ! Mon retour à la conversation est magistral (je n'ai même pas pris la peine de m'interroger sur les allusions délirantes de la part de Foxyboy et Kofman qui auraient pu m'apprendre un peu sur notre destin post-hypermarché) : je rappelle que je suis une rock star (« Rendez-vous compte ! Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ! Vous ne connaissez pas ? Attendez, je vais vous donner des flyers pour le concert officiel de la semaine prochaine ; dessus il y a l'adresse de notre site où vous pouvez télécharger un mp3 en exclu, vous voyez, là ? »), je leur raconte comment s'est formé et a évolué notre groupe, quelles sont nos influences (« Ça fait trois ou quatre ans qu'on joue ensemble mais on a vraiment trouvé notre identité

l'année dernière et en ce moment on prépare l'enregistrement de notre premier album ; comme références on a surtout My Bloody Valentine, The Jesus and Mary Chain, The Stone Roses, mais aussi Oasis, par exemple, et ce qu'on fait mélange un peu ces différentes influences, c'est sonique mais délicat, catchy et en même temps un peu barré, on travaille beaucoup les mélodies... Vous aviez compris que My Sexy Valenteen est un clin d'œil à My Bloody Valentine ? ») et quand elles me répondent par la négative en ricanant (« Euh, non, pas vraiment... »), me disent qu'elles ne s'y connaissent pas tant que ça en musique mais qu'elles aimeraient bien découvrir d'autres trucs que Placebo et Muse — putain si jamais ce qui suit se produit vraiment il y aura un sacré travail à faire — je leur propose immédiatement de les aider, m'emportant un peu c'est-à-dire parlant à toute blinde (« Mais que il n'y a pas de problème ! Je suis là ! Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen, merde ! J'ai aussi plus de cinq mille disques chez moi et plusieurs collections de magazines comme *Rock'n Folk*, *NME*, *Magic*, vous voyez ? Il faut vraiment qu'on se rencarde et qu'on discute plus en profondeur de tout ça, juste vous et moi, loin de vos histoires de fac, il ne faut pas penser qu'au boulot, vous faites quoi ce week-end ? Vous connaissez ce bar à mojitos qui a ouvert près de République ? Ou un truc près de votre fac, comme vous voulez ? Je vous ferai une sélection de quelques trucs, si j'ai le temps je vous ferai même une compil', qu'est-ce que vous en pensez ? Vous ne m'avez pas encore donné vos 06 avec tout ça, je vous file le mien et vous m'appellez et je vous marque ? ») et tout en parlant-hurlant-postillonnant à moitié car je ne me contrôle plus tout à fait, désolé, je saisis la bouteille de vin blanc que me tend Kofman — d'où ça sort ça ? — et les filles rigolent lorsqu'elles me voient me ruer sur le goulot et m'envoyer de grandes

rasades — qu'est-ce que j'avais soif, la vache ! Et à peine ai-je commencé à boire que Foxyboy prend le relais en récupérant, malin, le filon que j'ai ouvert (« Ouais, il faut que vous veniez au concert, j'y serai, ce sera drôle de se retrouver dans un contexte comme ça, tellement différent des cours, non ? ») mais je n'arrive pas à revenir dans le débat car le vin est vraiment trop bon et je tiens désormais haut levée la bouteille et je bois, je bois et Kofman me demande de me calmer (« Arrête Le King, laisse-en pour nous et pour Marjorie et Hélène ») et ouais il a raison, enfin surtout pour en donner à Marjorie et Hélène alors je me calme, j'inspecte le breuvage en question — tiens, un petit Sauternes ; sérieusement d'où il sort ? On n'est pas du tout à côté du rayon pinard — et je pousse Foxyboy pour me retrouver face aux deux étudiantes sublimes, divines, merveilleuses, je veux les épouser toutes les deux (le vin fait son effet, mélangé à toutes nos bières, à la beuh et la coke, je vois tout démultiplié et sublimé) et je leur propose de nous accompagner, d'un ton plus tout aussi magistral qu'auparavant, je crois que j'ai bu un peu vite (« Les filles... Vous êtes super sympas, vous savez ? Je vous adore... Vous voulez un peu de ce vin blanc ? Il est super bon... ») mais elles refusent poliment une fois de plus en gloussant tendrement — je surkiffe — et lorsque Kofman repart à insister pour qu'elles nous accompagnent dans la suite de nos aventures mais pas tout à fait avec le tact qui serait requis (« Allez venez avec nous, quoi, merde ! On va s'éclater ! Ne faites pas chier, ne faites pas vos chochottes ! ») et en les attrapant par les épaules et en les secouant plus ou moins, elles se montrent soudainement plus timides, commencent à évoquer un dossier qu'elles ont à rendre et qu'elles sont loin d'avoir terminé et, malgré les paroles ambitieusement rassurantes de Foxyboy (« C'est pour Moutiers ? Ne vous inquiétez pas, je le connais bien, je lui

parlerai »), nous font la bise promptement, acceptent la pile de flyers de My Sexy Valenteen que je leur fourre dans les mains et s'éclipsent sans pouvoir se retenir de rire à petits éclats à peine se trouvent-elles à quelques enjambées de nous. Surgit alors Vashkyri, vivement, rapidement et sans que nous l'ayons vu arriver, presque aussi rouge que Stevie, et suant, une grande canette de 1664 ouverte à la main, qui nous harangue avec son agressivité habituelle (« C'était qui ces meufs ? Pourquoi elles s'en vont ? Le King, je suis sûr que tu leur as parlé de ton groupe de merde et que ça leur a fait peur ! Foxyboy ce sont des étudiantes à toi, c'est ça ? Enculé, tu vas encore essayer de te les taper, oh ! Kofman, petit pédé, file-moi de ce vin ! ») puis il se met à parler encore plus vite et je ne comprends plus ce qu'il dit et derrière lui dans le rayon méridien de l'hypermarché je vois Stevie qui recule, recule presque en courant devant quatre ou cinq vigiles exténués et me tournant un peu je vois aussi notre caddie de bouteilles au milieu d'une énorme flaque résultant de la pyramide écroulée dont on peut voir des éclats un peu partout dans ce secteur — des parents entraînent vivement leurs enfants hors de cette zone de danger — et maintenant voici Stevie qui tient une liasse de billets et la tend aux vigiles en posant sa main gauche sur son cœur et en souriant médiocrement. Là, évidemment, avant même que j'analyse ou me désole de la situation ou de ce qui va se passer, je reçois — encore — un appel pathétique de Richard ! (« Allô, Le King ? C'est encore moi, c'est Richard. Je ne te dérange pas ? Qu'est-ce que vous faites ? Les meufs sont toujours là ? Ah, mais comment elles s'appelaient ? Tu as pris leurs numéros ? Elles vont vous rejoindre après ? Je suis dans le RER maintenant, où je dois descendre ? Il faut que je prenne un bus ? Quoi ? Quel numéro ? Mais tu ne sais même pas ? Eh, attends, je ne connais pas ça, c'est où ? Est-ce que

tu pourrais m'envoyer toutes ces infos par SMS ? Ah, vous allez bientôt reprendre la voiture ? Tu es sûr ? Mais donc, où je vous attends ? Je reste à la station de RER ou je prends un bus ? Les bus partent de la station de RER ? ». Je regarde Kofman ouvrir une autre bouteille de Sauternes avec un tire-bouchon accroché à son porte-clés et je lui demande s'il a encore de la beuh et il me répond un truc chelou (« Ouais, ouais, le King, ça va être génial cette bouffe ! ») et je ne sais pas trop si en disant ça il a répondu à ma question ou non. Je lui demande aussi s'il sait pourquoi on est dans cet hypermarché et où on doit emmener tous nos achats ensuite mais il se contente de rire en clignant d'un œil et en portant le goulot à sa bouche. Plus loin, je vois encore Stevie qui ressort des billets de sa poche intérieure de veste et les distribue précipitamment aux vigiles, toujours une main sur son cœur et un air de désolation sur le visage, c'est qu'il se démerderait presque aussi bien que Richard pour l'entourloupe, chapeau, et il pose ses mains sur leurs bras en répétant lentement et avec conviction des paroles que je n'entends pas mais qui doivent sceller un accord car juste après je le vois se saisir du caddie et presque courir vers nous et nous exhorter au levage de camp (« Il faut qu'on y aille, tout de suite ! J'ai plus ou moins calmé la situation, ça m'a coûté un max, et la condition c'est que dans cinq minutes on soit dehors sinon ils appellent les flics ! Allez, rangez-moi ces bouteilles, on boira dehors ! On file acheter quoi ? Enfin le reste, et à la caisse ! ») et zou ! Nous voilà marchant ordonnés et au pas de course dans les rayons, remettant quelques bouteilles au passage dans le caddie, lançant sans sélection poulet, steaks, fromage, et encore trois ou quatre paquets de chips et Stevie semble avoir peur de manquer de nourriture (« On aurait peut-être dû prendre plus de steaks ») mais toute la nourriture ne forme qu'une mince couverture

au-dessus de l'amoncellement de bouteilles au fond du caddie, et évidemment, lorsque nous débouchons sur les caisses, Foxyboy et Stevie parcourent en courant une grande partie la largeur de l'hypermarché à la recherche de la caissière la plus target et ils nous font un signe convaincu en pointant du doigt une caisse derrière laquelle, terminant d'enregistrer les produits d'un couple de vieux, se trouve une très, très jolie brune d'environ vingt-cinq ans — j'entends déjà Foxyboy sautiller et Stevie bourdonner de plaisir et Kofman râler d'excitation et Vashkyri nous insulter (« Bande de pédés, elle est pour moi ! ») et voici venu le grand moment de délire : *il faut payer*. Avant et au début de ça, j'ai évidemment droit à mon petit appel pathétique réglementaire de Richard (« Allô, Le King ? C'est Richard. Vous êtes sortis ? Quoi, vous n'avez pas encore payé ? Je suis arrivé à la station Chaville-Vélizy, je ne connaissais pas du tout, ah, toi non plus ? Bon, je fais quoi maintenant ? Il y a plein de bus, je ne comprends rien, aide-moi ! Bon, je vais prendre un taxi si j'en trouve un, c'est la cambrousse ici, mais envoie-moi toutes les infos par SMS, OK ? Ah, tu penses qu'il vaut mieux que je vous attende à la station ? Mais quand vous sortez est-ce que tu peux m'envoyer un SMS juste pour que je sache approximativement combien de temps je vais attendre ? D'ailleurs il vous faudra combien de temps pour venir ? Vous connaissez le chemin au moins ? »). Je vois les autres charger progressivement nos emplettes sur le tapis roulant de la caisse devant les yeux effarés de la caissière-target : toutes nos bouteilles, à n'en plus finir, dont peut-être une dizaine de Champagne, et tous les autres articles attrapés à l'arrache après le branle-bas de fuite. Vashkyri m'harangue et m'insulte une fois encore (« Bon, Le King, petite tafiole, ça te casserait le cul de nous aider ? Hein ? Tu fais quoi ? Du management pour ton groupe pourri ? »). Alors, à la fin,

après plusieurs minutes d'enregistrement des produits pendant lesquelles nous sommes tous à la mater comme des porcs, la caissière-target nous annonce qu'il y a quoi ? Pas loin de trois cent cinquante euros à payer et nous nous regardons ahuris puis commençons immédiatement à nous engueuler pour savoir comment nous allons payer une telle somme (Vashkyri : « Nan y'a pas moyen, bande d'enculés de focs, avec toutes les bières que je vous ai offertes vous vous démerdez, de toute façon ce sont les riches qui devraient payer, c'est-à-dire... », mais il ne termine pas sa phrase car le seul qui pourrait parmi nous prétendre être riche [Richard] n'est pas là, ou du moins pas encore ; Kofman : « Ça fait beaucoup quand même ; et puis ce n'est pas moi qui ai décidé de mettre tout ça dans le caddie, c'est honteux, cette situation résulte de processus non démocratiques » ; Stevie : « Eh ! Pas de prise de tête, on va faire cinq cartes bleues ! Euh, non ! Sans la mienne ça fait quatre, dans la mesure où j'ai déjà grassement payé les vigiles pour qu'ils nous foutent la paix » ; Moi : « je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen, j'ai besoin de garder de l'argent pour l'enregistrement de mon disque, vous ne pouvez pas vous opposer à ça ! ») sauf Foxyboy qui a commencé à draguer en fourbe la caissière (« Vous savez, on n'est pas tout le temps comme ça, on est des gens bien élevés en général, on a des emplois sérieux, moi par exemple j'enseigne à l'université ; pour vous le prouver, je pourrais vous inviter au restau, qu'est-ce que vous en dites ? Avec le recul on rigolerait gaiement de toute cette scène et on parlerait de choses plus intéressantes ? Hein, avouez que ça vous tente, que je vous plais un peu ? Ou alors un petit ciné, hein ? Putain, merde, la vache, qu'est-ce que vous êtes belle ! ») et il se courbe vers elle dans un effort ridicule et minablement raté de volupté et se met à lui tripoter les cheveux et

la pauvre petite a l'air totalement exaspéré et exténué par l'ensemble de cette situation. Je lui fais un signe pour qu'elle se détourne de Foxyboy et je tente de la rassurer (« Ne vous en faites pas mademoiselle, je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ») et lorsque je vois qu'il y a désormais beaucoup de gens dans la queue derrière nous qui commencent à s'impatienter, je me dresse sur la pointe des pieds, je les regarde et, pointant mon index droit vers le haut pour bien signifier l'importance de mes paroles, je leur répète la même chose (« Eh ! Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ») mais ça ne semble pas les faire beaucoup réagir et mes amis me regardent d'un air consterné. La caissière s'est levée de son siège et nous affirme d'une voix sèche que ça peut ne pas continuer ainsi et que nous devons payer incessamment (« Sans quoi j'appelle la sécurité »). Aïe, aïe, aïe, nous revoici en situation de danger. J'entends mon portable sonner : nouvel appel pathétique de Richard (« Le King, c'est encore moi, je ne te dérange pas ? J'ai pris un taxi finalement, qu'est-ce que je dis ? Non, je ne voulais pas attendre à la station. Vous êtes où exactement ? Comment ça tu me le dis uniquement si je paye les courses ? Il y a des meufs avec vous ? Ah super, et en plus la caissière est target ? Bon, allez, vous êtes où ? À l'Auchan Vé... quoi ? Auchan Vélizy ? Monsieur, vous savez où se trouve l'Auchan... L'Auchan Vélizy ? Ah, vous connaissez ? Bon, mais pourquoi on ne peut pas partager les frais, bordel ? Bon, mais si je paye vous allez me rembourser ? Et quand ? Tu comprends que j'ai des raisons d'en douter ? Bon, il y a combien à payer ? Quoi ?? Tu te fous de ma gueule ?? »). Pendant ce temps, Foxyboy s'est assis en biais sur le rebord de la caisse et a entrepris de calmer et en même temps séduire encore plus la caissière qui essaye de lui retirer les mains de ses cheveux, Kofman s'est

approché des gens dans la queue derrière et leur parle d'un ton rassurant (« Mon copain là est une rock star, et l'autre ici est un illustre professeur à l'université, ne vous inquiétez pas, c'est juste un petit problème de démocratie interne, tout va très vite s'arranger »), pendant que Vashkyri et Stevie se prennent la tête au sujet de quelles bouteilles de Champagne plutôt que d'autres il aurait fallu choisir pour diminuer les frais et il ne me reste plus qu'à refaire un petit coup de promo pour appuyer Kofman (« Il a raison ! Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ! On joue en concert la semaine prochaine, faut venir ! »). Soudain Foxyboy se détourne de son poste de harcèlement et nous regarde, inquiet (« Elle a appelé la sécurité, il vaut mieux se barrer, non ? ») et nous voyons les vigiles arriver au pas de course vers les caisses et nous nous mettons à courir vers la sortie laissant tous nos achats là où ils sont et Foxyboy se retourne une dernière fois vers la caissière (« Merde ! Elle était sur le point de me lâcher son numéro ! ») et Stevie s'énerve pour le gâchis (« Putain ! Mais toutes ces bouteilles de picole qu'on laissées ! Merde ! ») et Kofman se rappelle des deux étudiantes de Foxyboy et il a bien raison même si ce n'est guère le moment (« Elles sont passées où Hélène et Marjorie ? Ah, les coquines, elles nous ont semés ! ») et Vashkyri stresse un max et s'occupe d'écarter les gens devant nous et nous exhorte à accélérer la cadence (« Poussez-vous ! Poussez-vous ! Et vous, bande de pédés, magnez-vous un peu le cul, bordel ! J'ai pas envie de me faire choper sur ce coup-là ») et moi, moi, trop dépassé par les événements et par leur psychédélique invraisemblance pour être paniqué je ne peux m'empêcher au moment de franchir la porte de sortie de l'hypermarché, extatique et les yeux pratiquement au ciel, de ressortir ma grande phrase du jour (« Je suis le guitariste et chanteur de My Sexy Valenteen ! ») et alors

nous apercevons, à cinquante mètres devant nous, Richard dans un grand manteau sombre sous lequel apparaît un costard tellement classe et impeccable qu'il serait bien capable de l'avoir acheté en speed avant de venir ici, Richard qui descend d'un taxi, s'époussette un peu, fait une courbette de remerciement au chauffeur, *in extremis* avant que nous ne l'attrapions au passage et il tombe presque mais se place dans notre foulée en hurlant (« C'est quoi ce délire ? Elles sont où les meufs ? Et la picole ? J'ai soif ! ») et au moment où depuis le ciel mamelonné de lourds nuages sombres tombent les premières gouttes d'une averse imminente nous nous jetons et nous entassons comme nous pouvons dans la voiture. Vashkyri démarre en vérifiant que les vigils ont cessé de nous poursuivre (« On les a niqué ces pédés d'enculés ! »), Stevie demande s'il nous reste des bières (« J'ai soif après toutes ces conneries ! »), Foxyboy s'énerve contre la caissière (« Salope ! Putain, salope ! Mais qu'elle était target, merde ! »), Richard m'agrippe, à deux doigts de pleurer (« Tu m'avais dit qu'il y aurait des meufs ! Que ce serait un super plan ! ») et Kofman ressort son matos et son iBook (« Il faut qu'on retrouve Hélène et Marjorie. Pas vrai, Foxyboy ? »). Je n'ose guère ouvrir ma gueule tant les questions qui m'assaillent sont nombreuses. Qu'étions-nous venus faire dans ce supermarché ? Où devons-nous aller avec tous ces achats ? Combien nous reste-t-il de bières ? Combien nous reste-t-il de drogue ? Où Richard a-t-il acheté son costard ? Dans quel état serai-je demain pour aller à ma répétition ? Et où allons-nous maintenant ? Aux putes ? (« Eh les gars ! Et si on allait aux putes ? »).

1997

Et, donc, il y avait cette fille qui me draguait à la fac. Je ne vais pas me rappeler de son nom. Ce qui importe, c'est qu'elle me traquait, moi proie inerte et insensible, et qu'elle savait toujours où me trouver. Le lundi matin, sur le trajet pour aller à la fac, j'avais beau me planquer au milieu de la foule sur le quai de la station Montparnasse, je la voyais toujours apparaître, orientée dans ma direction, à un moment. Je baissais la tête pour faire quelque chose comme régler le volume de mon discman ou vérifier que j'avais bien ma Carte Orange dans la poche de ma veste. Mais elle arrivait à ma hauteur et se mettait à me parler et je devais bien couper la musique, et la musique à cette époque-là avec moi s'appelait souvent Soundgarden : *Down on the Upside*, et, bien sûr, cela me faisait un peu chier de couper un tel disque. Je le coupais quand même, je n'étais pas asocial et asexué à ce point, mais un tel sacrifice ne devait pas me rendre très aimable et affable.

Il y eut un moment où elle commença à venir s'asseoir systématiquement à côté de moi dans les amphis ; à voix mi basse, elle me harcelait de questions, me proposait d'aller manger chinois, McDo, restau U, sandwich dans le parc, n'importe quoi ; elle s'exaspérait gentiment parce que je ne faisais pas beaucoup d'efforts pour lui prêter attention et préférais faire semblant d'être plus intéressé par le cours que par elle ; peut-être se rendait-elle compte du subterfuge, peut-être cela l'excitait-elle. Elle avait le don d'apparaître là où je ne l'attendais pas, et j'avais fait un sacré bad trip le jour où je l'avais vue s'asseoir en face de moi, au restau U, alors que je découvrais la tête du lapin qu'on m'avait servie et que je fixais, interdit, ces yeux morts au milieu du riz.

Rapidement, elle s'était retrouvée en possession de mon numéro de téléphone, ce qui avait signalé la fin totale de ma tranquillité. Elle m'appelait tout le temps, voulait qu'on se retrouve en dehors de la fac, pour boire des cafés, ou des bières, ou « aller en boîte ». Putain. Bien évidemment, je n'allais pas « en boîte ». Soyons clair ; mes références non seulement musicales, mais globales, je ne sais pas si je me fais bien comprendre, c'était des noms comme Sonic Youth, Slint, My Bloody Valentine, Soundgarden ; dans mon univers, ce qui s'approchait le plus du monde de la piste de danse c'était Massive Attack, que j'écoutais vaguement de temps à autre, quand je voulais changer. Ça pose le décor. J'avais été en tout et pour tout une fois dans ma vie en boîte, lorsque j'étais en Terminale, avec un pote, à Bourges, parce que ce pote avait eu la drôle d'idée de déménager à Bourges après la Première. Ça ne m'avait pas plu. Si peu plu que j'avais commencé à montrer ma bite à tout le monde et qu'ils m'avaient viré. Après, cette fille, à la fac, elle avait sans doute des boîtes d'un autre niveau que celles de Bourges à me proposer.

Mais encore une fois, quand on considère posément mon profil, qu'aurais-je été foutre en boîte ?

Un après-midi de printemps, nous étions assis sur un banc, dans le parc à côté de la fac de Tolbiac, elle fumait une cigarette. Je lui avais demandé ce qu'elle écoutait comme musique. Elle m'avait répondu que, oh, un peu de tout. Ça commençait mal ; j'ai toujours détesté les filles, et disons les gens, qui répondent « un peu de tout » à une question aussi fondamentale. Je lui avais quand même demandé de préciser. Elle avait des goûts de merde. Tellement de merde que je serais incapable de me rappeler de quoi il s'agissait. Elle n'était pas conne, cependant ; elle avait dès lors compris que, entre elle et moi, ce terrain n'était pas à son avantage. Je me rappelle de sa tête déconcertée et confuse lorsque j'avais commencé à lui détailler ce que moi j'écoutais et pourquoi c'était supérieur à la daube que la moyenne de la population écoutait.

Alors, certes, elle était sacrément bonne. On peut même dire qu'à l'échelle de l'université, c'était une putain de bombe sexuelle. Je me branlais souvent en pensant à elle, d'ailleurs. Elle était vraiment jolie, presque trop, un peu comme une poupée de magazine ; fine mais avec des ogives partout. Plusieurs années après, lorsque j'avais commencé à me branler sérieusement en regardant du porno sur internet, j'avais trouvé que Sylvia Saint lui ressemblait un peu. Et, bref, il y avait toujours un essaim de visqueux murmures qui s'élevaient des rangs de l'amphi lorsqu'elle y entra. J'étais aussi la proie de vannes d'un bon paquet de blaireaux parce qu'il était assez évident que je ne réagissais pas comme j'aurais dû réagir face à un tel déferlement de charmes de sa part. Il fallait que j'assume ceci : le fantasme des mecs de tout l'amphi s'intéressait à moi. Ça me faisait

rire et ça me faisait chier. Ça me faisait chier parce que c'était exactement ce dont je voulais me passer à cette époque.

Elle aimait beaucoup surestimer mes dispositions pour le cours de statistiques, gouffre total pour elle, et me susurrant « j'ai besoin de toi », afin de légitimer des rendez-vous faussement studieux. Franchise : aller travailler à la bibliothèque ou au café avec elle constituait une étape de toute violence. Un indescriptible et indestructible halo de sexe l'enveloppait. Dans les nappes de parfum, ses hormones jouaient comme des satellites. Ses paupières battaient irrégulièrement la mesure, diffusant en dégradé les palpitations turquoise de ses pupilles. Ses mains jouaient des accords doucereux sur la pureté de son cou. Ses pulls légers échancrés par-dessus de blanches et fines chemises m'agaçaient et je ne pouvais guère faire reculer mes regards devant la chatoyante prééminence de sa poitrine. Plus bas, sous la table, se dessinaient de voluptueux toboggans entremêlés, apprêtés et moulés dans de longs pantalons noirs. Le pied d'une jambe repliée sur l'autre, effilé dans une bottine, terminait la composition d'une provocation absolument parfaite, expérimentée et maîtrisée. Elle ne s'asseyait pas en face de moi, mais à côté, se penchait exagérément pour m'écouter, me posait des tonnes de questions, comme autant de perches vers ce que je savais et ne voulais pas me risquer à vouloir. Entre nous, mais cela a tellement l'allure d'une évidence : on ne travaillait pas du tout, ou du moins on faisait semblant, ou du moins j'essayais mais elle déviait toujours le sujet. Je sentais ce pied effilé dans une bottine s'égarer contre mes jambes, supposément maladroitement, elle me souriait, mais je n'étais déjà plus là.

Pourquoi s'intéressait-elle à moi et à mes yeux tristes portés au-delà des autres ? Dans des réunions de famille, on m'offrait *Aden*

Arabie de Paul Nizan et l'on me demandait si je ne croyais pas, effectivement, que vingt ans constituait le plus bel âge de la vie. Bien sûr, je croyais ; aurais-je dû répondre qu'il avait raison Nizan, que je pensais que vingt ans était un âge de merde, que j'avais besoin, pardon, d'aller vomir ? Les soirs de semaine, passé le moment de me séparer d'elle à la Gare Montparnasse, je me mettais à rêver d'éternelles rencontres que je ne voulais vivre qu'en rêve.

Cependant, dans la chambre d'une soirée remplie d'étudiants ivres et titubants, elle m'aidait à m'introduire maladroitement en elle, me caressait pour atténuer la rigidité peu subtile de mes va-et-vient, palpait la sueur au contact de nos corps. La fis-je jouir ? J'avais vingt ans et cela aurait dû être le plus bel âge de la vie. Au lieu de ça, j'étais dans la fête l'entre-jambe humide et penaud, insouciant de ne plus être physiquement avec elle. Une canette de bière à la main, je longeais la terrasse de cette maison ordinaire de banlieue ; impavide, je regardais les silhouettes noires des arbres qui déversaient leurs ombres dans le ciel ; la sono hurlait « Friday I'm in Love » de The Cure, et il y avait toujours ces blaireaux bourrés qui venaient me vanner, avec, cette fois, dans leurs vannes, un fin mais continu ruisseau amer. Ils n'étaient cependant pas méchants ; de bonne guerre ils m'avaient offert de leur beuh, pour mon bien sans doute mais pour son mal, à elle, de façon encore plus certaine. Elle réapparaissait, me taquinait, se lassait, et me laissait finalement assis dans mon indifférente solitude sur une chaise de jardin en plastique blanc.

À l'aube, seul, encore un peu ivre et drogué, sous l'air doux du printemps naissant je repartais vers Paris par le premier train. Je contemplais les reflets pourpres et confus qui se formaient sur la vitre, mélanges du trouble obscur du wagon et de l'éclosion luisante de

l'horizon, à l'est. Une rangée de siège devant moi, en diagonale à partir de mon emplacement et le visage appuyé contre la vitre, une jolie fille au style obscur semblait assoupie ; du son qui s'échappait des écouteurs de son casque audio je pouvais reconnaître l'album *Violator* de Depeche Mode. Ce n'était pas trop ma came, mais c'était respectable. Elle avait soudain ouvert les yeux, comme alertée du poids de mon observation sur elle ; son regard était étrange, errant, vacillant. À l'arrivée sur Paris, sans savoir pourquoi ni comment, je l'avais suivie dans la gare, puis en direction des arrêts de bus, et l'avais abordée, lui avais proposé d'aller prendre un café, avais improvisé une accroche maladroite autour de la naissance du jour et de nos mines endormies ; elle m'avait doucement mais magistralement envoyé chier. Je l'avais laissée partir. J'avais ensuite pris un bus au hasard et m'étais laissé porter, parcouru de sensations fébriles et angoissées, sans pouvoir profiter de l'envie de pleurer qui m'avait gagné. Je m'étais retrouvé, comme souvent, à passer mon samedi après-midi dans une médiathèque ; j'y restais toujours des moments indéfinis, errant dans les bacs à CD, accumulant des piles de boîtiers, détaillant de façon obsessionnelle l'intérieur des livrets, m'asseyant dans les profonds fauteuils pour lire les revues musicales ; parcourant, béatement, hagard, les rayonnages, feuilletant, distraitemment, des pages de livres que je n'emportais pas, laissant ensuite mes yeux errer depuis les larges fenêtres vers les foules en mouvement, en contrebas, sur le boulevard en pente.

Dans les couloirs de l'université je marchais tel un renard malade et égaré. Lorsque je prenais les ascenseurs verts je tombais toujours nez-à-nez avec cet autocollant de *Daydream Nation* de Sonic Youth, et jalousais aigrement celui qui l'avait posé. Elle se montrait de plus en plus lasse, de plus en plus soupirante. Durant les travaux

dirigés je la sentais me regarder de biais, peinée, les lèvres pincées ; je suivais les cours et ne disais rien. Attendrie de désespoir et en même temps rageuse, elle m'entraînait dans un café, me mettait en face d'elle. Elle fixait mes yeux éteints, son visage posé sur ses poings, ses paupières battantes, ses lèvres entrouvertes dans l'attente de mots qu'elle se refuserait à me prononcer pour mieux me signifier l'absurdité de mes silences et de mes distances.

Ils étaient à peine plus vieux que moi, et complètement fous. Entre et pendant les cours, ils partaient faire la guerre du Vietnam dans les bars, dilapidant sans penser l'argent que leur donnaient leurs parents. Ils pillaient les happy hours, accumulant jusqu'au délire les pichets de bière, les vidant aussi vite que possible, les dissimulant sous les tables pour embobiner les serveuses. Ils aimaient à peu près la même musique que moi, et avaient formé un groupe, dont le nom, The Mountain Losers, faisait référence à la vie d'ivrognes prétendument dandys qu'ils menaient sur les versants de la Montagne Sainte-Genève ; leurs séances de répétition, tournant essentiellement autour de multiples interprétations de « The Man Who Sold The World » de David Bowie, avortaient invariablement, remplacées dans l'urgence par de nouvelles batailles de comptoir. Ils étaient de toutes les soirées et y faisaient régner le désordre et le ridicule, pourchassant les filles par pur souci poétique, sans dignité ni remords. Ils avaient, deux ou trois fois, été détenus pour désordre sur la voie publique et s'en enorgueillissaient à grands coups de récits répétés, mythifiés, exagérés. Ils étaient provocateurs, dérangeants, odieux, charmants, éloquents, et n'avaient d'autre réelle ambition que celle d'entrer dans une légende, quelle qu'elle fût. Pendant qu'elle me fixait et me demandait de justifier le non-sens de mes fuites, ils riaient fort et avec véhémence, écarlates dans leur élégance. Ils venaient

d'entrer dans une adolescence de floraison tardive et promise à l'éternité. Ils étaient derrière nous, et je ne les connaissais pas.

2009

« Tu comprends, c'est super chaud en fait. Imagine... Quand je me retrouve à devoir décider si je mets le premier [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*] avant ou après... Je ne sais même pas quel album de [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*]... Tu vois ?... J'ai le même dilemme avec [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*] et [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*]... Je commence à me mettre dans le truc et je reste des nuits entières à écouter et réécouter les disques en me disant : *putain, celui-là je le mets où ?* »

Les préoccupations existentielles de mon collègue et ami Martial, alias Foxyboy. Depuis qu'il a fini sa thèse, il cherche par tous les moyens à meubler le vide qui est apparu dans sa vie. Ces dernières semaines, sa nouvelle grande raison de vivre est : *établir une liste des meilleurs albums rock de tous les temps de toute sa vie du monde entier gnagnagnagna*. Enfin, le monde entier, cela se

résume pratiquement à la Grande Bretagne et aux États-Unis, selon le peu que je connaisse dans ce domaine-là.

« Le plus dur, je crois, c'est la charnière entre la fin des années 1970 et le début des années 1980. C'est le moment le plus fécond. Chaque année est truffée de disques fondamentaux, de chefs d'œuvre. C'est un enfer pour faire un choix. C'est pareil avec les années 90 et l'émergence commerciale du rock indé underground et toute la Brit Pop. Putain. Si tu savais comme c'est dur ! »

« Après il y a les pierres angulaires, les disques que je ne peux pas ne pas mettre tout en haut de la liste, des albums comme le *Sgt. Pepper's* des Beatles [*Ndr : Ah, ça je connais !*], les premiers Doors et Pink Floyd [*Ndr : Je connais aussi !*], et... tant d'autres, putain ! »

Foxyboy soupire avant de tourner subitement la tête sur sa gauche et de suspendre son regard à travers la vitre en direction d'une créature montée sur bottines à talons très hauts qui frôle le bar. Je me demande si pendant ces deux ou trois secondes il continue intérieurement ses analyses musicales.

« Mais, putain, si tu savais le trauma existentiel que c'est de devoir décider si je mets [*Ndr : Nom d'album que je ne connais*] de [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*] avant [*Ndr : Nom d'album que je ne connais pas*] de Suede [*Ndr : Je connais ! Ma petite sœur écoutait tout le temps quand elle était en Terminale...* Merde ! »

Apparemment, oui, il continuait ses analyses musicales.

« Tu sais Foxyboy, le rock c'est pas mon truc. »

« Oui, mais tu saisis quand même la difficulté du challenge que je me suis fixé ? »

« Vaguement, oui. Ça a l'air de te faire vibrer, c'est bien. Il faudrait pas non plus que ça devienne un truc névrotique. Mais... »

Je fais une thèse d'économie moi aussi. Je n'ai pas fini. Je précise : je peine à finir. J'ai vingt-six ans (Foxyboy est plus âgé, lui, il a dépassé la trentaine) et cela fait trois ans que je suis brutalement aliénée au travail. Je suis obnubilée par ma thèse et par la carrière qui en suivra. Je pense à ma thèse en permanence. Je me réveille la nuit en flashant sur ma thèse ; j'ai même un carnet près du lit pour annoter les idées qui arrivent durant mon sommeil. Quand je ne travaille pas, je me bourre la gueule, je prends de la coke, et je baise, et le plus possible pour ne pas penser au boulot. Je vais un peu au ciné aussi. Mais je préfère de loin la première catégorie de divertissements citée.

En cet instant précis, je suis au début de la phase bourrage de gueule.

Peut-être vous dites-vous : comment une étudiante en thèse a-t-elle les moyens de se payer de la coke ? Avec sa pauvre allocation de recherche ? Bien, dirons-nous que je viens d'une bonne famille. L'argent n'a jamais été un problème. Surtout pour ce genre choses.

« Foxyboy, comment te dire ce que tu sais parfaitement ? Je n'ai pas fini ma thèse, moi. Tu comprends ? Je... J'ai vraiment d'autres priorités en tête en ce moment. »

Six mois. Dans six mois maximum je devrai avoir fini. Et je pourrai alors moi aussi laisser vaquer mon esprit à des jeux stupides. Ou partir.

« Regarde, c'est Madrilini ! »

Partir.

« Madrilini, le futur père de tes enfants. »

« Ta gueule. »

« On a de la chance, il ne t'a pas vue. Dans le cas contraire, il serait déjà là pour prendre une bière avec nous et nous saouler jusqu'à la tombée de la nuit. Voire toute la nuit. »

« Je hais ce mec. »

« Lui, non. Ah ! Ah ! »

« Mais ta gueule. »

Madrilini est un autre doctorant de notre laboratoire. Il vient de passer sur le trottoir opposé. Il est jeune, débordant d'énergie, doué et conscient de l'être, égocentrique, imbu de lui-même, ambitieux, dominant, méprisant, et, en prime, obsédé par l'idée de me conquérir un jour. Et il est tellement, maladivement confiant en lui qu'il est incapable de réaliser qu'il n'a, mais strictement, aucune chance. Comme nous ne l'aimons pas, nous l'appelons par son nom de famille. Nous utilisons les prénoms pour les gens qui nous semblent proches et/ou que nous aimons ; les noms de famille pour les gens que nous n'aimons pas et/ou de qui nous nous sentons distants.

C'est tout un monde l'université, vous savez, mais peut-être le savez-vous déjà. Un jour j'écrirai un roman sur les tours et détours de cet univers académique. J'ai un cahier d'anecdotes que je remplis régulièrement et qui me servira beaucoup à ce moment-là. Oui, oui, un cahier. Je suis complètement accro aux ragots de la fac. Une vraie commère. Enfin, non, pas une commère : j'entends tout mais je ne dis rien. J'emmagasine. Foxyboy, lui, est une vraie commère, une source inimaginable de ragots qu'il révèle à peine les entend-il. Je l'aime beaucoup pour ça. Je lui dédicacerai mon livre.

Oui, je sais, tout à l'heure, en parlant de ce que je faisais en dehors du travail, j'aurais aussi pu citer *la collection de ragots*

universitaires. Mais ce n'est pas vraiment « en-dehors du travail ». C'est même juste un excellent moyen pour se divertir sans jamais arriver à se déconnecter complètement du travail ; mais en ne filtrant du travail que sa dimension gala-glamour. Si l'on peut y voir une dimension gala-glamour. On fait ce qu'on peut.

Et voilà, ça me détend grave.

Mise en contexte. Foxyboy et moi sommes assis dans un café des abords du centre universitaire de Tolbiac, café qui s'appelle Chez Michel mais que nous appelons Chez Adèle, en référence à sa matrone. Adèle est une très belle femme aux formes généreuses d'un peu plus de quarante ans qui nous connaît depuis des années et des années, qui nous a vus grandir au sein de cette université. Adèle est une sorte de « maman péri-universitaire », comme nous disons. Pour Foxyboy, c'est peut-être un peu plus qu'une maman : ces deux-là, je les ai toujours suspectés d'entretenir une relation secrète. Foxyboy n'a jamais voulu me cracher le morceau — ce qui m'énerve prodigieusement, n'oubliez pas ma fascination pour les ragots — mais les regards qu'ils échangent parfois me permettent de faire beaucoup plus que douter.

« Tu te rappelles du délire de Madrilini à Amsterdam ? Après sa présentation ? Il se pissait dessus tellement il était fier. »

Amsterdam. Ma première conférence internationale. Avant de passer au pupitre pour parler j'ai pris deux anxiolytiques et me suis fait une ligne. Ma présentation était pourrie mais j'étais sur un nuage.

« Je me rappelle surtout qu'il m'a suivie à la trace toute la soirée. Il bavait presque. Comme un chien. Comme c'était son heure de gloire, il s'imaginait que toutes les meufs, dont surtout moi, pouvaient lui succomber. »

« Oui, je me rappelle ! J'ai beaucoup ri ! »

« C'est sympa d'être aussi solidaire ! En même temps, je te dois quand même ma tranquillité ce soir-là. Si vous n'étiez pas allés aux putes en l'entraînant avec vous, il m'aurait sans doute violée. »

« On n'est pas allés aux putes... »

Amsterdam, c'était la semaine dernière, et Foxyboy et moi n'avons toujours pas eu le temps de débriefer complètement. Et là, Foxyboy n'en est qu'à sa deuxième bière et il fait son Foxyboy c'est-à-dire sa mijaurée : il dit « non, non, on n'est pas allés aux putes » mais il n'y a qu'à écouter les vibratos dans sa voix et voir le plissement aux commissures de ses lèvres qui révèlent l'envie de rire pour savoir que la réponse est bien affirmative. Je vais consacrer une partie des heures qui viennent à l'acquisition de cette information. Je vais inciter Foxyboy à boire davantage, ce qui sera chose plus que facile, je vais faire ma féline, lui rouler quelques pelles, voire plus, et de là je saurai ce que je ne sais pas encore mais dont je me doute : si l'autre blaireau de Madrilini s'est tapée une pute le soir de sa présentation-consécration internationale ; et encore plus si lui aussi, mon Foxyboy, s'est tapé une pute.

Je vous demande d'être gentils et de ne pas juger le niveau désespérant de mes petits plaisirs du jeudi soir. Vous jugez les gens qui vont à Disneyland ? Bon, peut-être le faites-vous, mais admettons que vous ne le fassiez pas ou que vous le fassiez en vous disant

avec indulgence que ce sont des gens « ordinaires ». Eh bien voilà : pour moi, la défonce et les ragots, c'est comme Disneyland.

« Monsieur, on va reprendre deux Stellas. »

« Bah putain, t'es surexcitée ! On n'a même pas fini celles-ci. »

« Faut anticiper. J'ai soif. »

« T'es pas censée avoir une grosse journée demain ? »

« Putain ... Oui, je devrais, parce que je suis à la bourre. Mais... Merde, j'ai envie de me bourrer la gueule. »

Je termine de me présenter : je m'appelle Marie.

Je regarde par la fenêtre l'ambiance froide et grise et brumeuse des rues parisiennes. Pourquoi est-ce que j'ai choisi de faire une thèse ? Mon père m'avait bien mise en garde : un tel parcours me laisserait d'éternelles séquelles névrotiques, et il est sans doute trop tard pour dire qu'il avait raison.

« Je crois que le plus dur c'est de savoir quel album de [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*] je vais mettre... [*Ndr : Nom d'album que je ne connais pas*] ou [*Ndr : Nom d'album que je ne connais pas*] ?... »

Et nous y revoici. Je le laisse dix secondes sans garde-fou et il repart dans ses grandes préoccupations existentielles à deux balles.

« Je comprends pas. Pourquoi tu mets pas les deux ? »

« Je peux pas. Je n'ai le droit de mettre qu'un seul album par groupe ou artiste. C'est la règle. »

Oui, forcément. Comment n'y avais-je pas pensé ?

« Et tu comptes faire une deuxième thèse intitulée *Après la thèse : tous les moyens pour ne pas arrêter de se prendre la tête et de prendre celle de ses amis ?* »

« Ah. Ah. »

« Nan, mais sérieux, c'est pas seulement l'histoire de ta liste des meilleurs disques. J'ai vraiment l'impression que tu n'assumes pas le fait que c'est fini. Over, mec. Pète un coup. C'est cool. »

Là, Foxyboy ne dit rien. Il a conscience que j'ai mis le doigt là où ça fait mal.

« Je pense que je vais mettre [*Ndr : Nom d'album que je ne connais pas*] de [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*] en premier. Plus je tourne et retourne le problème dans ma tête, plus ça m'apparaît comme une évidence. »

Je me mets à rire comme une gamine. C'est lorsqu'il devrait sortir de son immaturité ridicule mais se refuse à le faire que mon cher collègue et ami et plus si affinités (vous l'aviez sans doute compris) devient vraiment drôle. Nous entamons notre troisième tournée — celle que j'avais anticipée — et nous trinquons avec des étoiles dans les yeux.

« Tu sais, tu as complètement raison. Avant, j'avais un horizon très précis, et il n'y avait que ça qui m'occupait ; existentiellement, ça me convenait bien. Maintenant, il faut que je me préoccupe de faire un post-doc, ou de trouver un vrai poste, ou de je ne sais quoi. De regarder loin. C'est ça, c'est ça qui m'emmerde vraiment et me fait peur : regarder loin. Tu vois ? Avant j'avais un terme et je savais que quand ce terme arriverait j'aurais le droit de me bourrer la gueule, de me foutre à poil... »

Petite pause, pour la précision : Foxyboy s'est bien foutu à poil après avoir fini sa thèse. En fait, il a même passé toute une soirée à poil, au milieu d'une trentaine de personnes qui, heureusement pour lui, n'avait pas grand-chose à voir avec notre université.

« ... de faire la fête et de ne rien faire pendant une semaine, et tout ça. Je vivais dans l'espérance de cette... Bulle explosive d'oisiveté, de, heu... Cette récompense futile, bref... Et puis... Et puis maintenant j'ai l'impression d'être vidé en termes de créativité... Comme si la thèse avait été une longue masturbation qui m'aurait vidé les couilles, tu vois ? Je préfère classer mes disques. »

« Mon père bourré a une fois dit la même chose au sujet de la... masturbation. Bon, donc en gros, si je te traduis bien : maintenant que tu dois faire face au monde adulte, tu regrettes la thèse, c'est bien ça ? »

Foxyboy boit une très longue rasade de sa bière, se retient de rire, et me dit :

« En deuxième position, je mettrais bien [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*]. [*Ndr : Nom d'album que je ne connais pas*]. Mais c'est très provisoire. »

Lorsque nous sortons de Chez Adèle, je surprends un regard incandescent entre Adèle et Foxyboy. Vraiment : *incandescent*. Il n'y a pas de fumée sans feu.

Nous marchons dix minutes dans le froid en direction de Place d'Italie, en fumant une cigarette, et cela nous vivifie. Nous entrons dans une brasserie-bar que nous ne connaissons pas mais qui annonce un happy hour sur les cocktails.

« En fait, j'en ai marre. La recherche que je dois faire me saoule, le labo et surtout les gens du labo et surtout Ronchard, bordel, me saoulent, tout cet univers me saoule, putain, j'ai soif ! »

Foxyboy commence à être bourré. La bile sort.

Et, là, à partir de ce moment, je précise, nous allons commencer à boire pour de vrai. Nous avons un sale penchant pour les excès de mojitos.

« Ce qui t'énerve avec Ronchard c'est qu'il a une aura sur les étudiants, pardon, sur les étudiantes que tu n'as pas et que tu n'auras peut-être jamais. »

« Peut-être. Mais pas seulement ! Tu sais très bien qu'il a quelque chose contre moi, il s'est toujours opposé à tout ce que je proposais au labo, et... Et puis voilà ! C'est un blaireau ! C'est tout. »

« Pourquoi au lieu de faire des listes de tes disques préférés tu n'emploies pas ton énergie à chercher un moyen de t'en aller de ce labo, hein ? »

« Tu sais Marie, je t'adore, hein, et tout, mais pourquoi tu passes toujours ton temps à me mettre face aux réalités que je ne veux pas voir ou assumer ? Tu es une vraie policière dans ma vie. Je n'ose même pas imaginer ce que ce serait si tu étais ma meuf. La vache ! »

« Je pourrais pas être ta meuf, mec. Tu n'as pas de meufs, juste des amantes. »

Oups. Elle m'a échappé celle-là. Même si c'est vrai, c'est un peu dur, surtout au vu de la façon dont c'est dit. Je dois balancer un truc drôle et divertissant pour me rattraper.

« Quoique... Des fois, je me dis que, peut-être... Avec... Adèle... Tu vois, qui sait ?... »

« Et c'est reparti ! Ma grande et supposée histoire d'amour avec Adèle... »

Je n'insiste pas. Je sais que ce terrain-là, c'est du haut niveau, que ce n'est pas pendant un apéro d'échauffement que je vais obtenir quelque chose. Et même, juste avec l'alcool, quel espoir ?... Il me faudrait des drogues très dures et psychédéliques genre ecsta ou LSD pour le faire parler. Parfois, d'un autre côté, je me demande si je ne me fais pas des idées, si je ne fantasme pas juste afin de faire croître mon petit univers de petites histoires...

Mais quand même, vous avez vu comment ils se regardaient tout à l'heure ?

Nos cocktails arrivent, nous trinquons et nous nous ruons sur nos pailles.

« Il faudra quand même qu'on pense à bouffer. »

« Ouais... Mais d'abord, on boit. »

« Foxyboy, je reviens à ce que je disais. Casse-toi. Sérieusement. Casse-toi de ce labo. Casse-toi de cette fac. Merde, même si ce n'est pas ce qu'on veut, il faut quand même grandir un minimum à un moment. C'est aussi pour ça que tu es saoulé. Et c'est normal, c'est sclérosant comme ambiance. Non, mais regarde... tu as étudié dans cette fac, tu as fait ta thèse dans cette fac, maintenant tu as un contrat à courte durée... Stop ! Coupe le cordon ! De toute façon, tu sais très bien que politiquement tu n'as pratiquement aucune chance d'obtenir un jour un poste de maître de conférences. »

« Personne ne m'aime. »

« Disons qu'il y a suffisamment de personnes opposées au fait que tu restes. À part tes étudiantes, évidemment. »

Foxyboy vibre sur sa chaise. Ses étudiantes, les étudiantes, sont son autre grande raison de vivre avec les disques, que ce soit pendant ou après la thèse. Même si, quoique de manière plus modérée, il consume comme moi régulièrement de la cocaïne, Foxyboy a son autre, sa propre cocaïne : le seul fait d'entrer dans le hall de la fac à Tolbiac lui fait l'effet d'une longue ligne blanche.

« J'adore enseigner. Cela n'a rien à voir avec les étudiantes. »

Je rigole très fort, extérieurement et encore plus intérieurement.

« Ah ! Ah ! Ah ! Et on peut savoir ce que tu faisais l'autre jour assis sur les marches de la fosse aux ours [*Ndr : L'amphithéâtre de marches qui entoure l'entrée du centre de Tolbiac*] à fumer des cigarettes au soleil pratiquement collé à la jolie Juliette Lanvin ? »

« On parlait du programme et du travail qu'elle a à me rendre. »

Il pince sa paille entre ses lèvres afin d'étouffer un rire. Je le regarde en souriant et en penchant la tête de côté.

« Tu ne vas quand même pas me dire que tu la trouves repoussante. »

« Elle est superbe, je pourrais l'épouser. Mais cela n'a rien à voir. »

Il rigole entre ses dents en secouant sa paille dans son verre, se refusant à me regarder. Rien de surprenant, je le connais : il commence à être ivre et meurt d'envie de tout me raconter, ça et tout le reste. Juliette Lanvin et les putes à Amsterdam. Et sans doute d'autres choses, avec Foxyboy j'ai toujours eu des surprises

magnifiques en termes de ragots. Tant que je le fréquenterai je sais que je serai heureuse dans ce domaine.

Je sens que je vais passer une super soirée. La nuit est tombée, la rue au dehors tient quelque chose de magique dans son enveloppe givrée, je suis en présence du meilleur adolescent attardé alcoolique gossip dealer de toute l'université, mon mojito est parfait, nous avons toute la nuit devant nous et un peu de cocaïne pour plus tard, et surtout, là maintenant, juste là maintenant, parce que demain ce sera fini, ma thèse est très, très, très loin derrière moi, encastrée dans un mur que je ne vois même pas. J'ai envie que ce genre d'instant dure pour toujours.

« Il faut que je te raconte la soirée chez Moutiers qui a eu lieu avant Amsterdam. »

Quoi ?

« Quoi ? »

« Il y a eu une soirée chez Moutiers une semaine avant que nous ne partions tous pour Amsterdam. Une soirée genre... Ces soirées en cercle réduit que tu sais qu'il y a parfois chez lui, tu vois ? »

Oh. My. God. Je mouille. Malgré ou à cause de l'alcool, je tremble d'excitation. Bordel. Je ne sais pas comment dire. Moutiers... Je ne vais rien dire. La suite va parler d'elle même.

Je précise juste que, bien évidemment Moutiers est un collègue de l'université. Vous comprendrez ou non pourquoi nous l'appelons par son nom de famille.

« Quoi ? Une soirée chez Moutiers ?... De ces soirées où il n'invite pas toute la fac ? »

« De ces soirées où il n'invite pas toute la fac. »

Foxyboy prend une pause inspirée, me fixe droit dans les yeux. Il connaît trop bien ma passion pour les petites histoires du bas ventre. Il joue avec ça comme moi je joue à lui sortir les verres du nez.

« Mais d'abord, avant que je te raconte quoi que ce soit, je veux que tu me dises s'il s'est passé ou s'il se passe quelque chose entre Moutiers et toi. »

Je soupire. Évidemment qu'il s'est passé quelque chose entre Moutiers et moi. Je pensais simplement que cela demeurerait dans le silence. C'est demeuré longtemps dans le silence. Et puis Moutiers a commencé à être impliqué dans ma thèse, il a voulu remettre les couverts, j'ai résisté, et comme il déteste qu'on lui résiste, et comme en plus il se fout complètement de la discrétion et de ce qui peut être dit sur lui, au cours des derniers mois il a commencé à diffuser les bruits ou les attitudes d'un *quelque chose* entre lui et moi. C'est bien la troisième fois que Foxyboy me pose la question.

« Bon. Oui, il s'est passé quelque chose. Mais c'était il y a longtemps ! Depuis, il n'y a rien, strictement rien eu... Je sais qu'il montre autre chose, qu'il me couve de regards et tout ça, qu'il doit faire des allusions en privé, mais il n'y a rien de rien. Et je n'en ai aucune envie. La première fois m'a suffi. »

« C'est Ronchard qui fait des allusions aux allusions que Moutiers, etc. Tu vois ? »

« Ouais, ouais, je vois très bien. »

Nous avons accéléré le rythme de descente de nos cocktails. Je commence à sentir l'ébriété monter. Parler de mes aventures sexuelles intra-universitaires m'incommodé mais en même temps,

peut-être un peu contre non gré, m'excite. Dans peu de temps j'aurai envie de câlins.

« C'était avant ma thèse, en master... Il m'avait invitée à une réunion de travail à laquelle participaient d'autres profs et chercheurs, j'étais impressionnée et heureuse, c'était ma première fois dans un tel contexte. Tu vois ?... La petite qui entre dans la cour des grands. Moutiers raffole de ce genre de situation. Il joue le guide, le protecteur. Mais, dans le fond, c'est un pervers. »

Je dis ça avec une vraie dose de mépris. Foxyboy sourit. Il sait qu'en prononçant le mot *pervers* je le vise un peu, lui aussi. Combien a-t-il pu essayer de s'en taper des étudiantes ? Hein ? J'exagère, cependant. Ce n'est pas un vrai pervers. Il n'y arrive pas. Il est trop maladroit et trop immature. C'est un chien fou, il est totalement incapable de contrôler sa libido, il drague ses étudiantes comme un gamin de dix-huit ans, leur envoient des SMS avec des smileys et des smacks, imaginez le délire. Il fait semblant de tout faire pour rester discret alors qu'il adore que ses frasques éclatent au grand jour à un moment ou un autre. Il sait que comme chercheur ou enseignant il est juste « bon », mais loin de tout génie ou toute brillance : sa gloire à lui c'est faire la star lors de l'entrée en classe, fringues H&M métrosexuelles dernier cri et poses sensuelles au tableau, toujours un œil sur les petites bourgeoises qui battent des cils au premier rang. Je sais qu'il a déjà eu un rapport avec une étudiante dans une salle de cours, un vendredi soir, tard, quand la seule personne qui aurait pu les surprendre — et qui les surprit — était l'agent de nettoyage. Il ne maîtrise rien. Il le paiera, mais c'est drôle. Moutiers, lui...

« Il me rassurait, me glissait sans cesse de petites indications au creux de l'oreille pour que je ne perde pas le fil, me faisait en

format condensé le CV de chacune des personnes présentes, de temps en temps me demandait publiquement mon avis sur une question où il savait que j'avais une grande chance de sortir une réponse brillante. Après, on avait été dîner... Je me sentais minuscule mais ambitieuse, je ne voulais plus qu'une chose : faire une thèse, entrer dans ce monde-là. Tu vois ? On avait beaucoup bu. C'était avec ces gens d'Aix-Marseille, tu sais, l'équipe de Lemeur ? Ils étaient torchés, il y avait un jeune doctorant qui riait tout le temps, mais tout le temps, pour n'importe quelle parole qui fusait au-dessus de la table. Je crois qu'il avait un problème. Moutiers paradait. Un vrai paon. Il avait organisé le séminaire, c'était une réussite, il avait une jeune et douce biche bien docile à ses côtés, probablement qu'il l'avait dure dès le début du repas, tu vois ce que je veux dire ? Ensuite... Putain, j'étais jeune et naïve aussi, à cette époque-là. Après que tout le groupe se soit séparé, il m'a invité à boire un verre dans un bar, il parlait et parlait et parlait, je le trouvais magnifique, magnifiquement éloquent et brillant, je le voyais comme un père, un modèle, un amant, tout ça à la fois, je perdais complètement pied... »

Je me rends compte que Foxyboy a fini son cocktail. Il me fixe en souriant, fasciné.

« Et bref, la suite, tu l'imagines. Après le bar, on est tous les deux bourrés et aux abois. Il m'invite chez lui et on baise toute la nuit. Un truc de fou, il était déchaîné... Moi aussi, mais... Bon, je te passe les détails, mais ce soir-là j'ai fait des trucs que je n'avais jamais faits. Je vais pas dire que c'était pas bon... Mais c'était un peu hardcore, quoi. Le genre de truc qui te laisse une drôle d'impression, un peu malsaine. Et lui, au réveil, redevenu un parangon poli et luisant, il m'embobine de nouveau dans ses beaux mots et ses promesses de futur et de gloire académique. Tu vois ? »

Vous verrez et noterez aussi que je suis en train de démentir complètement cette prétention, que j'ai affichée antérieurement, d'emmagasiner les réalités sans les divulguer. Quelle honte.

« La vache. Tu vas aimer ce que je vais te raconter ensuite. »

Voilà. Je ne peux nier que je savais que ce grand déballage allait m'exciter et que je me sens désormais excitée. Je suis un tantinet trempée entre mes jambes, mon pied s'égare négligemment contre celui de Foxyboy qui, après un délai qui n'excède pas quelques secondes, me répond gentiment. J'ai aussi très soif, alors je finis mon cocktail cul sec. Et j'en veux déjà un autre. Ils sont bons ces mojitos. Très bons et très forts.

J'ai des images qui se bousculent dans ma tête. Moutiers, Foxyboy, une soutenance de thèse imaginaire. J'ai une terrible, irrésistible envie de sexe. J'ai une libido un peu trop développée, moi aussi. Je glisse mon pied entre les jambes de Foxyboy. Il tousse, remue nerveusement sur sa chaise, me sourit.

« On recommande un truc ? »

« La même chose, non ? »

« Cela me semble parfaitement indiqué. Mais tu sais qu'on est mal partis ? Tu le sais ? »

« Je le sais. Et je m'en fous. »

Demain nous apparaîtrons au labo vers quinze heures, la gueule ravagée, prétextant la nécessité d'une concentration à *la maison*, argument dont tout le monde use, illégitimement comme légitimement, dans tous les contextes. Je n'aurai évidemment rien fait, ne ferai rien de la journée, repartirai peut-être pour boire quelques coups dans la foulée, et bosserai ensuite tout le weekend chez moi comme une acharnée.

L'heure est donc venue de se poudrer un peu le nez.

Ah ! Aussi, autant vous dire que dans peu de temps cela risque très certainement de partir un peu en couille. Je le dis pour que je vous ne soyez pas complètement surpris.

« On va aux toilettes avant de recommander ? »

« Tu en as ? »

« Un peu. Ou tu préfères qu'on attende d'avoir bu le suivant ? »

« Non, maintenant c'est bien. »

Foxyboy, toujours aussi adroit lorsqu'il est bourré, renverse une chaise de la table d'à côté en se levant. Les toilettes sont aux sous-sol et nous entrons dans les toilettes des hommes et il y a deux toilettes murées en l'occurrence ce ne sont pas des cabines avec des orifices en haut et en bas mais de vraies pièces sans communication entre elles et en plus elles sont relativement spacieuses et en plus elles sont propres et alors nous nous ruons à genoux par terre, je trace les lignes sur la lunette baissée des chiottes, je jette un regard sans doute un poil coquin à Foxyboy, je sors un morceau de paille en plastique de la poche de ma veste, Foxyboy se penche vers moi et m'embrasse, je le repousse en riant, nous sniffons chacun une fois, deux fois, je monte, je monte, il s'assoit sur les chiottes et moi sur ses genoux, je l'embrasse, perdue dans les effets mêlés des liquides et des solides, je sors son sexe, le branle, retire comme je peux mes fringues et les siennes, du moins celles qui ont besoin d'être retirées, m'installe sur lui, l'attrape par le cou, l'embrasse en le regardant me regarder éberlué, je m'active lentement de haut en bas sur son sexe ; un type entre dans la toilette d'à côté en sifflant, nous retenons notre souffle quelques instants, nous regardons et éclatons de rire, reprenons nos activités, j'accélère la cadence pendant quelques

minutes, jouis rapidement et hurle un peu mais je me perds et ne saurai donner un degré d'intensité à ce cri, je m'accroupis au sol, en sueur, une main branlant la bite de Foxyboy, l'autre fouillant dans mon sac à main où je trouve un gode que j'humidifie dans ma chatte avant de l'enfoncer sans beaucoup de ménagement dans son cul ce qui l'incite à s'incliner en arrière et à ouvrir ses jambes pendant qu'à l'extérieur des gens entrent et sortent, pendant que des voix et des rires ricochent dans les couloirs, pendant que des jets d'eau chutent et s'attardent pesamment dans le fond du lavabo, pendant que tous ces sons s'empilent violemment dans mon crâne j'halète et gémis encore, la chatte toujours secouée d'échos d'orgasme, et le perforant, de ma main gauche, et le branlant toujours plus vite, de ma main droite, je me jette sur son gland quand jaillissent d'abondants torrents de sperme que j'avale ou recrache ou palpe de mes mains et seulement alors nous nous laissons retomber où nous pouvons, contre le mur, sur nos fringues étalées, momentanément apaisés, et nous échangeons un long regard complice baigné dans quelque chose qui est, qui va bien au-delà de l'ébriété.

Je suis sortie fumer une cigarette dans le froid et appeler mes parents pour leur dire que je ne pourrai pas déjeuner avec eux demain (oui, avec ce que j'ai encore de lucidité, je m'occupe d'adapter un peu mon emploi du temps à moyen terme). Écoutant à trente pour cent la dissertation de ma mère visant à trouver un créneau horaire de remplacement, je tire sur ma cigarette et regarde la fumée que j'expire se dissoudre dans l'obscurité pixélisée par la brume froide et stagnante. Émerveillée, je détaille la douce bulle

invisible qui me contient. Je me sens extraordinairement bien. Excitée mais stable. Je contrôle tout. Je n'ai jamais fait de thèse. Le monde auquel j'appartenais il y a quelques heures n'existe plus. Au-delà de la nuit, le futur est un territoire indiscernable, impensable. Car la nuit sera longue. Car la nuit ne finira pas.

Après la pause cocaïne-baise-minute dans les chiottes, Foxyboy et moi avons eu une sorte de moment ridiculement *mignon*. Nous sommes remontés, nous sommes assis côte à côte à la table que nous occupions, et sommes restés quelque chose comme deux ou trois minutes presque serrés l'un contre l'autre, en parlant, peu, de tout et de rien, Foxyboy fredonnant régulièrement la musique qui passait dans le bar à ce moment-là, « Hotel California ».

Mais nous avons vite arrêté ces conneries et avons bu des shots de vodka-groseille au comptoir avant que je ne sorte pour téléphoner et fumer et désormais Foxyboy peu inquiet des traces et odeurs de sperme qui doivent hanter ses fringues balance des sérénades de discours à deux étudiantes américaines indiscutablement bonnasses qui sourient et ricanent comme deux tourtes à chacune de ses paroles. Je ressens quelque chose d'amer, et ce n'est pas la jalousie qui pourrait naître à l'idée de le voir s'échapper avec l'une ou l'autre ou les deux de ces poufs — miraculeusement et peut-être contre nos inconscients il n'y a jamais eu de contrat entre lui et moi — mais bien plus l'envie de lui saper les indubitables et vicieux plans de trio qui doivent en cet instant précis lui passer par la tête.

Alors quoi ? Tu veux encore te ramener deux poulardes pour le festin de fin de nuit ? Tu te rappelles notre petite virée, il y a trois mois, après le pot de thèse de cet abruti de Souvigny, n'est-ce pas ?

Quand tu m'as entraînée avec cette souillonne de Coralie Lepeu ? Une étudiante de troisième année, tu devenais presque politiquement correct. Elle était pour sûr plus téméraire que les autres, et s'est révélée enjouée, drôle, exubérante, sans doute bien davantage que tu ne l'espérais. Sans doute comme moi te rappelles-tu comment nous avons erré cette nuit-là de bars en bars, comment après plusieurs bières et dans le fond d'une bouteille de vin, la « petite » Coralie, comme nous disions, a sorti son matos de fumeuse de pets professionnelle et comment tout est ensuite parti en couille, comment tu nous parlais alors qu'elle me plaquait contre le mur d'un couloir, comment elle t'embrassait sous les néons éblouissants du grec dégueulasse où nous avons atterri à quatre heures du matin, et comment évidemment tu manœuvrais très bien toute cette situation, comment, au moment précis où nous sentions l'épuisement poindre, tu nous as flanquées dans un taxi en direction de chez toi, t'arrêtant en coup de vent dans un arabe pour acheter une pitoyable bouteille de Champagne avec ce qu'il te restait de liquide, épuisant des litres de salive pour nous maintenir éveillées, nous invitant à boire à « l'amitié et au désordre universitaire » (celle-là, je m'en rappellerai toujours, blaireau !), jusqu'à ce que nous nous retrouvions tous les trois dans ce que nous devons ou ne devons pas nous retrouver. J'ai pris mon pied ce soir-là, comme toi, comme Coralie. Mais je ne suis pas comme toi : assumer a posteriori un trio avec une étudiante et un collègue, je n'y arrive pas. Et tu le sais, et tu le savais. En fait, j'ai été gentille avec toi tout à l'heure : tu te construis des allures de faux-vrai pervers mais tu es un vrai pervers. Vengeance.

J'ai beau trembler comme une feuille à cause du froid et de la coke et de la légère fatigue post-baise je rentre dans le bar avec une détermination jouissive, les yeux froncés et sans doute un sourire figé

dans la commissure de mes lèvres. Je m'approche et lorsqu'il me voit Foxyboy part dans une série grotesque, interminable, et maladroitement bilingue de présentations ridiculement détaillées, tellement détaillées que je me demande comment il a pu pêcher tant d'informations sur les deux greluches en seulement quelques minutes et fais immédiatement l'hypothèse que les deux poupées sont tellement hypnotisée et momentanément ou définitivement décérébrées qu'elles ne portent qu'une attention très partielle aux paroles mythomaniaques de leur nouveau séducteur temporaire et se contentent de rire niaisement et libidineusement.

Je sens que la coke me tire, m'accroche au plafond, j'essaye de ne pas trop crispier la mâchoire.

Je regarde les deux barbies. Elles sont doucereuses, prêtes pour un porno, les faux cils et la manucure de pute et malgré le froid le bide impeccablement plat apparent entre le jeans serré et le tee-shirt blanc moulant avec piercing de rigueur sur le nombril j'arrête la description ici. Mais vous aurez capté le truc. Cependant, il y en a une des deux qui sous son vernis de supermarché a quelque chose de vraiment beau, et qui m'excite. Je me remets à mouiller, je sens un train de grillons sur ma peau, mon pouls qui s'accélère.

Foxyboy déblatère. Je ne l'écoute pas plus que ne le font les deux blondes.

Celle que j'aime, appelons-la Cindy, car j'ai oublié ou n'ai pas entendu le prénom annoncé par Foxyboy, me jette un regard amusé, peut-être complice. L'envie de ruiner le plan sur la comète de Foxyboy et celle de me coller contre le pubis de Cindy se rejoignent et je ne réfléchis pas une seconde de plus, vais dans sa direction résolument mais lentement, sans brusquerie ni à-coup et comme elle

est assise sur un tabouret les jambes légèrement écartées je ne lui laisse pas le temps de m'empêcher de me faufiler prestement dans l'interstice, mes hanches repoussant ses cuisses sur le côté, mes mains commençant à parcourir ses bras et terminant sur les doux reliefs dessinés par sa clavicule, s'apprêtant à courir sur ses seins jusqu'à ce que, défiant le regard de salope possédée dont, les lèvres entrouvertes et sans doute baveuses, j'inonde son visage, elle commence à me repousser dans un accès d'hystérique stupeur, balbutiant à s'en étrangler et en écho avec sa copine sur le côté une série de petits « what the fuck are you doin' ? » stridents et tremblotants. Je parviens à plaquer une main dans son entrejambe avant de me décider à reculer, et me retranche dans quelques paroles de désir débilement calibrées pour la situation.

« You are beautiful. You make me nervous. J'ai envie de te lécher le corps. Entirely. »

« But why are you doin' and sayin' that ? I am not a lesbian ! »

Foxyboy est à la fois fasciné et inquiet, il rit, attrape Cindy par les épaules, lui dit :

« Take it easy, Michelle... »

Ah, elle s'appelle Michelle, donc.

« Ma copine est parfois un peu... excentrique. She's special, you know, but very, very, nice... »

Il dit ça dans un grand mouvement vainement théâtral, une brasse vaguement circulaire, peut-être censée réunir nos dissemblances et apaiser la tension née de ma ruée vers Michelle.

Mais les deux poufs ont déjà décidé de se barrer, elles se placent dans une position de repli à quelques mètres de nous sur le

comptoir puis, lorsque Foxyboy s'approche d'elles pour un échange diplomatique, décident de partir s'isoler définitivement à une table.

« Leave us alone! Stay with your pervert friend. »

Foxyboy est mort de rire mais me fait quand même un petit procès.

Nous recommandons des shots.

Puis des mojitos.

De temps à autre, Foxyboy jette des regards comiquement désespérés en direction des blondasses US qui l'ignorent.

Une autre série de shots, au milieu des mojitos, que nous nous recrachons mutuellement sur le visage. Les barmen nous observent, inquiets.

Cocaïne aux toilettes, de nouveau. Je suce Foxyboy, il me lèche, mais nous ne baisons pas, pas plus que nous ne jouissons. Nous remontons remontés comme des horloges, demandons deux grands verres d'eau que nous buvons cul sec, replongeons dans les mojitos, sortons du bar fumer un énorme pet que Foxyboy sort d'une poche à l'intérieur de son manteau, éloignés que nous sommes d'une vingtaine de mètres de l'entrée du bar, positionnés dans l'encoignure d'un porche obscur, bientôt emprisonnés dans un énorme nuage parfumé. Un couple d'un homme et d'une femme *avec une situation*, je crois que c'est la meilleure définition, passe sur le même trottoir que le nôtre, nous épie sans nous regarder, continue sa route. J'aspire fort sur le joint, mon cerveau se met à clignoter, j'ai des réminiscences de la pile d'événements qui nous précèdent, je ne sais même pas l'heure.

Minuit cinquante.

L'herbe m'installe sur une sorte de plateforme. Foxyboy...

Mon petit gars, non seulement je ne vais pas aller travailler demain, mais sans doute que cette soirée-ci il va me falloir bien plus que vingt-quatre heures pour m'en remettre. Ta beuh est un peu forte et il est encore tôt. Merci, vraiment, merci.

Bon alors, Juliette Lavette ? Ah, ça t'énerve hein que je l'appelle comme ça, tu veux défendre ta petite protégée. Ah, tu aimes vraiment cette fille ? Après ce qu'on vient de faire, à deux reprises, dans les chiottes d'un bar à la con ? Et si elle le savait ? Cela dit, va savoir ce qu'elle fait de son côté pendant que tu es là à t'extasier sur elle...

Mes rires ricochent sur les encoignures du porche.

Et tu la kiffes vraiment, et elle est craquante... Mouais, tu veux sans doute dire : « elle est bonne ». C'est vrai qu'elle est belle et désespérément sexuelle. J'imagine (et peut-être j'espère ?) que tu as déjà dû te branler en imaginant un trio avec toi, elle, et moi. Bon, allez, tu en remets une couche : elle est belle, elle est merveilleuse, tu l'aimes, etc., je connais ce refrain. Tu fais une lovite aiguë, c'est toi-même qui a inventé et la maladie et le nom de la maladie. Encore dans les brumes enchanteresses du premier regard, du premier baiser, ou du premier rapport sexuel, sans même encore vraiment connaître celle dont il s'agit, sans même avoir encore déçu de la cuite enrobant la rencontre, à ce point précis où (je te cite de mémoire) « se rencontrent l'infini des possibles et la possibilité de l'infini », tu es persuadé d'avoir rencontré la femme de ta vie ; dans trois heures, trois jours, au plus tard trois semaines, tu auras oublié toutes tes grandes déclarations, tu trouveras que ton ex-élue est une énorme casse-couille ou qu'elle empeste entre les jambes, et tu en

aimeras mille autres. Je connais non seulement le refrain mais la chanson entière. Ainsi, comme très souvent, tu vas me dire que, « cette fois-ci », c'est différent, que ce n'est pas juste une de plus. Quelque part je me dis que j'ai beaucoup plus de chance que Juliette Lavette, que j'ai beaucoup plus de chance que toutes les autres, car avec moi tu n'as jamais fait de lovite aiguë. Tu ne m'as jamais dévaluée. Quelque part peut-être m'aimes-tu vraiment mais ne le sais-tu pas ou ne veux-tu pas le savoir ? De toute façon, mieux vaut ainsi : je t'aime bien, je t'aime beaucoup, mais je ne t'aime pas.

Nous nous passons et repassons le joint, à la moitié partis nous ne savons ni d'où ni vers où nous faisons une pause, nous asseyons, sortons des cigarettes, que nous tardons peut-être quinze minutes à allumer, nous ne sentons plus vraiment le froid, nous émettons l'hypothèse que nous avons encore soif, mais nous n'avons guère le courage de rejoindre l'intérieur du bar, si bien que nous sommes assis ainsi, ici, contre les pierres froides de la ville.

Le portable de Foxyboy sonne. Ce sont ses potes qui l'appellent. Ils sont sortis du concert de je ne sais quel groupe que je ne connais pas, et sont partis pour se la « coller sévère ». Foxyboy promet qu'il va passer, dit qu'il est avec moi, j'entends des cris à l'autre bout de la ligne. Je commence à bien connaître les potes de Foxyboy. Le King, Petit-Canard, Vashkyri, Stevie, et plein d'autres avec des noms ou surnoms plus ou moins débiles. L'adolescence qui traîne dans une course contre la montre aux portes de la trentaine et au-delà : déprime, regrets, oisiveté, insomnie, alcool, drogues, drague, baise, quand ils y arrivent, et groupes de rock aux noms la plupart du temps inconnus. *Trainspotting* en milieu socialement tempéré ; sans la violence, sans l'héroïne, et, pour le moment et de ce que je sache, sans le SIDA.

Des nuits qui ne finissent jamais.

Des gens très recommandables, donc ; je devrais les voir plus souvent.

Vous avez donc bien été au Quartier Rouge, à Amsterdam. Vous avez profité de la perte de contrôle générale pour nous semer. Oui, je me rappelle de cet Allemand, ce chercheur berlinois, Rusburger, peut-être, il était intenable, il titubait, s'accrochait à vous, criait sur les passants ? Eh ben... Il y avait aussi Moutiers, quelle surprise, et Luis, et Auchard, de Strasbourg, l'ancien élève de Moutiers. Et Madrilini, donc. Comment s'est-il comporté dans tout ça ? Il était en forme, te bassinait de nouveau avec sa présentation, avec le premier moment de gloire de sa future vie pathétique d'universitaire égotique, à hurler à quel point le papier qui allait venir, son papier, marquerait un « avant » et un « après », ce genre de chose. Mon pauvre, je lui aurais fait fermer sa gueule, moi. Et j'aurais tellement aimé être invisible et présente dans votre groupe pour assister au moment où il a réalisé que vous alliez au Quartier Rouge pour aller pour de vrai au Quartier Rouge. Un puceau avec une bande de queutards indomptables. Je suis méchante, mais ce n'est pas loin d'être ça, non ? Quand il a définitivement réalisé que ça ne rigolait plus, il est devenu nerveux, laissait passer de longues plages de silence avant de se remettre à déblatérer sur tout et n'importe quoi mais surtout sur lui et ses talents, excité comme tu ne l'avais jamais vu. Chacun est ensuite parti de son côté, chacun dans son inévaluable ivresse, chacun happé à un moment par et derrière une vitrine. Tu t'es fumé un peu du pet que tu avais. Tu as claqué presque tout ce qu'il te restait de liquide et tu t'es demandé si tu pourrais retirer de l'argent pour pouvoir bouffer quelque chose le lendemain à l'aéroport. Quelle drôle de préoccupation dans un tel moment

stratégique. Tu l'as racontée à Juliette Lanvin cette virée dans le Red Light District ? C'était avant que tu ne tombes vraiment amoureux d'elle ? Mais bien sûr ! Comme en quelques jours les choses changent. C'est ça, Rusburger, le Berlinois, change de sujet. Il avait une tête de pervers déterminé, les yeux exorbités, les tempes en sueur. Vous l'avez perdu, ensuite, il n'est jamais apparu au rendez-vous que vous vous étiez fixé dans un pub. Sans doute parti pour une tournée sans fin au travers des lanternes rouges. Aiguisés par votre demi-heure de délice dans les antres de poupées hanséatiques, vous avez continué à vous défoncer et à vous bourrer la gueule. Moutiers essayait par tous les moyens de boire et fumer plus que toi et t'enseignait comment il faut toujours, dans l'élaboration des projets de recherche, prévoir des per diem conséquents pour s'offrir ce genre de petite luxure. Madrilini était sur un nuage, le plus beau jour de sa vie, sa première gloire académique internationale et sa première baise. Luis et Auchard, même à trois grammes, étaient revenus à parler boulot. Quels nazes. Luis n'était pas comme ça avant, quelque chose en lui a changé depuis qu'il a été recruté. Même ivre pas loin d'être morte, je ne faisais cependant pas mieux à la même heure, avec d'autres, à un autre bout de l'hypercentre. Le lendemain, à l'aéroport, tu étais toujours scotché et, une fois dans l'avion, tu n'as pas arrêté de draguer une hôtesse de l'air. Conformément à tes craintes, ta carte bancaire était bloquée et tu n'as pas pu inviter l'hôtesse de l'air-target à boire un verre à l'arrivée ; les putes ou les hôtesses de l'air, il fallait choisir.

Moment magique pour moi. Ragots, ragots, ragots ! Malgré mon état, j'enregistre tout le discours avec précision.

À partir de ce moment, je ne vais sans doute plus avoir ni la force ni la raison de m'adresser à vous de temps à autre. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

Peut-être rebovons-nous quelque chose ? Je ne pourrais le dire, pas plus que préciser quand ni comment nous payons. Dans le bus de nuit, nous dansons un tango ivre, nous embrassons, nous vautrons l'un sur l'autre. Foxyboy brandit une grande bouteille de bière qu'il descend à longues et ostensibles gorgées, qu'il me passe de temps à autre, mais je n'arrive pas à sentir si je bois ou non. J'aimerais bien me refaire une petite ligne de C... Foxyboy me parle, me parle, très vite, mais je n'entends pas vraiment ce qu'il dit. Je cherche mon portable et comme je l'ai changé de poche cela prend, il me semble, plusieurs minutes et je pars à la recherche du numéro de mon dealer mais Foxyboy redouble son flot de parole et l'énergie de ses salves anatomiquement instables de descente de bière si bien que je ne trouve ni la concentration ni la bonne position pour pouvoir écrire un SMS décent, et je remets cette opération à plus tard alors que le bus s'engage

dans le bar où nous atterrissons en tanguant, il y a tout le groupe des potes de Foxyboy, surexcités, qui me saluent dans une haie de braise, et il y aussi avec eux des gens que je ne connais pas, supposément des membres du groupe jouant au concert précédent, quelque chose à voir avec Andy Warhol, je ne pige pas bien, dont le chanteur qui me fixe avec ses yeux de loup drogué en chasse, et je glisse progressivement au milieu de ces gens, des cris m'enveloppant et me guidant, et il y a aussi un ami de Foxyboy que je n'avais jamais vu auparavant, un certain Hervé qui lui aussi me fixe avec des yeux de loup drogué en chasse, à la différence que cet Hervé me plaît, à tel point que je recommence à sentir des chatouillements au bas de la

ceinture, à tel point qu'irrésistiblement la gravité m'emporte vers lui, que je lui souris, et qu'il me tend sa pinte que j'accepte, comme pour y

j'entre et Le Chanteur du Groupe tapote à n'en plus finir la poudre sur la table qui entoure le lavabo et me tend un billet roulé et à peine inclinée je remonte violemment et j'entends, j'entends frapper les conversations de Foxyboy, Vashkyri et Le King, qui pissent à trois dans le même urinoir juste à côté de nous, Foxyboy et Le King analysant les groupes devant être dans la liste des je-ne-sais-combien-meilleurs-disques-de-tous-les-temps, Le King riant comme un dément tout en traduisant en anglais au Chanteur du Groupe les avancées de la discussion, le rassurant de ne pas s'inquiéter, que son groupe sera dans la liste, et j'entends quand même quelques noms que je connais, The Doors, Oasis, et ils s'appesantissent dans des gerbes d'emphase sur un album de ce groupe, encore celui que ma sœur écoutait beaucoup quand elle était en Terminale, Suede, Vashkyri insultant sans cesse Le King et Foxyboy et leur demandant d'arrêter de parler de tous leurs groupes de rock de merde, Foxyboy chantant, mal, trop fort, la voix déraillée, en mode zapping, toutes les chansons se référant à leur discussion

je sens les mains du Chanteur du Groupe qui s'aventurent à m'enlacer au niveau de la taille et je le laisse faire quelques secondes, le temps de finir ce qu'il y a de poudre sur la faïence, avant de le repousser, de revenir vivement à la salle, de marcher de façon déterminée, reine des regards et des lumières, de me retrouver face à Plestin, cet autre pote de Foxyboy, que je n'aime pas, qui me répète encore et encore dans son style faussement pédant et aristocrate et en rigolant comme un débile que je suis belle, que je suis belle

J'encaisse comme je peux les shots que Foxyboy m'oblige à boire alors qu'il déblatère ostensiblement au comptoir, en m'enlaçant, en me souriant, mais son image est floue et mouvante, alors qu'en résolution beaucoup plus nette m'apparaissent, à l'arrière-plan, le cuivre lustré de la tireuse à bière et juste à côté Hervé qui me fixe en souriant

et tu aimerais que la vie ne se résume qu'à cela, sortir, boire, sentir l'ivresse monter, détailler sans fin le ballet argenté des filles trônant dans leurs talons luisants

envie d'une cigarette, Le Chanteur du Groupe embrasse une gamine après lui avoir montré une pastille sur sa langue, les potes de ~~thèse ?~~

Amsterdam, le Red District !!...

ai-je embrassé Hervé, à un moment, il y a peu ?

je me demande pourquoi je suis en train de caresser les cuisses du Chanteur du Groupe pendant qu'il me prépare une ligne près du lavabo, mais ce dernier point de vue éclaire peut-être tout

J'ai cru voir une fille du labo, là-bas, dans un coin du bar, une nouvelle, je ne sais même pas son nom, alors je cherche Foxyboy pour lui demander

enfin une cigarette, dehors, dans le froid, le bruit du briquet, la fumée qui m'enveloppe

malgré le froid, tu avais chaud, super chaud, car tu avais pris un apéro chargé chez toi avec un pote, et la montée de la Rue Rochechouart pour arriver chez Moutiers te semblait longue, très longue. Moutiers n'avait invité que des filles, quelque chose comme six ou sept ; affublé d'un châle recouvrant son costume détendu il

était assis, au milieu du salon, sur un coffre en bois, tel un aventurier, et elles se répartissaient entre des coussins et des fauteuils bas. Il y avait des bières et des verres à pied remplis de vin rouge sur une petite table basse, ou à même le sol, et de la musique latina. Un énorme pochon de beuh était disposé à la vue de tous. Tu as vite compris que tu étais l'invité-tampon, présent pour remplir le quota minimum de public masculin, seul employé de l'université suffisamment dégradé pour accepter d'assister le déroulement d'une telle soirée. Les meufs, tu ne les connaissais pas toutes. Essentiellement des étudiantes de troisième année ou de master. Dont une que tu voyais souvent à la bibliothèque et sur laquelle tu fantasmais, sans la connaître, avant de « tomber amoureux » de Juliette Lanvin. Tu as du coup appris son nom : Éléonore. Tu kiffes les petites bourgeoises hein ? Il y avait aussi cette longiline princesse d'origine persane, Kimia. Moutiers est un affamé, mais c'est aussi un gourmet. Toutes avaient été sélectionnées sur le volet : bonnes notes, consensualisme, sensualité, et adoration aveugle du Maître. Il t'a présenté à l'assemblée sans se forcer, car il sait que s'il brille par les paroles tu as le privilège de la jeunesse et du style. Tu t'es assis en face de lui, à l'autre extrémité du cercle, il s'est rassis sur son coffre, et a repris une longue tirade sur un ancien voyage de partenariat à l'étranger apparemment haut en couleurs, à laquelle tu n'as pas réussi à prêter beaucoup d'attention. Derrière des visières de mascara, les yeux verts d'Éléonore t'ont fusillé. Ça sentait le carnage. Pour te détendre et prévenir les dérapages — mais oui ! — tu as commencé à envoyer des petits SMS d'amour à Juliette.

Après quelques verres et un énorme pet, les échauffements ont commencé. Moutiers a demandé à chacune des filles d'imiter un de leurs profs au hasard, sans aucune précision initiale bien sûr, le but

étant de laisser les autres deviner. Il te faisait des clins d'œil complices, en t'indiquant des yeux que tu pouvais préparer un autre joint. « Vous n'allez pas être trop méchantes avec Martial, n'est-ce pas ? » demandait-il, provoquant une secousse de pouffements. Juliette ne répondait pas à tes SMS. Éléonore t'a regardé une nouvelle fois, puis, son tour venu, elle a fait une imitation tout aussi imprévisible que magistrale et impeccable de Moutiers — qui s'attendait à tout sauf à une trahison si précoce, et étouffa sa rage dans un cri de comique convenu : « Éléonore ! Comment peux-tu ?! » Au moins une avec qui il ne coucherait pas. À la suite du jeu, la musique et la température sont montées d'un cran, un autre pet a tourné, tu es parti fumer une cigarette à la fenêtre avec Éléonore, et juste à ce moment-là tu as senti une énorme montée de la drogue, tu as compris que cette Super Skunk était super forte, putain, à tel point que tu as dû abandonner poliment ta proie du soir pour aller t'asseoir en sueur aux toilettes et reprendre tes esprits. Après deux minutes la tête sous le robinet tu étais de nouveau d'attaque et de retour dans le salon, dans lequel Moutiers n'était pas, mais où les filles se passaient une bouteille de vodka.

Les choses sont bien évidemment, totalement parties en vrille. Kimia est apparue en trombe dans le salon, ébouriffée, rouge, essoufflée ; Moutiers venait sur ses talons, un énorme bong fumant dans les mains, le visage écrasé de rire, criant qu'il fallait « du vin pour éteindre le feu » (!). Vous vous êtes mis à danser et tu t'es rendu compte — ne me montre pas ce visage de fausse victime pathétique ! — qu'échapper au piège Éléonore allait devenir une sérieuse épreuve — elle te dardait et te harponnait de ses yeux verts rougies par l'herbe, riait et virevoltait, bien consciente depuis le début, comme ses compagnes, de comment tout ça pouvait ou devait se terminer. Sans

nouvelles de ta petite Juliette chérie, tu as décidé que la batterie de ton téléphone allait s'épuiser. Foxyboy, j'aime tellement quand tu me racontes tes aventures alors que tu es à cinq grammes ; il n'y a plus aucun filtre, l'information coule dans sa forme la plus pure, vraie, et intégrale. Voyons la suite. Est venu un moment où Moutiers et toi avez décidé de baisser les armes, ou bien de laisser votre homosexualité latente s'exprimer un peu, à danser presque collés-serrés, les filles en cercle autour vous huant, surexcitées. Putain je kiffe cette histoire ! Moutiers et Kimia ont encore disparu, et une des filles, Julie, que tu ne connaissais pas auparavant, ou seulement très lointainement de vue, a commencé à faire un one-woman-show ridicule, seule au milieu de la pièce léchant sa bouteille de vodka et se touchant les seins en même temps, pendant que tu sentais les mains d'Éléonore t'attraper la taille et que BHAM premier gros black-out de la nuit après lequel tu as réapparu dans un arabe à visiter des yeux toutes les bouteilles de pinard, Éléonore vautreée de rire dans ton dos et deux, trois, ... quatre ? autres filles en enfilade dans l'étroitesse du magasin, mais il y en avait deux qui n'étaient pas de la soirée, le type qui vous a demandé d'éteindre le joint qui lâchait des fumigènes Éléonore qui a pété un câble à prendre à parti le type pour qu'il lui dise quelle bière parmi toutes les bières était la plus forte car elle n'arrivait pas à lire les étiquettes oui je vois le délire dans la rue tu as réalisé que ton pote Richard était là te demandait avec laquelle il y avait moyen te disait qu'il était super chaud avait super envie de baiser il a regardé Éléonore et toute cette bande d'au moins une dizaine de personnes désormais s'est approchée en titubant de l'immeuble de Moutiers, à un balcon de l'autre côté de la rue quelqu'un vous a hélé en riant puis a vomi, jusque dans la rue

BHAM deuxième gros black-out. Tu t'es réveillé en tailleur devant une table basse où il y avait divers bouteilles et indices de drogues étalés, ton nez te piquait, ce que tu as interprété comme cela méritait d'être interprété. Quelqu'un t'a proposé un pet mais tu as passé ton tour. Richard et Éléonore étaient étalés sur un canapé près de toi et se tripotaient ; tu t'es rendu compte que Richard était torse nu, et que tu avais son tee-shirt sur les genoux. Encore une fois, le chemin jusqu'à sa présence t'a paru un mystère (l'avais-tu appelé ? T'avait-il appelé ? Mais comment ? N'avais-tu pas décidé, bien avant, que la batterie de ton téléphone était épuisée, en d'autres termes ne l'avais-tu pas éteint ? Comment ce monde peut-il fonctionner sans téléphone portable ?). Avais-tu emballé Éléonore avant que Richard ne s'en charge ? Y avait-t-il un moyen de renverser la tendance ? Était-ce mieux ainsi ? Et qui étaient tous ces gens qui n'étaient pas là au début de la soirée ? Tu as regardé Richard en écarquillant les yeux et en essayant de lui demander quelque chose mais il s'est avancé simplement vers toi en riant, t'a enlacé

et t'a dit qu'il t'aimait que c'était génial qu'il voulait que jamais cela ne s'arrête et il t'a passé le flacon de poppers

dans le couloir de l'appartement tu as passé distraitement et superficiellement en revue l'interminable bibliothèque de Moutiers tout en progressant et en sentant que le son se rapprochait. Lorsque tu as vu Richard s'engager dans ta direction, tu lui as fait signe de s'immobiliser, a posé un doigt sur tes lèvres. Il t'a rejoint à pas de loup et en riant silencieusement et, malgré le vacarme toujours présent dans le salon, vous êtes parvenus à distinguer les ordres qu'il émettait, entre ses râles et les leurs. La seconde d'après, Richard était à l'autre bout du couloir, tiré de la main par Éléonore. Alors tu t'es placé devant la porte entrouverte. Kimia était nue, à quatre-pattes

sur le lit, les mains agrippant les draps, et recevait en gémissant, mais les yeux grands ouverts, les vifs coups de levrette que lui infligeait Moutiers, le Professeur Moutiers dans sa plus essentielle vicelardise, qui portait encore sa chemise, ouverte. Julie embrassait son ventre maigre et flasque tout en passant ses mains sur les fesses de Kimia — absolument magnifiques, ce n'est pas la peine de préciser, j'imagine bien. Moutiers a ralenti ses va-et-vient, a sorti son sexe de l'arrière-train de Kimia et l'a placé dans la bouche de Julie, après avoir retiré et envoyé valser la capote ; pendant que Kimia se renversait sur le côté et se palpait la chatte, Julie s'est mise à pomper le Professeur Moutiers avec entrain, en riant et salivant abondamment, renversant par terre une bouteille de bière vide qui traînait sur le lit. Au bout de quelque chose comme une minute, Moutiers l'a repoussée en souriant, l'a fermement installée sur le dos, a ouvert ses cuisses, mis une autre capote, avant de s'incliner pesamment et de s'introduire en elle, sans ménagement. Kimia s'est penchée au-dessus de Julie, l'a embrassée, a dit qu'elle avait besoin d'aller aux toilettes. Elle a passé sa longue chemise blanche, s'est levée, en sortant de la pièce t'a croisé sans surprise, t'a regardé dans un mélange de distance et de dédain, et s'est éloignée comme un fantôme dans la lumière obscure du couloir.

Les feulements hilares de Moutiers, qui t'appelaient et t'invitaient à entrer dans la pièce, étaient-ils réels, ou le produit de ton imagination ?

Avant l'aube, tu es sorti dans le froid, as marché jusqu'à Pigalle pour t'acheter un kebab que tu as mangé sur un banc du Boulevard de Clichy, laissant couler la sauce blanche sur le bitume du trottoir. Tu t'es rappelé que tu avais un cours à préparer, et tu t'es demandé, ridiculement comme pour la première fois, comment ce serait,

désormais, de croiser toutes ces libellules apprenties d'orgie dans les couloirs de l'université. Tu as rallumé ton portable. Il y avait quelques messages endormis de Juliette qui, synthétiquement, te demandaient si tu irais dormir chez elle. Tu as appelé Richard mais, sans surprise, il n'a pas répondu. Tu as pris le premier métro

(2 h 33 min) envie d'une autre cigarette

(2 h 18 min) dans les tourments du bar, je cherche des yeux le Chanteur du Groupe, me disant que ce ne serait sans doute pas trop difficile d'obtenir de lui une autre ligne. Mais je ne vois qu'une foule dense, ridicule, sursaturante, à l'exception d'Hervé, qui me fixe derrière quelques files de personnes au comptoir, et de Richard, qui après avoir réussi à s'incruster derrière la table de mixage semble chercher à convaincre le DJ de le laisser diffuser les playlists de son iPod

(1 h 37 min) dans un recoin de la suite d'hôtel du groupe de rock, sur un petit canapé et sous une lumière tamisée, j'essaye de retirer les fringues d'Hervé mais ce dernier se montre timide, rigole, me repousse, « je me sens pas capable de le faire ici »

(1 h 34 min) « touche-moi s'il te plaît. » J'ouvre un peu et baisse mon pantalon

(1 h 32 min) je prends sa main droite et la presse à l'intérieur de ma culotte, et le guide pour qu'il me masturbe. Malgré tous les rebondissements précédents, je ne peine absolument pas à mouiller instantanément

(1 h 25 min) dans mon sac à main se trouve le gode utilisé précédemment pour sodomiser Foxyboy, mais je ne suis pas sûre de l'avoir suffisamment nettoyé

(1 h 19 min) quelqu'un au loin annonce fort qu'il y a de la MDMA « pour ceux qui veulent »

(1 h 17 min) deux tops models, en pantalons moulants d'un textile fin, le torse nu, passent devant nous, enlacées par la taille

(1 h 13 min) près d'un énorme frigo, Le Chanteur du Groupe ouvre des bouteilles de Champagne à la chaîne, les bouchons giclant dans la pièce, et il invite tout le monde à se servir. Des filets mousseux glissent sur le sol. Foxyboy est nu sous une longue et très belle veste, qu'il a dû emprunter dans les garde-robes de l'étage, et se dandine comme une femme

(1 h 9 min) un garçon d'étage sniffe une ligne de coke sur le minibar

(1 h 8 min) Le King, à qui je n'avais pas encore parlé en tête-à-tête, et qui rigole de manière totalement incontrôlée, m'attrape par une épaule, non sans une certaine sensualité

« t'as vu le garçon d'étage ? Il s'est fait un rail ! C'est l'hallu totale ! »

(1 h 6 min) un autre garçon d'étage sniffe une autre ligne de coke sur le minibar

(1 h 6 min) Le King, plié en deux, le visage rougi et perlé de sueur

« nan, mais t'as vu ce délire ?? Lui aussi il vient de se taper un rail ! C'est énorme !! »

(1 h 4 min) Le King, tourné vers moi et incontrôlablement enthousiaste

« tu connais mon groupe, hein ? On s'appelle My Sexy Valenteen... Tu kiffes pas trop le rock, cela dit, toi, Marie ?... Mais

quand même, il faudrait que tu viennes à un de nos concerts. Ça déchire »

(59 min) toujours Le King

« t'as pas une clope par hasard ? J'ai une de ces envies de fumer »

il se pince le nez en reniflant, fort. Des cigarettes, j'en ai encore, mais j'espère, en lui répondant non, qu'il ira en chercher une ailleurs et arrêtera de me parler de son groupe

(58 min) « non, désolée »

(58 min) bingo

(49 min) j'entends, depuis quelque part, Foxyboy parler au téléphone

« Adèle ? Je peux passer après ? »

(49 min) PUTAIN MAIS QU'EST-CE QUE JE VOUS AVAIS DIT ?!

(36 min) Le Chanteur du Groupe va et vient entre les jambes d'une groupie sur le grand lit d'une des chambres et sur ma gauche alors que paisiblement étalée presque contre eux je fume un joint sur la composition duquel je m'interroge beaucoup

(33 min) par-dessus leur corps ondulant et dans le halo obscur de la pièce je vois Le King, debout, se faire sucer par une des blondasse américaines du début de la soirée

(33 min) !!!!!

(31 min) Hervé s'assoit sur le lit près de moi, jette un œil sur le couple actif à nos côtés, avant de reporter son regard indirectement sur moi, observant mes cheveux et le joint que je tiens entre les mains

(30 min) je le regarde

« viens. J'ai envie de toi. Fume un peu de ce truc »

mais Hervé ignore mon bras tendu et se contente d'allumer une cigarette, les yeux partant explorer le plafond avant de redescendre sur mon corps

(21 min) sur le balcon, j'allume une cigarette face aux mers de toitures

(19 min) grande séance de dissertation d'ivrognes en descente de trip entre Foxyboy et ses potes

« la femme parfaite est une actrice porno en retraite anticipée agrégée d'arts plastiques écoutant [*Ndr : Nom de groupe que je ne connais pas*] et [*Ndr : Nom de groupe de que ne connais pas*] »

(8 min) devant l'hôtel, Foxyboy urinant contre une voiture, et je ne reconnais même pas où nous sommes, Richard

« putain, j'ai plus de cigarettes. J'ai vraiment envie d'une cigarette. Vraiment. C'est pas juste. Personne n'a une cigarette, pour moi, messieurs-dames ? »

(7 min) plus personne n'en a. Richard nous regarde, fixement, à tour de rôle

« c'est pas mal que je sois en pause avec ma meuf, au fond. Ça me permet d'avoir la force de tenir les soirées jusqu'à l'aube »

(9 sec) dans le taxi, contemplant en brouillé les strates de noir et de lumières fuyant au long des vitres, je m'endors sur les épaules de

(0) ...

1999–2000

À cette époque, Hervé vivait à Grenoble, dans l'appartement d'un vieil immeuble un peu excentré du centre-ville, qu'il n'ordonnait jamais et où les empilements géologiques de vaisselle sale dans l'évier de la cuisine concurrençaient les pots de confiture moisie dans le frigo, offerts par sa mère, ouverts une fois, oubliés. Hervé s'alimentait essentiellement de quantités industrielles de blinis, tarama, saumon fumé, bonbons Haribo, bière Heineken, et, bien sûr, vodka. Dans le salon, les canettes et bouteilles vides formaient des ceintures fortifiées, et plusieurs cendriers se répartissaient aléatoirement avec entre chacun d'eux de petits chemins ou lacs de cendres incrustés dans la moquette. Au contraire du reste de l'appartement, la seule chambre était immaculée, d'une totale nullité décorative, car la nuit venue Hervé ne prenait généralement pas la peine de quitter le divan du salon où il terminait vautré, la télé allumée, une cigarette agonisant dans un des cendriers. Dans ce

salon, derrière le canapé-lit, se dissimulait une collection de bouteilles de Coca et Sprite à moitié remplies d'urine, qu'Hervé utilisait comme chiottes locales la nuit, ce qui lui permettait de ne pas se déplacer. Hervé fumait beaucoup d'herbe. Il n'allait généralement en cours que les jours où il était sûr de retrouver Virginie, sa meilleure et seule amie, qui le fournissait abondamment en beuh et avec qui il couchait régulièrement, accessoirement. Parfois, il se rendait jusque chez elle, dans les banlieues situées sur les premières pentes du massif de Belledonne, pour des sessions intensives de défonce, et n'en redescendait que deux ou trois jours plus tard, embué et torpide. Hervé avait aussi un chat, chez qui il aimait observer les effets de l'absorption passive ou contrainte de cannabis. Il avait une petite Fiat qui était invariablement remplie d'emballages et de déchets du McDonald's et de paquets de Camel vides et il mettait un point d'honneur à attendre le moment ultime avant de faire le plein d'essence – tombant généralement en panne à deux cents ou trois cents mètres de la station Shell qui était au pied de son immeuble. Malgré les mycoses qu'il échangeait avec Virginie, Hervé avait renoncé à l'hygiène corporelle ; parfois, au printemps, il rentrait chez ses parents, qui vivaient près de Lyon, pour se décrasser dans leur piscine. Il était totalitaire en termes de musique et avait installé *Mellon Collie And The Infinite Sadness* des Smashing Pumpkins en seul responsable du gouvernement. Il répétait que guitariste de rock devait être le plus beau métier du monde, un mec posté sur le bord de la scène, penché sur son instrument, levant parfois les yeux et les mains pour saluer les filles dans les premiers rangs.

Hervé m'invita à passer une semaine chez lui afin que nous trouvions quelques manières de tuer le temps. Il commençait à faire lourd et nous ne sortions généralement que tard, pour faire un peu le

plein de nourriture et de bière et de vodka et, avant l'apéro, nous allions traîner à la Fnac pour nous informer des nouveautés rock. Nous passions au vidéoclub emprunter quelques films, que nous ne commencions ou ne terminions pas forcément de regarder, et l'appartement se remplissait d'un nuage de fumée cannabinoïde de plus en plus opaque. Nous nous échappions le soir pour aller boire des bières dans tous les bars possibles et pas trop chers du centre-ville. Derrière nos paroles futiles s'agitait la silhouette tremblotante de notre désespoir ; nous étions incapables de voir l'été, le temps libre et ouvert, l'avenir encore vaste et sans fond. Un soir, deux types d'une trentaine d'année, sans doute diplômés d'une école d'ingénieurs, parlaient sérieusement, assis à une table proche de la nôtre ; l'un demanda à l'autre s'il avait connu une crise d'adolescence et nous dûmes quitter les lieux pliés de rire et d'atterrement et ce fut là que nous la rencontrâmes.

Elle était altière et incontestablement sublime, vêtue d'une courte robe blanche qui lui donnait une allure fantomatique. Elle était postée au croisement de deux petites rues du quartier obscur, à la périphérie du centre, dans lequel nous avions atterri, lentement, conversant et fumant derrière le pare-brise de la Fiat. Elle nous vit et nous regarda, Hervé ne dit rien, alors que je me lançais dans une argumentation nerveuse et peu cohérente, alors que l'auto continuait son cheminement aléatoire. Une petite place, le moteur coupé, Hervé préparant un joint, les premières lattes et l'odeur forte et âcre nous enveloppant, nos bras par les fenêtres grandes ouvertes des portières. Un enfant passant près de nous en courant et en criant, un ballon de foot entre les bras ; un couple de personnes âgées traversant la place, lentement, et nous détaillant un instant. Je m'étais arrêté de parler et Hervé chantait en suivant l'album *Siamese Twins*,

des Smashing Pumpkins, qu'il était revenu à considérer. Après avoir aspiré quelques lattes, il redémarra le moteur, attendit quelques instants, me passa le joint – la voiture partit posément. Il nous fallut un certain temps pour nous repérer, l'herbe était forte et ne stimulait pas nos capacités d'orientation. Malgré nos efforts, les petits rires dont nous ponctuions notre pourchasse ne parvenaient pas à masquer et même trahissaient dans leurs tremblements notre peur. Nous retrouvâmes le croisement et elle était toujours là. Hervé ralentit mais ne s'arrêta pas et il fallut que je coupe la musique d'un coup net pour qu'il immobilise la voiture ; un petit cri rauque et comique de sa part, une marche arrière rapide et, sans même que nous ne demandions de détails, elle était assise à l'arrière, se moquant du manque de confort de la lamentable berline dans laquelle elle avait pénétré. Je me tournais vers elle et la fixait : elle était vraiment très belle, me sourit, passa lentement une main dans les boucles des cheveux qui recouvraient ses oreilles. Elle était à peine plus âgée que nous. Malgré sa posture de rue impressionnante, elle avait désormais un air curieusement innocent et doux. Hervé avait remis la musique, à faible volume, il semblait décontracté, il s'était mis à chantonner, ses doigts tapotaient le volant. Me rendant compte qu'il restait du joint, j'en proposai à notre passagère, mais elle préféra me demander une des Camel d'Hervé dont le paquet était posé près du levier de vitesses. Je bandais fortement, sentais de petites fuites de liquide séminal humidifier mon caleçon et me demandais comment et où nous allions la baiser ; la perspective d'un tour de rôle dans l'appartement-capharnaüm d'Hervé, malgré son peu d'élégance, tenait quelque chose de cool.

Priscille nous avait soudain demandé d'arrêter la voiture, avait jeté un regard inquiet par le pare-brise arrière, avait mis une main sur

mon épaule gauche et avait dit : « Pardon, je ne peux pas continuer. Tirez-vous, ça vaut mieux. » Elle était descendue précipitamment et s'était engagée dans une petite rue perpendiculaire, au pas de course. Nous roulions vite, traversant l'Isère, passant à travers des faubourgs déserts, le massif du Vercors se dessinant de plus en plus net sur notre gauche. Hervé répétait sans cesse qu'il était défoncé et courait contre les feux successifs, fixant leur vert scintillant de loin, regardant régulièrement dans le rétroviseur. Qu'allions nous faire ? La voiture noire se rapprochait ridiculement vite, grillant les feux lorsque ceux-ci devenaient orange après notre passage. Après avoir diminué le volume de l'autoradio, j'avais finalement coupé la musique — sans qu'Hervé ne réagisse à cette décision autocratique — pour ne que mieux sentir mon cœur battre à rompre dans ma poitrine. À un moment, Hervé me signala qu'il reconnaissait le quartier, obliqua brusquement et dans un crissement de pneus sur la gauche, croisant d'une traite le boulevard, et s'engageant dans un dédale de petites rues au milieu d'entrepôts et de bâtiments industriels, tournant d'un coup et d'autres dans plusieurs directions. J'avais l'impression que nous repassions sans cesse au même endroit mais j'étais trop paralysé pour faire quelque remarque ou donner quelque consigne que ce soit, et je me rendis compte que le front et les tempes d'Hervé étaient perlés de sueur. Nous avons quitté l'agglomération et nous roulions seuls sur une petite route qui montait vers les murailles du Vercors. Mais, après une série de courbes serrées, dans une ligne droite montante, le rétroviseur nous avait éblouis du reflet des phares de nos traqueurs avant de nous montrer, superposés à des claquements lointains, un enchaînement de deux ou trois éclairs ; et, lorsque je me retournai hébété, tout ce que je vis fut la dérive de la voiture noire vers le fossé et les prés en contrebas. Hervé secouait la

tête en riant de façon légèrement démente pendant que je fouillais dans les cassettes de la boîte à gant, lui demandant ce qu'il voulait écouter, bordel, ce qu'il voulait écouter, alors que la réponse était trop évidente.

Nous avons traversé tout le massif du Vercors sans nous arrêter, avons bu un café dans un restauroute désert de Romans-sur-Isère, reprenant nos esprits, fumant quelques cigarettes dans l'air frais de la nuit sous le ciel étoilé. Dans mes souvenirs, les dizaines de kilomètres qui suivirent furent éternels et pesants ; dormîmes-nous un instant, sur le bord de cette route ténébreuse ? À l'aube, nous entrions sur l'autoroute A7 en direction du sud et nous arrêtons sur la première aire d'autoroute équipée d'une station-service pour engloutir plusieurs sandwiches-triangles et nous laisser tomber en arrière sur le capot fumant de la voiture. Je tenais une grande bouteille d'eau ouverte dans la main et lorsque le soleil surgit et commença à nous réchauffer, je laissai sans réelle mesure couler l'eau sur mon visage, et sur mon torse, par la chemisette entrouverte. Hervé s'était levé et marchait au hasard sur l'aire de stationnement, alors que de la voiture je laissais traîner mes regards vers les quelques personnes qui entraient ou sortaient de la station. Il y avait comme une odeur de sang sur le bitume autour de nous.

Plusieurs jours après, je zonais seul dans l'appartement ; Hervé était parti chez Virginie. J'entendis alors, par la fenêtre ouverte, l'étrange voisin du dessus, un jeune ouvrier maigrelet et aux cheveux en bataille qui organisait régulièrement chez lui des soirées radiophoniques virtuelles et solitaires, armé de son micro et d'une énorme stéréo, soirées dont Hervé profitait jusque dans les moindres détails, j'entendis ce voisin s'approcher de l'entrée de l'immeuble en criant avec véhémence qu'il allait se faire sucer le soir même. C'était

étrange comme révélation publique et à grands cris. Cette histoire fit beaucoup rire Hervé et nous partîmes en vacances chacun de notre côté. Quand Hervé revint chez lui deux ou trois semaines plus tard, une odeur insupportable remplissait l'escalier de l'immeuble alors pratiquement vide pour cause de congés estivaux collectifs. Le voisin s'était pendu, et ce que j'avais pris ce soir-là pour « faire sucer » avait en fait été « suicider ».

Hervé arrêta ses études et rentra sur Paris, où il trouva un emploi à Gibert, dans le même temps que sans beaucoup de foi ni de motivation je changeais de cursus — et surtout que, par une chaîne improbable de contacts, je trouvais le moyen de récupérer temporairement la chambre à la Cité Internationale Universitaire d'un étudiant roumain parti faire un stage en Angleterre. Il y avait tout le temps des fêtes et très vite Hervé s'installa plus ou moins avec moi dans cette chambre de quinze mètres carrés, sur un matelas en mousse à carreaux rouges et noirs. Je râlais la nuit lorsqu'il rallumait une énième cigarette, je lui marchais dessus en me levant tôt le matin, il pissait dans le lavabo car n'avait pas la force de gagner les toilettes communes de l'étage. Le pavillon où nous squattions avait des allures de vieille université anglaise dont l'indéniable romantisme cadrait parfaitement avec les nouveaux groupes que nous écoutions : Portishead, Placebo et surtout Radiohead. Au gré du développement saisonnier, depuis les belles journées du début de l'automne, en passant par le mouillage gris de novembre, et jusqu'aux premiers froids pâles de l'hiver, nous nous rendions malades à écouter en boucle « Street Spirit » et « Talk Show Host », fixant depuis la pénombre de la pièce les bâtiments et les frondaisons des arbres qui se découpaient à travers les fenêtres poussiéreuses. Les scintillements de l'album *OK Computer* suivaient mes pensées

derrière les vitres des bus parisiens, à la nuit tombée. Ce fut une époque merveilleuse pour revenir à sentir les émois inutiles, inhibés, et avortés de nos années de lycée. Lors de la plus grande fête qui fut organisée en cette fin d'année, et dans laquelle quelques cailleras des banlieues proches, émerveillées, s'étaient invitées, nous avons identifié *La Plus Belle Fille du Monde*. Hervé lui avait attribué le nom de Brigit en pensant, comme moi, d'après la perfection de sa blondeur et du bleu de ses yeux, qu'elle ne pouvait être que d'origine scandinave — et Brigit s'apprêta à peupler de son aura étincelante le reste de nos existences. Quand, vers la fin de la soirée, la chanson « Creep » éclata sur une piste de danse où ne demeurèrent plus que les couples en place ou en formation, nous restâmes l'un et l'autre interdits et immobiles, une cigarette pendante dans les doigts, hypnotisés par la présence à quelques mètres de nous, du côté opposé de la salle, de cette Plus Belle Fille du Monde qui regardait le vide et ignorait les valse provocatrices des cailleras autour d'elle ; s'il existait dans le monde une infime probabilité de passer une et une seule fois ces trois minutes et cinquante-neuf secondes dans des bras comme les siens, elle était en train de se rire de nous dans les fumées glycoliques. Heureusement, nous avons d'autres distractions. Bérangère Caillac et Elsa Pouligny, deux copines de l'université, s'étaient révélées de formidables feux aux poudres lors de l'apéro, s'étaient diverties avec deux Allemands sortis de nulle part, qu'elles avaient plus ou moins partagés dans les toilettes, et qu'elles avaient égarés sur les pelouses au-dehors du bâtiment, et, déchirées et hilares, avaient demandé à Hervé « ramène-nous » chez Elsa, qui vivait dans le treizième arrondissement. J'étais resté — mais pourquoi ? — dans ma chambre à fumer et à me délecter, depuis la fenêtre, du spectacle des étudiants torchés s'éparpillant à la sortie de

la soirée. Une fois chez Elsa, Hervé comprit rapidement les termes du contrat tacite qui lui était présenté. Elsa s'était déshabillée et avait aidé Bérangère, qui avait quasiment perdu toutes ses facultés psychomotrices, à faire de même pendant qu'Hervé, pour qui le sexe à plusieurs était encore à cette époque-là bien au-delà de ses désirs et de ses moyens, s'installait près d'une table basse et préparait en tremblant un joint qu'il chargea en beuh de manière exagérée, délibérément ; ainsi, laissa-t-il parfaitement inconscientes les deux compagnes à peine eussent-elles tiré quelques lattes, et revint-il à l'intérieur d'un vaisseau spatial Fiat, affrontant des hordes de cailleras furibondes lors de la traversée de la Place d'Italie, entrant en orbite autour de la Cité Universitaire, incapable de regagner la base, de stationner autre part qu'en vrac sur un trottoir, de retrouver ma chambre. Je le surpris le lendemain étalé sur le sol de la cuisine commune du dernier étage de notre bâtiment, à moitié endormi et répétant dans de petites émissions de salive : « Brigit... Elle est où Brigit ?... Salope... »

Le printemps arriva, l'étudiant roumain n'était toujours pas rentré et semblait porté disparu et je m'étais perdu en vue des examens. Je quittais souvent tôt, trop tôt, la bibliothèque pour venir m'affaler sur les pelouses du parc de la Cité Universitaire, fixant les trains des cumulus épars dans le ciel et, plus bas, la vaste esplanade qui s'anamorphosait dans mes yeux levés, me laissant étourdir par les filles de tous les bouts du monde qui passaient aux alentours. Hervé, qui pour des raisons d'hygiène personnelle et collective et pour la santé de notre amitié avait préféré retourner en permanence dans son appartement à Montrouge, avait eu une nouvelle illumination : nous devons aller draguer des filles à la sortie des lycées, avec comme seule et unique règle de ne pas nous intéresser aux

Terminales, beaucoup trop mûres. Nous avons vite jeté notre dévolu sur le Lycée Raspail et surtout sur le Lycée professionnel Notre-Dame, sur l'avenue Reille, à quelques enjambées de la Cité Universitaire. Les toutes premières fois, ce fut fameusement drôle et excitant, bien que sans succès. Malheureusement, très vite et presque à raison, nous fumes identifiés comme des dealers et les surveillants commencèrent à nous menacer. Les parents s'en mêlèrent. Un soir qu'Hervé avait entraîné une nouvelle recrue dans une impasse et que je faisais le guet, je ne pus empêcher le père de la jeune fille de se ruer sur eux. Hervé réagit à temps et, délaissant sa jeune muse et rangeant précipitamment mais adroitement son matériel à bédot, commença un ballet de défense clownesque, sautillant tout en décrivant des cercles, secouant ses longs cheveux, agitant ses poings devant lui et exhortant le père à venir, connard. Finalement ce quadragénaire en costume impeccable glissa et tomba au sol, et nous nous enfuîmes, non sans avoir lancé à la gamine l'ordre de nous retrouver le soir même sous le porche à l'entrée de la Cité Universitaire — rendez-vous bien sûr illusoire des deux côtés.

Hors de mes divagations avec Hervé, je traînais jusqu'à tard sur les soirées du campus, je buvais de la mauvaise vodka pure, je rentrais ivre et en sueur avant de partir marcher à travers la ville. Il semblait que les examens approchaient, toujours et sans cesse. Je croisais cette fille. Je la croisais tout le temps. Nous nous regardions à chaque fois fixement. Je la trouvais *définitive*, j'allais devoir lui parler, je voulais lui parler — pourquoi ne la croisais-je jamais dans les soirées du campus ? C'eût été tellement plus simple. Arriva le point où je la vis trois fois dans la même journée, toujours à peu près au même endroit, et toujours avec les mêmes regards qui n'avait rien de comique, qui n'avaient rien de léger, qui sentait beaucoup trop la

gravité, la peur, et desquels émanait un désir obscur. Au troisième passage, je me putréfiai, ma marche se désordonna, elle ralentit aussi, nos regards paniqués se chevauchèrent, hésitèrent, je ne fis rien, passai, me mordis les lèvres, ne me retournai même pas, me promis de faire ce qu'il y aurait à faire la fois suivante, car il y aurait une fois suivante, et ne la revis jamais.

Dans une pizzeria de l'avenue du Général Leclerc, je racontais à Hervé comment après avoir discuté avec une fille anglaise sur internet j'étais parti une journée à Londres, prenant un Eurostar à six heures du matin, et rentrant Gare du Nord aux premières minutes du jour suivant après une longue journée faite de grisaille, de banlieue, de pintes, de conversations arythmiques, et d'un accord poli et commun sur la gentille et amicale inutilité de mon voyage.

2009–2010

Arrivé tôt, j'ai rapidement et évidemment trop bu sans arrêter ensuite de culpabiliser de cet excès et de me convaincre dans le même temps que je n'avais pas assez bu. Conséquence des derniers rebondissements houleux de notre relation, Élodie m'ignorait ouvertement et dédaigneusement. Elle était plantée au milieu de ses copines, discutant vivement et rigolant à gorge déployée, attitudes exagérées, exacerbées, en filigrane un majeur vers moi dressé. Je n'ai jamais vraiment aimé sa façon de rire, ce qui ne m'empêche pas de l'aimer du fond du cœur — je veux dire, elle, Élodie — quand ce n'est pas tant la merde entre nous. Je n'étais pas content de ma chemise, elle me grattait sous les aisselles et n'était, de toute évidence, du moins de la mienne, pas du tout assortie à mon pantalon, ni à mes baskets (et pourquoi n'avais-je pas mis mes Clarks ?). Je passais régulièrement près de la glace située dans le coin du salon pour m'assurer de mon erreur ou chercher à briser cette

conviction. Pourquoi avais-je écouté les conseils d'Élodie sur ce coup-ci ? Un moment, j'ai pensé retourner chez nous pour changer cette maudite chemise et peut-être en profiter pour changer complètement de tenue mais j'ai craint qu'Élodie ne se fâche et surtout j'ai craint d'échouer dans le changement et de revenir encore plus préoccupé. C'eût été un faible mot. Je me suis vite senti très mal à l'aise avec ce sujet vestimentaire. Il fallait penser à tout autre chose et je me suis donc mis en orbite autour de la grande table garnie de nourriture et de bouteilles, jetant mon dévolu sur un vin rouge de Bourgogne, dont je ne me rappelle plus le nom maintenant, mais qui m'aura indubitablement bien aidé dans ces premiers moments de la soirée. Je ne pensais pas encore au recours aux drogues que j'avais sur moi, mais la possibilité d'un tel recours était bien installée dans une partie de mon cerveau.

Mon malaise véritable, cependant, mon malaise profond, était l'absence du King. Le King n'était pas là, *The King was not there*. Je sais, à plus de trente ans, c'est assez dramatique d'être toujours aussi dépendant de son meilleur ami d'enfance, mais c'est comme ça ! Et c'est bien plus que ça. Plantons les choses : je venais d'arriver dans une soirée organisée par Élodie et ses copines, une soirée de meufs avec ma meuf, plus quelques blaireaux condescendants que je n'aime guère, une soirée constituée exclusivement de gens avocats ou juristes de profession ; un nombre raisonnable de membres en présence, une ambiance gaie, courtoise, et fondamentalement chiante. Le King, lui, m'avait informé qu'il avait une première soirée dans un appartement du septième arrondissement, un plan total incruste par l'intermédiaire de son label musical dans un milieu social bien plus élevé que le nôtre (= [dans notre système de référencement] Champagne, lumières, sentiment de *happy few*,

meufs inaccessibles-mais-sait-on-jamais, et drogues à volonté), et qu'il *envisageait* de passer à *ma* soirée en deuxième partie de soirée. L'emploi du verbe *envisager* m'a très vite paniqué. Il était bien clair que l'absence du King signifiait non seulement que j'étais séparé de lui mais surtout que sa soirée possédait de très, très loin un potentiel supérieur à celle dans laquelle j'étais contraint, par devoir conjugal, de faire présence.

Vous comprenez ?

J'ai donc continué à boire, pour tuer l'ennui. Cela dit, si j'avais été dans la soirée du King, j'aurais également bu, et sans doute plus, mais cela aurait été par enthousiasme. Ces choses-là ne sont pas si simples. Élodie s'est mise à me jeter des regards inquiets et inquisiteurs. Elle se touchait régulièrement le nez en reniflant, signe qu'elle avait été se faire une (des) ligne(s) sans m'inviter, chose récurrente qui m'agace toujours énormément chez elle et qui ne risquait que de s'amplifier vu notre contexte. J'ai regardé une énième fois mon téléphone pour voir si Le King avait répondu aux (quelques) SMS que je lui avais envoyés préalablement. Rien. J'ai regardé Élodie à la dérobée, alors qu'elle conversait de façon agitée (la C, indéniablement) avec son amie Pucette. J'ai déjà couché avec Pucette, il y a longtemps, et je n'en garde pas un très bon souvenir ; son manque de dynamisme mêlé à l'oubli du préservatif m'avait laissé un sentiment amer d'inutilité. J'ai continué à regarder Élodie tout en me resservant un verre de vin. J'aime Élodie, soyons clair ; j'aime cette fille et je veux passer ma vie avec elle et notre histoire, longue de presque dix ans maintenant, malgré les (quelques) crises, tromperies et interruptions, est ce qui m'ait arrivé de plus beau dans la vie. Mais, bordel, il y a des fois où j'aimerais tellement mais tellement ne pas avoir à la suivre un 31 décembre dans une soirée de

merde où en plus où Le King n'est pas présent. C'est Le King, bordel ! Et depuis que My Sexy Valenteen, son groupe, a commencé à percer, Le King a toujours accès à des soirées de ouf.

Heureusement, j'avais mon plan B, mon plan de contre-attaque, qui en cas de succès allait m'attirer de lourds ennuis dans la sphère conjugale, ennuis auxquels j'étais cependant bien décidé et prêt à faire face. Ce ne serait qu'une fois de plus. Un détail. J'avais donc tout prévu, et pris tous les risques. Après de longs pourparlers, j'avais obtenu la permission d'inviter Stevie et Foxyboy. Stevie et Foxyboy, malgré mes interdictions réitérées dont la foi n'était pas plus crédible qu'une reformation des Mountain Losers (le premier groupe formé par Le King, il y a longtemps) allaient se charger d'incruster suffisamment de beau monde pour porter la soirée à des niveaux qui délogerait Le King de l'autre bout de Paris, avec à sa suite une queue de comète d'aliens VIP et groupies droguées. Je me ferais démonter par Élodie, le soir-même, ou le lendemain, plus le surlendemain, sans aucun doute. Mais comment résister ? Je me suis mis à être nerveux, impatient, à avoir envie d'appeler Le King, malgré l'heure précoce. Je savais qu'en commençant à l'appeler ainsi, je me mettrais ensuite à l'appeler toutes les demi-heures, voir plus fréquemment, et qu'il se moquerait de moi, auprès des autres dans sa soirée, puis en face de moi et face aux autres dans *ma* soirée, puis pendant les jours et semaines qui suivraient « dans le vaste monde ». Je jouirais et souffrirais encore de cette légende du ridicule. Je me suis dirigé vers la table et me suis resservi un verre de vin. Et j'ai décidé, malgré tout, d'appeler Le King.

///

Appel au King, no. 1, répondeur : « Allô, Le King ? C'est Richard. Bon, je ne sais pas où tu en es. Ici, c'est... Bah, je m'emmerde, quoi. En plus, Élodie me fait la gueule, pour changer. J'ai un peu de colle, mais il faudrait peut-être que j'en rachète. Je ne sais pas si tu en as. Je ne sais pas comment tu vas faire. Est-ce que tu comptes passer ici ? Est-ce que tu vas rester longtemps où tu es ? Est-ce que ?... Rappelle-moi... Pour me dire quels sont tes plans. Bises. »

Et puis, tout a trop bien marché. Quarante-cinq minutes après mes premiers et dévastateurs tourments, l'appartement, toutes fenêtres ouvertes malgré le froid polaire à l'extérieur, était blindé, totalement blindé. D'où venaient tous ces gens ? Était-ce la seule œuvre de Stevie et Foxyboy ? Je me refusais à le croire, afin de maintenir un certain équilibre entre le ravissement instantané et la croissance de la culpabilité. Stevie a débarqué avec plusieurs lascars que je n'avais pas vus depuis peut-être dix ans, des types dangereux, des frelons de bar, avec qui les stocks d'alcool initialement prévus sont toujours, toujours trop justes. Les bouteilles sur la table ont commencé à s'appauvrir de minute en minute. Puis, un mec que je ne connaissais pas est entré et a demandé poliment si c'était bien ici la soirée du pote de Vashkyri et j'ai compris que Foxyboy avait parlé du plan incruste à Vashkyri mais que ce dernier, n'étant pas sur Paris, avait décidé d'envoyer du monde pour le représenter. Une fois la réponse obtenue le type s'est dirigé vers la fenêtre pour appeler tous ses potes restés dans l'intervalle en bas dans la rue. Lorsque les gus sont entrés, j'ai préféré détourner la tête pour ne pas les compter par

réflexe panique. Alors qu'il n'était même pas encore vingt-deux heures, ils se sont mis à crier « bonne année ! » toutes les vingt minutes. Foxyboy et Plestin ont commencé à m'appeler un nombre incalculable de fois, pour me dire qu'ils étaient complètement pétés et perdus dans le quartier, riant comme des cons, me demandant de les guider et s'ils devaient me garder de la vodka. Je maintenais une distance de plus en plus respectable avec Élodie qui, faisant semblant de participer à une conversation, était revenue à noter ma présence en me fixant régulièrement d'un regard dont la couleur serait bien faiblement qualifiée par l'adjectif *noir*. Elle est passée un instant m'effleurer et me souffler ou me grincer ou m'éructer, je ne saurais comment définir, mais d'une voix basse comme les ténèbres « bravo. On avait prévu de la nourriture pour quinze personnes. Armelle est dans un état pas possible ».

Armelle, c'est la maîtresse de maison. J'ai aussi couché avec Armelle, il y a longtemps, et je n'en garde qu'un souvenir très confus, car je devais être très saoul. Dans les soirées, il y a toujours une ou plusieurs filles avec qui j'ai déjà couché, et je gère ça comme je peux. Elles datent, généralement, d'une de mes époques de *pause* avec Élodie, durant laquelle les gens m'appelaient « Le Tombeur des Lilas », car j'habitais aux Lilas, et en référence évidente à la chanson de Gainsbourg. C'est une autre histoire. J'ai vu Armelle, peut-être sous l'état du stress face à l'évolution imprévue de sa petite soirée, peut-être aussi parce qu'elle est ainsi, se préparer un autre joint, que j'ai estimé être le troisième en une demi-heure. Son shit était très fort et en fumer un peu auparavant avait été loin de m'aider à calmer mes angoisses autant vestimentaires que liées au déroulement de la soirée et à ma responsabilité dans ce déroulement. Je n'ai osé imaginer l'effet que pouvait lui faire la drogue en un tel instant. J'ai

décidé d'augmenter encore un peu ma consommation d'alcool. C'est alors que je suis entré réellement en contact avec Stevie, que je n'avais que salué brièvement jusque-là.

Stevie est quelqu'un qui rougit beaucoup avec l'alcool.

À mon approche de la table, Stevie m'a intercepté et j'ai pu constater que la rougeur de son visage était déjà particulièrement développée. Il m'a enlacé au niveau des épaules et m'a dit d'une voix feutrée et vicieuse « putain ! Armelle, elle m'excite trop ! J'ai trop envie de la déglinguer, viens, viens, on va s'approcher d'elle et de ta femme ». Je lui ai dit que non, non, non, pas maintenant, car j'avais globalement, fondamentalement chié, et que même si je m'en félicitais, Élodie me détestait désormais encore plus et allait sans le moindre doute me démonter. Il a rigolé grassement, m'a dit « à la tienne ! », a aperçu une bouteille de vin, s'en est saisi, et s'est exclamé « oh ! Regarde celle-ci ! ». Je ne l'écoutais déjà plus, même s'il continuait de rire et baver dans mon oreille. Je ne l'écoutais déjà plus car j'ai vu Foxyboy et Plestin entrant dans l'appartement et je me suis fait la réflexion mi jouissive mi aigre que désormais nous pénétrions en terrain miné. Foxyboy titubait plus ou moins, la chemise déjà ouverte sous son manteau, un sourire d'extraordinaire et malsaine satisfaction sur le visage, une bouteille de vodka vide à la main ; Plestin, dans son sillage, plus fin que jamais dans ses fringues obscures de dandy bon marché, a salué mielleusement toutes les personnes qu'il a croisées alors qu'il n'en connaissait aucune. Je me suis retourné, ai pris la bouteille des mains de Stevie, ai constaté que ce dernier était encore plus rouge que la minute d'avant, et que de grosses gouttes immobiles de sueur parsemaient son front. Il a rejoint, juste sur le côté, ses affreux copains et s'est mis à danser avec eux. Avant que Foxyboy, plié de rire, n'arrive à ma hauteur, j'ai

eu le temps de commencer à enfoncer le tire-bouchon dans le goulot de la bouteille, celle-ci reposant entre mes genoux. Et j'ai senti mon portable vibrer, et pris de panique j'ai lâché la bouteille, qui s'est écrasée sur le sol, entraînant un déferlement de « ouh ! » dans l'assemblée. Et je me suis brièvement excusé, messieurs-dames, avant de me jeter sur mon portable : mais ce n'était que Petit-Canard, bien évidemment informé par l'un de mes sbires des possibilités d'incruster en ce crépuscule d'année. Et moi qui croyais que c'était Le King ! J'ai encore entendu la bande des potes de Vashkyri crier inutilement « bonne année ! » et je n'ai osé, je n'ai osé regarder l'air consterné que devaient afficher Élodie et ses copines. Je ne me suis même pas occupé de la bouteille éclatée sur le sol. Foxyboy m'a serré dans ses bras. Plestin, se contenant pour ne pas éclater de rire, mais n'y arrivant pas, s'est approché et m'a posé doucement une main sur le bras comme pour me dire « mon pauvre ». Stevie s'est mis à sautiller, m'a tendu un nouveau verre, m'a dit, une fois de plus, à quel point il comptait se taper Armelle. Mais pourquoi Le King n'était-il pas là ?

///

Appel au King, no. 2, répondeur : « Allô, Le King ? C'est Richard. Je ne sais pas où tu es ni ce que tu fais. Ici, ça commence à devenir bien, mais c'est ma faute, enfin je veux dire c'est grâce à moi, mais bref je crois que j'ai chié. Élodie va encore me faire la gueule toute la journée de demain. En plus, on va recevoir ses parents. Bon... Putain, Stevie et Foxyboy sont arrivés, il faudrait que tu voies le truc. Il y a aussi Plestin. Et des potes de Vashkyri qui ont eu l'info par Vashkyri et donc par Foxyboy. Et les vieux potes de Stevie, ça fait super longtemps que je les avais pas vus, et ils sont dans un état. Putain. Élodie me regarde vraiment chelou. Je crois qu'il faut que je

boive davantage. Tu sais ce que tu vas faire ? Ça manque de meufs ici. Tu crois que tu pourrais en ramener ? Comment c'est là où tu es ? Tu penses rester longtemps ? Rappelle-moi et dis-moi ce que tu fais. Voilà. Bises. »

///

J'ai commencé à me détendre un peu. Quelqu'un a mis Vampire Weekend. Armelle, dans un état de défonce que j'ai sur le moment considéré inquiétant, m'a serré le bras gentiment et susurré « ne te prends pas la tête Richard, ce n'est pas première fois que tu incrustes du monde et je les aime bien tes potes, du moins pour le moment... », phrase que je n'ai surtout pas cherché pas à interpréter en profondeur, dont je n'ai gardé que la chaleur et sympathie superficielle. J'ai cherché Élodie du regard, sans la trouver, sans la voir, ou sans vouloir la voir. Et puis Le King, Le King m'a envoyé un SMS !!

///

SMS du King, no. 1 : « Soirée énormissime ici. Targets everywhere, et cascades d'alcool. Je t'appelle plus tard pour te dire si je te rejoins. »

///

J'ai fait une chute énorme. Au milieu de la multitude bruyante, je suis resté bouche bée, interdit devant l'écran de mon téléphone portable, incapable de savoir ce que je devais penser, dire, faire. Rien n'allait plus. Plestin s'est approché de moi, m'a demandé si j'allais bien, m'a tendu une part de quiche en riant comme un débile. Je l'ai ignoré, le mot *merde* résonnait très fort dans ma tête, et j'ai couru jusqu'aux toilettes, m'y suis enfermé, et, tremblant, ai décidé qu'il était temps de passer aux drogues dures. Je me suis alors rendu compte

que j'avais emmené avec moi une bouteille de vin blanc déjà ouverte et j'ai commencé à la boire au goulot, ce que j'ai vite considéré comme stupide, car la bouteille s'est révélée exquise et digne d'un beau verre à pied. J'ai hésité à sortir pour aller en chercher un. J'ai renoncé par peur des modifications de lignes de conduite susceptibles de se produire. J'ai encore bu plusieurs gorgées jusqu'à me sentir correctement, temporairement ivre, et j'ai fait l'inventaire de ce que j'avais. Un peu de coke, pas suffisamment pour toute la soirée, mais en quantité raisonnable pour régler les problèmes du moment. Je savais qu'Élodie en avait aussi, mais de même assez peu, et... c'est Élodie, quoi. Mes plans d'avant-soirée n'avaient pas fonctionné et il faudrait désormais compter sur Le King, sa soirée fabuleuse, et les portes et réseaux que cela était censé ouvrir. J'avais également deux doses de MDMA et deux acides mais il était beaucoup trop tôt, et le contexte était trop peu favorable pour ces conneries-là ; bad trip assuré, mieux valait attendre l'aube et ses contours. En outre, j'étais supposé partager la commande avec Le King (quoique, les acides, c'était un supplément de ma propre initiative). J'ai rebu un peu du vin, décidément délicieux — un Chablis je crois — et me suis préparé deux lignes de coke sur le bord du lavabo. Je me suis instantanément senti mieux. J'ai appelé Le King une fois, deux fois, trois fois, sans succès, ce qui m'a donné envie de pleurer.

///

Appel au King, no. 5, répondeur : « Allô, Le King ? C'est Richard, c'est encore moi. Bon, qu'est-ce que ça donne ta soirée ? Tu comptes y rester longtemps ? Quels que soient les enjeux, tu devrais quand même venir ici, ça peut devenir bien je crois, enfin non, je veux dire, c'est déjà bien, c'est juste qu'il y a du potentiel pour que ça

devienne énorme. C'est déjà un peu le bordel. Sinon, j'ai plus beaucoup de colle, et mes plans n'ont pas marché. Comment vont les tiens ? J'imagine que là où tu es... Tu peux m'envoyer un SMS pour me dire ? Ou me rappeler dès que tu auras ce message ? Je sais qu'Élodie en a aussi, mais elle est super pingre avec ça, surtout en ce moment où c'est tendu... Tu vois ? Bref, dis-moi ce que tu comptes faire. Envoie-moi un SMS ou appelle-moi. À plus, bisés. »

///

Les esprits éclairés par la coke, j'ai réalisé que le plus judicieux serait sans doute, après tout, de rejoindre Le King à sa soirée, ne serait-ce qu'un petit moment. J'ai commencé à envisager de prendre un taxi, estimant qu'en dix ou quinze minutes j'aurais couvert le trajet, ce qui me laisserait amplement le temps de passer une bonne heure là-bas, de convaincre Le King de venir avec moi, de draguer quelques targets, de choper un peu de drogue, avant de revenir ici juste avant minuit. Qui s'en rendrait compte ? Avais-je besoin d'un motif officiel, surtout auprès d'Élodie ? J'y étais ! Je pouvais dire à Élodie que j'avais oublié de ramener une bouteille de la caisse de bouteilles de Champagne que mes parents nous avaient offertes le jour de Noël. Même si ce n'était pas vraiment crédible (nous parlons d'un Amour de Deutz, je ne ramène pas ce genre de calibre dans le premier réveillon venu chez Armelle), ce n'était pas complètement un mensonge. Pour être plus clair, il me suffisait de prétexter le besoin de ramener n'importe quelle bouteille de nos Champagnes digne de ce nom pour me faire pardonner du bordel créé par mes multiples déclenchements d'incrusted dans la soirée, et de retourner à l'appartement pour la choper — projet que je remplacerais bien sûr en lieu et place par un arrêt express dans une épicerie aux abords de la soirée du King et par l'achat d'une bouteille pas trop peu digne, mais pas trop chère

quand même, car le taxi m'aurait coûté bonbon (et dans l'épicerie, de toute façon, il n'y aurait sans doute que des bouteilles de merde). Voilà ! Je me suis rendu compte que j'avais chaud, que je transpirais au niveau du front et du cou ; je me suis épongé avec du PQ, ai aspiré une autre ligne avant de me lancer en direction du salon, bien résolu à mener mon plan à exécution.

J'ai vu un cercle de gens qui dansaient, buvaient, fixaient quelque chose. La musique (« Narc » d'Interpol, si je me souviens bien) était bien plus forte qu'avant. J'ai vu, au centre de toute cette énergie, vautré sur un siège, ce grand dadet de Foxyboy plein d'une niaise satisfaction tenant Armelle et Pucette sur ses genoux et leur roulant des pelles à tour de rôle, Armelle lui faisant fumer d'un énorme joint (encore ?). Stevie leur tournait autour et faisait signe qu'il était très content et qu'il avait très chaud, et il a ouvert sa chemise et, tel un chef d'orchestre, il s'est mis à donner des petites tapes sensuelles à Armelle, à Foxyboy, à Armelle encore, puis à Pucette, mais sans grande conviction dans ce dernier cas — et j'ai vite compris ce qu'il se passait dans sa tête : il voulait arriver à coucher avec Armelle, avec ou sans Foxyboy, mais sans Pucette, et il comptait sur Foxyboy pour lui prémâcher le travail, pour faire l'équipier dévoué. J'ai aussi vu Plestin qui tournait autour de la scène en prenant des tonnes de photos. Tout le monde rigolait, et les potes de Vashkyri ont encore lancé quelques « bonne année ! » inutiles, et je me suis demandé ce que je ressentais, si j'étais excité, si j'avais vraiment envie de partir maintenant, si je me rappelais bien que j'avais prévu de rejoindre Le King un petit moment, juste un petit moment, et, curieusement, cette question — *que faire ?* — n'avait soudainement rien de troublant, mais bien plutôt quelque chose de jouissif.

Appel au King, no. 6, répondeur : « Allô Le King ? C'est Richard. Écoute, il faudrait que tu voies ce que je vois. Mais pour voir ce que je vois il faudrait que tu viennes ! Come on, my friend ! Est-ce que tu sais un peu mieux ce que tu vas faire ? Oh, la vache, mec, c'est fort ce qu'il se passe ici. En ce moment — je dis bien, en ce moment précis — Foxyboy tient Armelle et Pucette sur ses genoux, il leur roule des pelles, y'a Stevie qui les tripotent, c'est énorme ! Mec, c'est énorme ! Je la sens bien, cette soirée ! Il faut que tu viennes, King, vraiment, il faut que tu viennes ! Il va se passer des trucs, ça peut être très drôle, en plus Petit-Canard est pas encore arrivé, c'est dire le potentiel. Et je suis bourré ! Et les autres, je te raconte pas. Armelle et Pucette sont défoncées, mais défoncées. Armelle a un shit super fort, j'en ai fumé un peu tout à l'heure, ouf ! Quant à Stevie et Foxyboy... Putain, mais Stevie est tellement rouge ! J'ai soif. Oh, et comme je te disais, il nous faudrait un peu plus de colle, ce serait cool. Putain, quand tu viens, ramène ce que tu peux ramener, des targetts aussi, il nous faut des meufs. Au point où on en est, je vais prendre cher, je vais payer les pots cassés, tout ça va être de ma faute, je serai bon pour le pénitencier, alors autant aller au bout. Tu vois ce que je veux dire, mon pote ? Je sais qu'Élodie en a sur elle, ou quelque part, mais j'ose pas lui demander, déjà qu'elle me fait la gueule, donc pour le moment je fais avec ma réserve personnelle. Bon, je sais pas si tu écouteras ce message jusqu'au bout, mais quand tu l'auras, dans un cas comme dans l'autre, peux-tu me rappeler ? Me dire quand tu vas passer ? Ou est-ce que tu penses que je devrais te rejoindre là où tu es, un petit moment, avant qu'on revienne tous les deux ici ? J'y ai pensé un instant, ce sera tendu avec Élodie, mais c'est envisageable. Ça dépend un peu de comment ça évolue ici, aussi, parce que... Bon,

je te laisse, y'a Stevie qui répète tout ce que je dis, c'est pénible. Rappelle-moi. Bises. »

///

Hystérique, Stevie s'est approché, m'a tendu un verre de Champagne, et s'est mis à répéter en criant tout ce que je disais au King par téléphone. Sur l'instant, j'ai effectivement trouvé ça un peu pénible et contraignant, mais je me suis finalement dit que si (fait certes peu probable) Le King écoutait mon message jusqu'au bout il aurait une idée du désordre qui régnait et cela ne pourrait que l'inciter à venir, et plus rapidement. Je me suis ancré au verre de Champagne, ai constaté que Stevie était encore, toujours plus rouge, me suis demandé si je l'avais dit au King dans mon message précédent et, dans le doute, l'ai rappelé dans l'instant.

///

Appel au King, no. 7, répondeur : « Allô Le King ? Ouais, c'est encore Richard. Je sais plus si je te l'ai dit, mais Stevie est rouge, mais rouge, un truc hallucinant ! Santé, Stevie ! Voilà. Rappelle-moi. Et viens ! Bises. »

///

J'ai alors bu mon Champagne cul sec, ai allumé une cigarette, me suis dit que, quand même, ce serait con de partir maintenant alors que les choses devenaient tellement drôles, ai remis définitivement mon plan de petit voyage à travers Paris à plus tard. J'ai enlacé Stevie et l'ai embrassé sur le front ; ai vu Élodie me sourire et hocher la tête d'un air tendrement consterné et complice. Ce fut un moment béni — le seul et le dernier de la soirée. Car ensuite, tout a dégénéré.

Petit-Canard, torché de chez torché, à un niveau de *médaille olympique* (quelqu'un a dit ça sur le moment, je ne sais plus qui, mais

l'expression m'a paru drôle) — d'où venait-il pour être dans cet état-là ? Personne n'a jamais trop su — Petit-Canard donc est arrivé peu avant minuit, a embrassé et serré tout le monde dans ses bras en pensant que nous étions déjà entrés dans la nouvelle année. Les potes de Vashkyri en ont profité pour organiser à grand bruit un faux et précoce décompte de minuit. Comme plus tôt, je n'ai pas osé regarder la réaction d'Élodie et de ses copines. J'ai quand même vu Armelle, l'air énervé, tituber puis se mettre à poursuivre Foxyboy. Petit-Canard s'est très vite très bien entendu avec les potes de Vashkyri. Ils ont zappé la playlist que j'avais préparée pendant des heures — au moment précis où commençait « Shoot The Runner » de Kasabian ! — et, à la place, ont lancé une série abominable de chansons de Jean-Jacques Goldman et Francis Cabrel. Au passage, ils ont plus ou moins cassé une belle table basse en bois et, de proche en proche, éparpillé la beuh de Pucette sur le plancher. Armelle est arrivée en criant mais, malgré le soutien de Foxyboy, s'est écroulée sur le canapé et sur les gens qui s'y trouvaient (cette copine d'Élodie, Alexandra, et un pote de Stevie). À la vue de sa beuh ainsi répartie dans tous les coins, Pucette a pété les plombs : elle est montée sur les restes de la table basse et s'est mise à hurler, hurler, et hurler encore dans le chaos collectif, jusqu'à ce que Plestin commence à lui caresser le bas du dos. Elle est alors revenue au niveau du sol et ils ont commencé à se rouler des pelles et à se toucher, tout comme Armelle et Foxyboy qui avaient entre temps complètement monopolisé le canapé, en évacuant les derniers occupants, s'y vautrant sans aucune préoccupation pour les regards qui pouvaient les toucher. Stevie était fou de joie ; il s'est mis à sautiller entre les deux couples, toujours aussi rouge, transpirant, sa chemise désormais pratiquement entièrement retirée et rejetée en

arrière, enfilée uniquement sur ses avant-bras. J'ai gentiment halluciné, me suis mis à rire en allumant des cigarettes, ai prié pour la venue du King tout en développant la conviction que, désormais, le niveau de *ma* soirée avait sans doute dépassé le niveau de *sa* soirée.

Élodie m'a brutalement arraché à ma contemplation. Elle m'a tiré jusqu'aux chiottes et nous y a enfermés, avant de baisser la lunette et de préparer deux longues traces. Je me suis rendu compte que ma meuf avait du bien meilleur matos que moi. Elle s'est mise à me parler très, très, très vite de tout et de rien, de comment elle m'en voulait, de comment elle m'aimait, de comment nous devrions peut-être faire une « pause » dans notre relation, de comment elle pensait préparer la tourte demain pour ses parents. Je n'en avais rien à foutre de la tourte et de ses parents ! Pour ne pas briser l'équilibre fragile que nous avons trouvé, je ne lui ai pas dit que ce que je voulais juste en cet instant c'était me convaincre que notre soirée était meilleure que celle du King, et que Le King ramène son cul par ici ! Alors, pour la calmer et la faire taire, j'ai moi aussi préparé deux lignes avec ma propre réserve et me suis mis à lui parler, moi aussi très, très vite, de Foxyboy et d'Armelle, de comment leur relation au travers des soirées était malsaine, de comment il fallait les convaincre de mûrir et d'envisager une *vraie* relation, propos totalement improvisés et sans aucune foi de ma part. Quand, c'est-à-dire assez vite, j'ai commencé à sentir une approbation de la part d'Élodie traduisant une certaine hypnose, je nous ai fait sortir des toilettes et me suis mis à boire beaucoup de Champagne ; et, à un moment, je ne sais plus trop quand dans tout ce que je viens de dire, il y a eu le vrai décompte du Nouvel An.

///

Appel au King, no. 8, répondeur : « Allô, Le King ???! C'est Richard !! Bonne année !! Putain, bonne année !... Bon, tu me dis ce que tu fais ? Quel est ton programme pour après ? Ouais, Stevie, bonne année ! Le King, bonne année à toi aussi, bonne année ! Rappelle-moi. Bises. »

///

Appel au King, no. 9, direct : « Allô Le King ??... C'est toi ??... Bonne année !!... Oui, bonne année !!... Putain, bonne année !!... C'est énorme !!... King !... Bonne année, oui !!... King !... Il faut que tu viennes !... Vraiment... Oui, bonne année !!... Putain, mec, il faut que tu viennes, vraiment !... Il faut qu'on achète de la colle !... Bonne année, ouais !... Tu as trouvé un plan pour la colle ?... Mais viens bordel, viens !... Tu me rappelles, dès que tu sais ce que tu fais, hein ?... OK. Bises... Bonne année, oui !... »

Au-delà de minuit désormais, je me suis approché de la fenêtre, essoufflé et riant pour une raison dont je ne me rappelle plus et dont je ne me rappelais déjà même plus, sans doute, sur le moment. J'ai sorti mon paquet de cigarettes, me suis rendu compte qu'il était vide, ai cherché le deuxième dans mes poches de veste, et l'ai trouvé en me rendant compte au passage que j'avais prévu *trois* paquets pour la soirée, ce que j'ai trouvé bien, très bien vu. J'ai allumé ma cigarette et mes sens ont intercepté Alexandra qui émergeait du couloir dans le salon et criait quelque chose qui s'apparentait beaucoup à « c'est un traquenard ! Au secours ! » et les gens ont rigolé mais n'ont pas vraiment fait attention à elle. Mais moi ! Moi j'ai compris et j'ai aspiré

longuement et nerveusement sur ma cigarette et quelqu'un a mis « Teenage Kicks » des Undertones et j'ai vérifié qu'Elodie était occupée et me suis dirigé prestement et discrètement vers le couloir, y ai pénétré, ai encore aspiré sur ma cigarette, saisi mon portable, appelé Le King.

///

Appel au King, no. 10, direct : « Allô Le King ?! Ouais !... Ouais, bonne année !... Encore, yes !... Dis... Attends... Je vais arriver au bout du couloir... Putain, je t'entends pas... Mais, bordel... Ouais !... Ouais, mais viens ici... Ramène des meufs et viens ici... Quoi ?... »

///

Ni l'un ni l'autre ne nous entendions ni ne nous écoutions et j'ai eu un flash de la nuit précédente lorsqu'à quatre heures du matin, sur le Boulevard Voltaire, nous nous rabâchions mutuellement à quel point *Definitely Maybe* de Oasis et *Achtung Baby* de U2 avaient constitué des bombes dans nos vies, à quel point malgré les looks ridicules autant des frères Gallagher que de Bono les vidéo-clips étaient puissants, à quel point « One » et « Love is Blindness » sont au sommet des chansons d'amour des années 90 — au lycée j'étais amoureux de Vanessa Turuy, je voulais danser un slow avec elle sur « One », jamais je n'ai osé lui demander, jamais je ne m'en suis remis, depuis je la cherche en vain sur Facebook — et à quel point « Columbia » et « Supersonic » sont peut-être les meilleures chansons qui aient jamais été composées pour prendre de la drogue ; mais, à partir de cette dernière assertion, nous avons commencé un long débat duquel surgirent aussi, entre autres, « Hotel California » des Eagles, « Waiting For My Man » du Velvet Underground, « I Want You (She's So) » des Beatles, « Billie Jean » de Michael Jackson,

« The Asphalt World » de Suede, « I Am The Resurrection » des Stone Roses, « Never Let Me Down Again » de Depeche Mode, et plein d'autres, et Le King soutenait « Hotel California ! », et sur cette lancée, surexcités, nous avons essayé de faire un classement des dix meilleures chansons de tous les temps ; mais à chaque fois que l'un ouvrait la bouche il y avait vingt chansons qui sortaient et ni l'un ni l'autre ne nous entendions et ni l'un ni l'autre ne nous écoutions et de toute façon lorsque j'ai pénétré dans la chambre je n'ai plus rien écouté du tout tant ce qui se passait m'est apparu grandiose, *Achtung Baby !!*

La pièce était plongée dans une pénombre suffisamment légère pour que se distinguent clairement les mouvements des uns et des autres. J'ai vu, au centre de la pièce, vauté sur un siège de bureau, Stevie, rouge écarlate, luisant de sueur sur le visage, fasciné par les événements et développant toute sa passion de la mise en scène. Il tenait un verre de probable whisky à la main, quelque chose de fort de toute manière, tirait régulièrement sur une cigarette dont la bonne moitié déjà en cendre tenait en équilibre précaire au-dessus du vide, et psalmodiait de bienveillantes phrases d'encouragement comme « vous êtes beau les enfants, c'est magnifique, j'adore ce que vous faites, continuez, vous êtes parfaits, je commence à m'exciter ». J'ai vu, agenouillé au pied d'un petit canapé, Plestin, torse nu, s'appliquant de sa langue entre les cuisses écartées de Pucette totalement nue sur le bord du canapé, qui gémissait par intervalles et, d'un bras, maintenait levée sa jambe droite et, de l'autre, guidait la tête de Plestin sous son pubis. J'ai vu, sur le lit et sur une énorme pile faite de tous les manteaux des invités, Foxyboy, le pénis sorti du pantalon, déployer tous ses efforts pour réveiller une Armelle somnolente et légumineuse et ayant visiblement dépassé son seuil de

résistance au THC ; l'embrasser répétitivement, la caresser sur les seins et sur les fesses, aller jusqu'à insérer quelques doigts dans son pantalon. J'ai aussi et surtout vu, à côté du lit, sur la table de nuit, un sachet de plusieurs grammes de cocaïne. J'ai demandé à Foxyboy si cela lui appartenait. Il a répondu, « propriété commune de Stevie et moi-même, on a acheté en gros ; t'en veux ? » J'ai commencé à trouver cette soirée vraiment intéressante. Foxyboy a passé de la poudre sous les narines d'Armelle, celle-ci s'est reculé comme dérangée, grognant, émettant quelques fragments de logorrhée, et Foxyboy, découragé, a délaissé Armelle et a tenté de s'insérer entre Plestin et Pucette, ce qui n'a pas eu l'air de déplaire à cette dernière, mais a provoqué un rejet net de la part du premier. « Merde, Fox', t'es chiant ! » a lâché Plestin, repoussant Foxyboy alors que celui-ci s'avançait vers lui pour l'embrasser. Stevie jubilait : « allez Plestin, ouvre-toi, détends-toi, ça peut être magnifique ce petit trio. Je me demande si je ne vais pas bientôt vous rejoindre ». Il s'est alors tourné vers moi : « Richard ! Yeah ! Prends un peu de coke mec, et viens jouer avec nous. Mais ramène ta femme ou une autre, on manque de meufs là ! Ah ! Ah ! Ah ! », et il a ajouté « J'aurais tellement envie de déglinguer Armelle, mec, mais je veux dire par là lui faire l'amour passionnément, intensément, pourquoi pas avec Foxyboy, hein, mon pote, ça te dit ? Une petite doublette ? ». Je ne peux pas nier que cette ambiance m'a excité et, encouragé par les paroles de Stevie, fait me diriger vers le sachet de cocaïne et me demander si j'avais envie de participer, d'une manière ou d'une autre à cette petite réunion libertine — mais que pouvais-je entendre par « d'une manière ou d'une autre » ? Sous les applaudissements et les rires et regards de fauve fourbe et vicelard de Stevie, Armelle s'est alors dressée sur un coude, se demandant ce qu'il se passait,

demandant « mais que se passe-t-il ? », Stevie lui répondant d'une voix mielleuse à en coller « tout va bien, détends-toi, tu veux juste ce qu'on veut, et ça va envoyer du pâté ». Armelle l'a ignoré, s'est mise à chercher quelque chose, a demandé « Pucette, il te reste de la beuh ou du shit ? ». Pucette, qui avait replacé Plestin entre ses jambes, qui manœuvrait Foxyboy à distance, et qui ne pouvait s'empêcher d'haleter profondément, lui a répondu, entre les couches de ses souffles, « non, ce sont ces enculés de potes du pote de Foxyboy qui ont tout bousillé. Tu sais Foxyboy, tu m'excites un peu là, mais les potes de ton pote ce sont vraiment des enculés » et Foxyboy n'a rien dit, se contentant d'afficher une moue faussement contrite. Pucette a repoussé Plestin et s'est penché vers Foxyboy pour l'embrasser tout en le masturbant un peu plus fort, mais Plestin a commencé à se montrer jaloux et à vouloir la récupérer. Pendant ce temps, Armelle a retrouvé dans un petit cri de victoire des restes de beuh dans le tiroir de sa table de nuit et a commencé laborieusement et lamentablement la préparation d'un joint. Sentant l'échec inévitable, je me suis chargé de terminer le roulage puis elle, Stevie et moi nous sommes vautrés sur le lit et avons commencé à partager le joint, observant d'un œil la scène de mini- et jaloux pugilat sexuel des trois autres, sur le canapé. Je sentais Stevie aux anges, ronronnant littéralement à côté de moi. Cependant, très vite, parce qu'elle voulait monopoliser le joint et parce que Stevie avait commencé à l'embrasser dans le cou et à la caresser, Armelle a pétié les plombs, et, criant « mais qu'est-ce qu'il se passe ici, bordel ?! », s'est levée, tellement brusquement et maladroitement que j'ai dû la retenir pour qu'elle ne tombe pas au sol avant de la faire se rasseoir et de lui repasser le joint dans le but de prévenir des débordements potentiels. Riant à gorge déployée, et le caleçon de plus en plus lâche, Stevie a

précisé « je te l'ai déjà dit, on veut tous la même chose ici, pas vrai Richard ? Ah ! Ah ! », et il s'est mis à chercher sa bouteille de sky à travers la pièce, s'arrêtant pour se faire une ligne sur la table de nuit. Je me suis rappelé, comme j'ai déjà dû le dire, que j'avais couché autant avec Armelle qu'avec Pucette alors qu'Armelle, malgré un retour progressif dans les limbes, me massait du pied le bas du dos. Stevie a repris la conception de projets délirants : « allez, Richard ! Va chercher ta femme, bordel ! » et je me suis rendu compte que je n'avais plus rien à boire depuis un certain temps. M'interrogeant intérieurement et sérieusement sur le choix de ma prochaine boisson — rester au Champagne ou passer à la vodka-tonic ? — j'ai entendu le cliquetis du briquet de Stevie et, dans ses premières exhalations de bouffée, les bribes incandescentes d'un discours liquide sur le sens et l'utilité merveilleuse de nos actions ; « ce n'est pas beau, tous ces corps ? ». Plestin s'est levé, a demandé « quelqu'un a des capotes ? », et Le King m'a appelé.

///

Appel DU King, no. 1, direct : « Allô??... Le King?... Putain!... Je... Attends, je sors de la pièce... Putain, c'est chaud... Je... Quoi ?... Putain, je t'entends pas, mec... Tu viens ??... C'est vrai ??... Tu penses partir bientôt ?... Tu arriveras quand ?... Je t'envoie tout par SMS, mon pote !... Ouais, bonne année !... Viens ici, mec, c'est ouf... Tu viens avec du monde ?... Ramène des targets, putain... Foxyboy et Stevie en ont acheté une grosse quantité, c'est cool... Chez toi, tout le monde en a ?... Bon, mais viens !... Je t'envoie l'adresse tout de suite... Ouais !... À plus !... Bises. »

Évidemment, après une affaire comme ça, beaucoup de monde, tout le monde se foutra de ma gueule, dira que j'ai exagéré, que j'ai inventé un drame là où il n'y en avait pas dans le seul besoin de ressentir et représenter du drame, dans le seul but de remplir les quotas minimaux de pathos, ou des vanneries similaires. Le King sera le premier à dire ça, et à se moquer de moi avec ça. Il y aura de multiples versions de l'histoire, mais toutes souligneront le ridicule que j'aurai atteint en elle. Une légende se formera et, même si je n'y apparaîtrai pas sous le meilleur jour, cela ne me déplaira peut-être pas tant que ça, car l'on parlera de moi pendant très, très longtemps.

Mais quoiqu'il en soit, oui, les choses ont tourné au drame. Je ne parle pas de l'embryon de partouze d'un peu avant. Non, je parle de ce qu'il s'est passé *après*. Il est important de préciser que je ne l'ai pas *voulue*, et que je ne suis pas le *seul responsable* du drame. Je pense même que, compte tenu des circonstances, j'ai amplement su circonscrire le drame dans des limites raisonnables.

Je vais tenter de présenter les faits de la façon la plus simple et objective possible.

Entre les ébauches d'orgie dans la chambre, donc, et mes tentatives désespérées pour relancer ma playlist dans le salon qui suivirent, j'ai commencé un peu à perdre le compte des choses. Alors que je descendais mes flutes en plastique de Champagne, discourant avec Petit-Canard de comment le métier d'avocat m'avait orienté vers la drogue et comment la drogue m'avait aidé dans mon métier d'avocat et comment ma meuf était de toute façon un peu responsable de tout ça, et étonné par la tranquillité et l'absence de poids que je ressentais sur moi, je me suis demandé où était Élodie. Cela faisait aussi un moment que je n'avais pas vu Stevie. Je savais

plus ou moins que devant l'abdication d'Armelle il avait arrêté la stimulation des travaux pratiques à plusieurs, mais qu'il était revenu au milieu de tout le monde rougeoyant, rayonnant, ravi, et assoiffé. Je l'avais ensuite oublié, occupé que j'étais à tenter de rappeler plusieurs fois Le King afin de m'assurer qu'il avait bien reçu les coordonnées de la soirée.

///

Appel au King, no. 15, répondeur : « Allô, Le King ? C'est Richard. Bon, comme tu ne m'as pas répondu, je ne suis pas bien sûr que tu aies eu mes infos sur le lieu de la soirée. Donc, je vais répéter, note bien, hein ? C'est au 268, Rue Marcadet. C'est juste à l'entrée de la rue, très près du Métro Guy Môquet. La rue Marcadet part depuis la jonction entre la Rue Guy Môquet et la Rue Championnet, mais je pense que tu trouveras, c'est assez évident. Il y un machin d'assurances je crois juste au bas de l'immeuble. Le premier code c'est C1865, et ensuite c'est la porte tout de suite à droite, et le deuxième code c'est 4492. Et c'est au premier étage, mais je pense que tu entendras le bruit, ou même, je suis con, tu verras l'agitation depuis la rue. L'appartement est juste en face quand tu arrives au haut de l'escalier, au nom de Voussoux. Voilà, donc Rue Marcadet, numéro 268, premier code C1865, à droite, deuxième code 4492, premier étage. Essaie de me dire quand tu arrives, que je prévienne Élodie ou essaie de pré-gérer avec elle, ou du moins de l'avertir de ce qui va se passer. Dans tous les cas, rappelle-moi ou envoie-moi un message. À tout de suite, bises. »

///

Je me suis mis à fouiller l'appartement pour trouver Élodie. Je suis passé dans la chambre : Armelle et Pucette dormaient côte à

côte sur le lit, la première toujours habillée, la seconde toujours nue mais plus ou moins emmitouffée dans les manteaux. Sur le canapé, près d'une petite lampe de bureau allumée, Plestin fumait un énorme joint en lisant un livre qu'il avait dû tirer de la bibliothèque, sur le mur derrière lui. J'ai fait demi-tour.

Je suis retourné au salon, pour rien, puis me suis approché des toilettes. La porte était verrouillée. Je me suis collé contre elle, et j'ai reconnu le rire d'Élodie. Et celui de Stevie. Qu'est-ce que ces deux-là trafiquaient enfermés dans les chiottes ?

J'ai appelé Élodie, lui ai demandé si c'était bien elle.

« Oui, Richard, c'est moi ! » a-t-elle répondu en riant. Dans la foulée, Stevie a ajouté « on est là, mec, on représente. T'inquiète, on sort dans une minute. Ah ! Ah ! Ah ! »

Ça sonnait louche. J'ai demandé à Élodie ce qu'ils faisaient.

« Mais rien, Richard, on discute, j'arrive » a-t-elle répondu, toujours en riant. Son rire a été immédiatement doublé par celui de Stevie. J'ai cru entendre un reniflement.

Ils étaient enfermés, et ils riaient, et ils reniflaient : ils prenaient de la drogue. Élodie partageait sa drogue avec Stevie (et non avec moi).

« C'est rien, Richard, on discute un peu... » a-t-elle ajouté, comme préoccupée par autre chose. Je leur ai demandé de nouveau, d'une voix plus forte et sans doute plus inquiète, ce qu'ils foutaient là-dedans, bordel.

Stevie a lancé, mort de rire « j'baise ta meuf, mec ! Ah ! Ah ! Ah ! »

Je le savais. Ça devait arriver. Ça devait arriver. Le drame, dans toute sa cruauté. J'ai très rapidement, instantanément considéré que la soirée était foutue. J'ai entendu Élodie dire quelque chose à Stevie, comme pour le calmer. Mais quelle importance ? C'était foutu.

J'ai dû maugréer, rugir, donner un coup de pied dans la porte, avant de commencer à me déplacer sur place et à psychoter. Foxyboy est entré dans le couloir et m'a aperçu dans ma panique. Je lui ai immédiatement dit que quelles que fussent ses intentions, à lui, de poursuivre ou non la soirée, moi j'avais décidé de m'en aller ; il m'a fait remarquer « bah Richard, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il n'est même pas une heure du matin ». Je lui ai dit, d'une voix grave et solennelle que cela faisait une demi-heure que Stevie baisait ma meuf dans les chiottes et, sans un mot de plus, je me suis dirigé vers la chambre, au fond du couloir, pour y récupérer mes affaires, indifférent à l'offre que me faisait Plestin de fumer sur son joint. J'ai entendu Stevie ouvrir la porte des toilettes et me crier, une fois de plus, « eh ! Richard ! J'baise ta meuf aux chiottes ! Ah ! Ah ! Ah ! »

J'ai repris le couloir à vive allure. Dans un geste furtif d'agacement, j'ai écarté Foxyboy et Stevie. Les mètres qui suivaient allaient être décisifs : je me suis le plus proprement du monde appliqué à laisser derrière moi un sillage d'un romantisme parfait, invisible mais palpable, la nuque baissée mais le front levé, lançant mon sac de toile H&M par-dessus mon épaule droite. J'ai traversé le salon sans prêter attention à personne, ai ouvert la porte de l'appartement, et suis parti.

Et je suis parti.

Je ne suis pas allé loin. Je me suis arrêté au début de la Rue Marcadet, juste à côté du Métro Guy Môquet. J'ai établi mon camp de base sur un banc, sur lequel j'ai posé mon sac, un paquet de cigarettes, et mon pochon de drogue, au cas où. Et si les flics passaient ? Rien à foutre. Au point où j'en suis...

Je fume des cigarettes, encore et encore.

Il fait froid.

Je fais l'inventaire des groupes que je pourrais écouter en rentrant pour me calmer.

The Coral. The Flaming Lips. Bauhaus. The Cure. The Shins. Le Velvet Underground. Echo and the Bunnymen. Belle and Sebastian.

J'appelle plusieurs fois, de nombreuses fois Le King, mais il ne répond pas. Je ne laisse même plus de message sur son répondeur. Je lui envoie quand même un SMS.

///

SMS au King, no. 21 : « Bon, ça va pas. Stevie a baisé Élodie aux chiottes. Ou quelque chose de similaire. Je sais pas tout exactement, mais c'est chaud. Tu peux venir ? Il y a des meufs avec toi ? »

///

La chanson « The Man Who Sold The World » fait irruption dans ma tête. Avec mélancolie je repense aux « années Mountain Losers », à nos divagations dans les bars d'étudiants de la Montagne Sainte-Geneviève, à nos premières cuites, nos premières campagnes

de séduction massive, sans ordre, sans fierté, ridicules, vaines, magiques.

C'était il y a si longtemps.

Aucun soir de semaine n'avait de lendemain.

Cette époque était-elle vraiment si bien ? La nostalgie que je ressens est-elle justifiée ? N'étais-je pas déjà nostalgique, à cette époque, d'une jeunesse que je croyais passée, perdue, alors qu'elle n'était que quelques secondes derrière et devant moi ? Je réalise que la force de ces temps lointains résidait dans le sentiment de *non-commencement*. Nous avons perdu du temps mais nous en avons encore, la vie n'avait pas encore vraiment commencé. Puis, du jour au lendemain, sans crier gare, le temps nous a joué un tour, et la vie avait commencé, et les choses allaient désormais beaucoup trop vite, et il était trop tard. Les regrets m'envahissent. Je voulais devenir dramaturge. Ou rock star. Comme Le King, même si Le King n'en est pas vraiment encore là, chanter devant des salles combles de salopes, prendre des drogues sans mauvaise conscience, voir mon nom cité dans des revues spécialisées. Au lieu de ça, j'ai fait la carrière qu'exigeait de moi mon milieu, parce que, encore plus que par l'argent, j'étais attiré par la reconnaissance sociale attribuée par la profession d'avocat et parce que, surtout, je pensais que c'était ce qui inciterait Élodie à m'aimer.

Je me mets à pleurer.

Je me prépare ma dernière ligne de coke disponible, sur le boîtier d'un CD que j'ai subtilisé dans la chambre d'Armelle au moment de m'enfuir. C'est une montée froide, piquante, aiguë. Elle ne calme pas mes larmes. Je me mets à marcher, vingt mètres dans un sens, vingt mètres dans l'autre ; ouvrant mon troisième paquet de

cigarettes. Un groupe de cailleras passe sur le trottoir opposé, je ne cherche pas à voir s'ils me regardent. Au pire, je pourrais leur demander de la drogue, nous pourrions nous entendre. Je dois faire un peu de paranoïa et, bien que conscient que je suis sur le point de fournir un terreau incroyable à ceux qui ne rêvent que de faire croître des plantes carnivores sur la légende autour de mes actes, je décide de passer à l'action, et me lance dans une aussi invraisemblable qu'insupportable série d'allers-et-retours entre mon camp de base et la soirée, appelant et obligeant plusieurs fois Élodie à sortir de l'immeuble pour de grandes sessions de confrontations, interrogations, explications, accusations et excuses, plus ou moins agitées, plus ou moins hautes de ton. Je vais jusqu'à entrer dans l'appartement pour insulter Stevie avant d'en ressortir, prestement, lançant à l'assemblée un sec et magistral « cette fois-ci, je m'en vais pour de bon. Ciao ! »

Voilà ! Je vais être la risée de tout le monde. Mais on gère ses drames comme on peut. Et comme on veut aussi.

Jusqu'à arriver à oublier qu'il y a un avant, un après, un au-delà.

Je suis usé de tout ce cirque, mais j'ai au moins réussi à obtenir un peu de coke de la part d'Élodie. Alors que je repars en direction de mon banc, la chanson « Seven Nation Army » des White Stripes éclate derrière et au-dessus de moi, par les fenêtres de la soirée. Peut-être Élodie et Stevie sont-ils en train de danser ensemble. Tout le monde se met à crier « bonne année ! »

Et puis, tout ira bien. Tout sera merveilleux. Le King arrivera, accompagné de son groupe My Sexy Valenteen, et du groupe Amyl Nitrate et de son fameux chanteur Flaubert. Ils seront escortés d'une armée de vassaux et de groupies, déambulant impériaux et désordonnés dans la Rue Guy Môquet. Il y aura des gens connus, comme Paul, Isidore, Stella et ses hurlements et son pack de bières à la main, et plein d'autres jeunes femmes, saoules, droguées et irisées, d'une élégance débousselante, dont la seule entrevue me fera rêver. Je les verrai arriver de loin et j'allumerai une cigarette en souriant discrètement. Une fois à ma hauteur, Le King me serrera plusieurs fois dans ses bras en répétant « bonne année ! Putain, j'suis torché ! Elle est où la teuf, ça va déchirer », et me présentera toute son armée dans un désordre et une confusion ponctuées d'éclats de rire incontrôlables, incontrôlés. Puis il me demandera « mais Richard, qu'est-ce que tu fous là, dehors, tout seul, et qu'est-ce que c'est que cette tête que tu fais ? » à constater mon air sans doute désolé. Et je lui expliquerai que c'est compliqué, que Stevie a baisé Élodie aux chiottes, ce qui provoquera chez lui une crise de rire démentielle, au milieu de laquelle il répétera à s'en étrangler « Stevie a baisé Élodie aux chiottes ?? Ah ! Ah ! Ah ! ». Et je répéterai que c'est compliqué et je lui dirai que je ne suis pas sûr de continuer et que je pense un peu à rentrer dans pas longtemps, voire si possible tout de suite. Cela ne fera que redoubler ses rires, et il commencera à évoquer tous les appels que lui ai passés, et il haranguera les autres pour se moquer de moi, mais je ne me fâcherai pas. Car tout sera merveilleux et bordélique et chaotique. Certains auront trouvé une échelle dans la rue et la placeront sous une des fenêtres ouvertes et tenteront de pénétrer dans l'appartement par cette voie. J'introduirai les codes et j'ouvrirai les portes pour les autres et je les suivrai, le

torse bombé, la fierté retrouvée, les malaises oubliés. Stella et Pucette se retrouveront face-à-face et s'insulteront par regards-éclairs, comme deux chattes hérissées. Je réaliserai l'absence d'Armelle et en déduirai la calme poursuite de son coma et les portes ouvertes à la perte de contrôle généralisée. Je verrai Élodie, consternée, m'évitant, chercher une bouteille encore un tant soit peu pleine dans les décombres. Pucette s'en ira, le majeur levé vers l'arrière, en hurlant « notre soirée est terminée, désormais commence celle de Mademoiselle Stella ! Connasse ! » Et les lumières s'éteindront, et la bouteille de rhum circulera, et la drogue apparaîtra, et nous danseront, ivres, fous, déglingués, sur « Beautiful People » de Suede. Il n'y aura plus personne pour surveiller le navire et Flaubert sera le pirate du chaos. Incontrôlable, il tournoiera au milieu des gens, les embrassera, les couvrira de paroles élogieuses, « t'es beau, t'es belle, je t'aime ! », terminera tous les fonds de bouteilles errantes. Il suivra Foxyboy et Plestin jusqu'à la chambre, sautera sur le lit et sur Armelle, en lui criant « eh ! Mais c'est ta soirée ! Réveille-toi ! J'me sens en chaleur ! », attirera Foxyboy à lui, le jettera sur Armelle, ajoutant « allez, viens ! On la baise ! ». Malgré le bruit, malgré les superpositions de corps, Armelle ne sortira pas de son sommeil, et les gens ensuite, répéteront en riant qu'elle est morte parce que Foxyboy lui a cassé les pattes arrières, phrase labellisée Stevie à cent pour cent. Nous envahirons la salle de bain, tenterons, sans conviction aucune et nappant nos mouvements de fous rires, de contrôler Flaubert, mais rien n'y fera. Flaubert nous entraînera dans le pire. Nous pisserons à plusieurs dans la baignoire. Nous tenterons de vomir en groupe, et seul Le King y arrivera (c'est Le King !). Nous nous saisirons de tous les tubes et flacons de savon, gel, shampoing, crème, démaquillant et les utilisant comme appendices éjaculatoires

nous enverrons sans fin et dans de grands rires gras de puissantes giclées à travers la pièce. Nous nous passerons les serviettes de bain pendues au mur dans la raie des fesses avant de les abandonner à même le sol. Nous déroulerons des dizaines de mètres de PQ jusqu'au salon définitivement transformé en dancefloor et des guirlandes roses et bleues voleront dans la pièce.

Sous les bravos et sur la chanson « 2:1 » d'Elastica, Flaubert et Foxyboy s'embrasseront à pleine bouche. Je parlerai avec trois targets à l'allure toxique en leur faisant croire que je suis un designer reconnu et que je serai sans doute en charge de la pochette du prochain disque d'Amyl Nitrate. Elles m'offriront un peu de coke et me feront fumer d'un énorme joint. Je verrai un grand type trop élégant parler avec Élodie en lui touchant le bras et Élodie m'adressera un sourire crispé et, feignant l'indifférence, je me retournerai vers les targets en me mettant à danser fluidassement sous l'effet de leur drogue, ce qui les fera rire. Je chercherai Le King. Je le trouverai près d'une fenêtre, cigarette à la main, partageant une grande bouteille de Heineken avec Petit-Canard. Je lui dirai juste le mot « parachutes » et nous partirons en direction du hall de l'immeuble. Nous allumerons des clopes, et nous jetterons d'abord dans une conversation enthousiaste, hystérique, et décousue, dans laquelle les sujets tourneront comme des balles légères dans les airs. Nous verrons Stevie descendre les escaliers et partir au bras d'une fille brune enfilée dans une grande doudoune noire, et il nous clignera de l'œil. Il s'échappera de sa conquête une fraction de seconde pour venir m'embrasser et s'excuser, « je déconnais, tu sais bien, par contre ta femme elle a de la super drogue, et elle m'en donné plus qu'à toi ! Ah ! Ah ! » Il laissera traîner un long rire rauque à la suite de ces quelques mots et dans les trois mètres de retour à sa promise (ou pas

promise). Je me sentirai un peu énervé, mais je ne lui en voudrai pas, beaucoup moins qu'à Élodie en tout cas. Le King dira : « putain, la target ! », au moment où la porte de l'immeuble se refermera dans un lourd clic. Je n'aurai même pas le temps de lui montrer le matériel et de lui révéler l'achat supplémentaire des deux acides : Élodie débarquera en trombe, se plantera face à moi, fièrement lancée sur ses talons, les bras croisés, une cigarette fumante dans la main droite. « Tu fais quoi Richard ? Tu fais dégénérer la soirée du début à la fin et en plus tu te casses comme ça ? » Je verrai Le King, derrière elle, se retenir de rire, et m'encourager, d'une moue et d'un plissement d'yeux, à y aller en douceur. Je me lancerai dans de grandes excuses voluptueuses et vaseuses, expliquant que non, je n'allais pas m'en aller, que je discutais simplement avec Le King — « c'est moi, Le King, bonsoir » ajoutera cet imbécile, ce qui n'aura pour seul effet que de provoquer une légère et méprisante giration du regard de ma femme dans sa direction. J'ajouterai que nous avons besoin de parler de son groupe, de débriefer de la soirée, de revenir sur mon petit et regrettable pétage de plomb antérieur. Élodie me plantera un peu plus ses grands yeux noirs dans le visage et me demandera « vous avez autre chose que de la beuh et de la coke ? J'en ai marre, vu le désastre, j'ai besoin de choses plus fortes » et je réaliserai, pris d'une petite honte mais sans rien en laisser transparaître, mon désir de partager mes petits cadeaux avec Le King plutôt qu'avec elle et même plutôt qu'entre nous trois et Le King me comprendra et même m'approuvera dans ce sentiment. Il dira, en pouffant : « moi, j'ai du poppers, c'est tout ». Elodie poussera un soupir désespéré, avant d'accepter, « ouais, vas-y, balance, ça peut être drôle, au fond », et nous rirons et aurons très chaud pendant quelques minutes avant de remonter juste à point pour danser — et

quelqu'un aura remis ma playlist ?! — sur « Supersonic » d'Oasis, « Laura » des Scissor Sisters, « Bulletproof » de La Roux, « Another Love Song » de Queens of the Stone Age, « Reverence » de The Jesus and Mary Chain, « Pass This On » de The Knife, « I Wanna Be Adored » des Stone Roses... Et nous taperons des pieds, encore et encore, et lorsqu'Élodie viendra me voir en me disant « je suis saoulée, je m'en vais, tu viens ? », je ne pourrai me résoudre à la suivre et elle dira juste « je t'attends à la maison ». Il y aura encore beaucoup de gens, et je verrai, en m'interrogeant sur l'heure de son arrivée à la soirée, Marie, la copine et collègue et souvent plus que ça de Foxyboy, et je verrai Isidore prenant des photos d'une groupie montée sur talons brillants, ivre et lascive, et je verrai Flaubert écroulé dans le canapé, démonté, fumant un joint avec Petit-Canard. Le King me dira « dans quinze ou vingt minutes on y va, OK ? », ce qui nous laissera le temps de danser en hurlant sur « Ever Fallen in Love (With Someone You Shouldn't've) » des Buzzcocks et « Razzmatazz » de Pulp et de fumer une cigarette et de tirer sur un joint qui passera. Puis nous nous éclipserons, le plus prestement possible, saluant à la volée ceux qui se trouveront sur notre route. Il ne sera que cinq heures trente du matin. Nous partirons à la recherche d'un taxi au long de la Rue Guy Môquet, trotinant comme deux gamins malicieux et impatients de commencer un jeu. Sous un abribus, Le King préparera deux lignes de cocaïne à même le banc, épiant le désert silencieux des trottoirs, dans la peur que nous nous fassions surprendre, et il rira en se rappelant les épisodes précédents de la nuit et en répétant : « Stevie a baisé ma meuf aux chiottes ! Ah ! Ah ! Ah ! » Je me lèverai du siège de l'abribus, en remuant nerveusement, et disserterai sur les obstacles qu'Élodie et moi rencontrons ces temps-ci, avant de capituler et de rejoindre Le King dans ses rires, sans pouvoir

comprendre les trajectoires prises par la discussion, au moment même où un taxi arrivera dans notre direction.

Callé dans les sièges de cuir noir, je ferai discrètement passer au King sa part du matos, avant de sortir de mon sac H&M une bouteille d'eau encore à moitié pleine. Nous nous regarderons en souriant, et en nous tapant dans les mains au moment de reconnaître les premières notes de « Never Let Me Down Again » de Depeche Mode sortir des amplis de la voiture et de la radio. Le King dira « c'est peut-être celle-là, finalement » et je ne tarderai qu'une seconde à me rappeler de notre long débat de la nuit antérieure, et j'assentirai en silence, contemplateur. L'espace se modèlera en un couloir lisse et fuyant devant nous, et nous partirons vers un lieu où le temps n'aura plus de prise.

1998

Nous partions dans le Sud, sur la côte. Le King, Richard, et moi. Nous allions dans la maison des parents de Richard, à Cagnes-sur-Mer, nous perdre dans les méandres de collines des lotissements silencieux et riches, sur les hauteurs de la ville, d'où nous admirions, le soir, les nappes bleu sombre de l'huile de la mer. J'étais le seul à posséder un permis de conduire, aucun de nous n'avait de voiture, et nous venions en train ; à l'approche de Marseille, j'aimais rester dans le wagon-bar du TGV et profiter des grandes fenêtres pour sentir pleinement l'entrée dans le bassin méditerranéen, cette lumière forte et cette chaleur éblouissante, et la garrigue que mangeaient les tentacules de l'agglomération phocéenne. À l'arrivée, nous louions des voitures que nous n'avions pas les moyens de louer ; invariablement, Le King s'y asseyait à l'arrière, retranché derrière ses

lunettes de soleil, haranguant les passants de râles gutturaux de rock star, par la vitre baissée, les bras et les doigts tendus ; les lecteurs de CD avec chargeur multiple nous rendaient dingues d'excitation et n'importe quel prétexte était bon pour prendre la voiture et pour monter le volume, et ainsi glissions-nous sur les courbes des avenues en écoutant Led Zeppelin, très fort, et au moment de démarrer il y avait, toujours, une longue discussion pour décider de l'album à privilégier, et j'insistais toujours pour écouter *Physical Graffiti* et notamment la chanson « The Rover ». Nous fumions beaucoup, les cendriers débordaient. Il faisait chaud, nous ne pensions qu'à baiser et aimer, et nos vains rêves d'idylles brûlaient de fatigue dans le brasier des crépuscules ; nous écumions comme nous pouvions, las et languis, les bars-restaurants de la ville basse, où nous buvions des mojitos, et d'où nous partions sans payer, les mains dans les poches, les épaules lâches, les yeux dans les leurs à ces salopes blondes superficielles satinées ; nous marchions en fumant sur la promenade côtière, en aspirant les premières brises nocturnes, rêvant de pandémoniums dans des demeures immenses à la lisière des forêts de pins en flamme, remplis de muses salasses, noyés dans le Champagne, dans lesquels nous plongeons et délirions jusqu'aux aubes, jusqu'à redescendre vomir d'ivresse sur le sable frais, au bord de l'eau salée. Les matins étaient longs et silencieux de sommeil. Tard, nous sortions la lourde chaîne hi-fi sur la pelouse, flânon près de la piscine ; Le King jouait de la guitare et composait des chansons pour les Mountain Losers, son groupe de l'époque ; nous regardions les collines dissoutes dans les brumes torrides. Nous préparions des joints et partions traîner sur la Promenade des Anglais et dans les ruelles du Vieux Nice, où nous passions des heures à rire et errer sans raison, parlant parfois aux filles, qu'elles eussent quinze ou

quarante-cinq ans — qu'avions-nous d'autre à faire ? Nos cartes bleues, vides ou presque, n'avaient jamais de limite de découvert, et nous sortions des parkings des hypermarchés pied au plancher, hurlant d'euphorie en suivant les lourds impacts de la musique contre l'habitacle. Le soir, nous cuisinions ce qui nous passait par la tête et surtout sous la main, dévalisions consciencieusement la cave des parents de Richard, à la fois suivant les recommandations et malgré les lamentations de ce dernier. Par-dessus les enveloppes irradiantes du tumulte estival, à la nuit tombée, les lunes nous narguaient.

Parfois, je me levais tôt, avant la mi-journée, et j'allais courir dans les quartiers lourds et immobiles, et je repensais avec amusement et amertume à cette époque du lycée où j'étais champion régional d'athlétisme. Je croisais souvent une belle fille brune, longiligne, un peu plus âgée, vingt-cinq ou vingt-six ans peut-être, qui courait comme moi. Avait-elle, elle aussi, passé la nuit dehors ? Sentait-elle, elle aussi, la gueule de bois noire et se dissoudre dans son corps en mouvement ? Se posait-elle les mêmes questions sur moi que moi je me posais sur elle ? Je la rattrapais et la doublais dans les descentes et je sentais son sourire glisser au vol sur mes épaules et je sentais que jamais ne viendraient de réponses à mes questions.

Ces collines de la ville haute étaient peuplées de belles femmes de plus de trente ans, mariées sans doute, seules dans la journée, qui occupèrent rapidement la pole position de nos fantasmes. Des canettes de bières à la main pour faire style, nous marchions vers les sommets de la ville, en suivant la route depuis la maison, l'air de rien, les visages détachés mais les yeux en ricochet sur les fenêtres, les chaises longues, les rebords des piscines, les brosses millimétrées des pelouses. Elles passaient dans leurs décapotables devant chez

nous et, immergés dans la piscine et dans des vodka-tonic, nous les saluions de cris stupides, doux, faussement innocents, et provocants. Richard allait jusqu'à chez elles leur demander des trucs débiles, des allumettes, une échelle, de la glace, des bandes dessinées, un pull, des recettes de plats à cuisiner. Dans les confins des nuits, bourré et défoncé, je me masturbais près de la haie, les yeux orientés en tous sens vers leurs demeures, dans un étai d'extase, attendant de voir mon sperme fuser en de multiples comètes au-dessus de l'herbe.

Un matin, allègres et déterminés, nous étions partis pour une virée dans les vallées enfouies de l'arrière-pays. Silencieux et concentrés sur les paysages austères, nous avons suivi les sinuosités des routes entre les flancs des gorges. Nous nous étions arrêtés dans un village perché près du sommet d'une crête, à la limite supérieure de la forêt. À quelle altitude nous trouvions-nous ? Nous avions l'impression d'être sur le toit d'un monde. Nous avons déambulé un certain temps dans les alentours, au milieu des arbustes, foulant la terre jaune et graveleuse, fixant au loin les hautes montagnes sporadiquement entachées de neige. Le King répétait en riant que nous étions comme Pink Floyd dans le film de leur live à Pompéi. Puis, nous nous étions retranchés dans un vieux bar sur la place du village, dont la vue depuis les fenêtres d'un côté de la salle donnait pleinement sur les déroulements chaleureux des forêts sèches et denses. Nous avons passé l'après-midi à boire des bières, à fumer, à parler ; à nous perdre dans des considérations égarées sur nos jeunesses lentes et dans des contemplations abattues d'un instantané bonheur que venait progressivement aveugler la formation de la buée sur les fenêtres. Nous étions ainsi restés jusqu'à la tombée de la nuit. L'orage approchait. Aux premières gouttes et aux premiers coups de tonnerre, un peu ivres, nous avons entendu, de

l'autre côté du bar, des voix nous appeler et nous entraîner, sous des parapluies et des cirés transparents, vers une fête organisée en contrebas du village, sur des pentes plus raides, dans une grande maison de pierre, dans une foule de gens aux faciès inconnus, ivres, plus vieux que nous. Nous regardions ces nouvelles figures rire et discourir dans l'emphase, prendre des drogues que nous n'avions jamais vues, et nous tendions nos coupes vers des bouteilles au verre épais et foncé, surprenantes, qui s'ouvraient au fur et à mesure. Nous nous égarions dans des chambres aux lèvres et aux talons de vicieuses et illusoires sirènes qui apparaissaient dans le flot des gorgées d'alcool et qui projetaient vers nous l'insolence de leurs sourires minaudes. Sur une grande terrasse aux rebords un peu ruinés, face au matin et au ciel de traîne encore brumeux, nous nous délections complices et rieurs des parfums, senteurs et fantômes qu'elles nous avaient légués, en attendant les venues de prochains soleils.

Dans la maison des parents de Richard, nous nous étirions sur la pelouse, épuisés mais hilares ; nous nous laissions glisser dans l'eau de la piscine et nous allumions, encore, une cigarette dédiée à la dépressive intensité du soir. La file de nos nuits se déroulait dans l'air tiède et nous gardions à voix haute et brisée une mémoire des éclairs de l'été.

Il y avait peut-être des rentrées universitaires et des stages en entreprise, au loin.

Il y avait surtout Led Zeppelin qui sortait de quelque part, des fenêtres de la maison, des amplis de la voiture. « Good Times, Bad Times » réveillaient nos matins et nos comas ; « Kashmir » se jetait avec le jour et nos espoirs dans l'huile de la mer.

2012

Et en m'approchant des caisses, par les vitres de la grande devanture, je me rends compte que la nuit est déjà tombée — et je n'ai rien vu venir. Je me rends également compte que j'ai oublié le saucisson. Je repars donc. Ce n'est pas que le saucisson soit indispensable, ni exigé, mais j'en ai vraiment envie, quoi. Bon, allez, nous revoici dans les allées du Monoprix, bon pas, bon œil, target, et, non, et, si, encore, target, la vache, la meuf, quelle classe, putain, j'ai toujours halluciné dans les Monoprix, mais là je suis admiratif. Je remets mes intra-auriculaires, et relance l'iPod en mode shuffle, et avance au prochain morceau si besoin est, cela va de soi (Next). The Dandy Warhols : « Good Morning ». Parfait. Je flotte, je me perds, je ne suis pas du tout parti en direction du saucisson avec tout ça, et j'ai de plus en plus soif au fait, mais vraiment soif, bordel ! Je dois boire, j'ai trop tiré sur ce joint tout à l'heure, j'ai la bouche désespérément sèche, je vois déjà le tableau une fois à la caisse, ma langue se

collera entre mes lèvres, ou contre mon palais, et pour peu qu'on m'appelle à ce moment-là ce sera la cata, bref, j'opte pour le rayon boissons, immédiatement. Immédiatement. Voilà, c'est par là. C'est par ici. J'y suis. J'attrape une bouteille d'eau, une petite, une Evian, ouais, certes, c'est pas la moins chère, mais c'est la plus attrayante, et la plus proche. C'est bon, l'eau. Qu'est-ce que c'est bon ! Je bois, presque toute la bouteille d'un coup. Maintenant, on va repartir vers le saucisson, tout va bien, même si ça monte encore, mais quelle connerie d'avoir tiré, je ne voulais pas au début, enfin si je voulais, mais j'hésitais, quoi. Et voilà, ça monte, ça monte, merde. Talking Heads : « I Get Wild/Wild Gravity ». Génial. Devrais-je passer un coup de téléphone à Richard pour qu'il m'oriente un peu ?... Surtout pas ! Cela va encore durer des plombes et je ne sortirai sans doute jamais de ce Monoprix. Je laisse passer le morceau des Talking Heads en regardant mon portable sans rien faire. Arctic Monkeys : « 505 ». Dans l'état où je suis, c'est juste parfait, délicieux, et je voudrais que ça dure très, très longtemps. La montée et l'explosion du morceau provoquent une remontée et explosion de drogue. Je reste paralysé mais c'est déjà fini, et je me rends compte que je suis resté ce millier d'heures planté face aux paquets de café. Pulp : « Common People » ! Waouh ! C'est terrible, je me mets à marcher très vite dans les rayons, en ondulant, limite en dansant, en remuant la main, vers le haut, vers le bas, je bouge la tête, sur les côtés, en haut, en bas, je dois avoir l'air trop classe. Ni plus ni moins. Je repasse deux fois au même endroit et même me fait plaisir en faisant un aller-retour supplémentaire et semi-chorégraphié dans le même rayon. Quelle classe, Pulp. Et quelle classe d'écouter Pulp, complètement drogué, au supermarché. De nos jours, peu de choses ont autant de sens que ce genre de petites parenthèses du quotidien.

Non ? Bon, allez, ce n'est pas tout mais il faut que je trouve le saucisson. Nada Surf : « Icebox ». C'est quoi cette chanson ? Je ne la connaissais pas. Je ne savais même pas que j'avais Nada Surf sur mon iPod. Foxyboy doit encore être derrière tout ça. Ce n'est pas mal, mais ça me stresse un peu. Next. Muse : « Showbiz ». Pardon ? C'est pas possible, cet enclé de Foxyboy aura piraté mon iPod ! Next. Sparklehorse : « Homecoming Queen ». C'est magnifique, mais c'est pas le moment. Next. Sweethead : « Running Out ». Ah ! C'est bon ce truc, c'est nouveau, je l'ai mis y'a pas longtemps. Ça envoie grave. On le garde. Et alors, c'est où le saucisson ? Par-là ? Oh : target. Qu'est-ce qu'elle est belle. C'est la même que tout à l'heure ? Enfin qu'il y a quelques minutes ? (Ça commence à faire longtemps cela dit que je suis là, non ?) La vache, je suis largué ! Je la suis ? Je lui parle ? Elle sait peut-être où est le saucisson ? Oh, merde. Tiens, on est au fromage, je pourrais acheter du fromage aussi, non ? Sauf que là, avec mes deux bouteilles de vin, ma bouteille d'Evian, mon fromage éventuel, plus, ensuite, mon saucisson, je vais avoir besoin de me procurer un panier et ça ne va pas m'aider, ça ne va pas m'aider du tout, c'est le moins qu'on puisse dire, il faudra que je retourne près des caisses, je chercherai, oublierai ce que je suis venu chercher, je me perdrai à nouveau, et tout ça, donc... Je marche, hein, en direction du saucisson, c'est le premier objectif, et c'est par là qu'elle va elle aussi, enfin je suppose, on verra ensuite. Kraftwerk : « Trans-Europe Express ». C'est pas avec ça que je vais diminuer mon trip, moi. En même temps, en ai-je envie (de diminuer le trip) ? Guidé dans mes mouvements par les percussions électroniques, je suis sur les talons de la target, je crois qu'on est passés près du saucisson mais que je n'ai pas réussi à descendre du train, je n'ai pas réussi à décrocher mes yeux de sa silhouette, et l'hypnose répétitive

du morceau me fait un peu partir en couille au niveau cardiaque, et nous revoici dans les produits lactés. Blonde Redhead : « S.W. ». Quelle transition. Boum, boum, boum. Je tanguer. Au rayon yaourts, je suis planté dans le sol et je suis liquide, liquide, je dégouline, et la target s'attarde des plombes, mais des plombes pour choisir ses Actilignes ou un machin comme ça. C'est un moment, très, très, très agréable. Je crois que je fais un peu la toupie et je crois aussi qu'elle m'a remarqué en tant que toupie : c'est déjà ça. Beck : « Round The Bend ». Quelle blague. Là je suis comme du chocolat fondu, je ne tiens plus sur mes jambes, et l'effet remonte et l'effet remonte, j'ai mis une main sur une des étagères du rayon pour me tenir parce que tout commence à tanguer, j'aimerais vraiment m'allonger par terre, écouter cette chanson et la regarder en contre-plongée, elle, cette fille sublime, sur le côté ; je suis à cette exacte limite entre extase et malaise. Mais pourquoi ? Pourquoi une chanson aussi aérienne, scotchante, contemplative, sensuelle, *maintenant* ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? J'envisage de déconnecter l'iPod, vraiment, je déconne pas, tant ça chamboule et tant je sens que mon rythme cardiaque s'est encore accéléré et tant j'ai encore soif malgré le demi-litre que je me suis désormais enfilé entièrement et la bouteille vide entre mes mains pendouille, je pourrais l'abandonner, non ? Ne pas la payer ? Me faire choper ? Dans l'état où je suis ? Non, non, non, non, limiter le plus possible les risques de problèmes et de besoins de justification, sortir, sortir le plus vite possible, mais ça monte, ça monte encore, et j'ai perdu ma target. Screaming Trees : « Girl Behind The Mask ». C'est bien ça, c'est entraînant, pas trop drogué, enfin du moins un peu moins. Mais ce morceau est court et me laisse juste le temps de faire un tour pour rien et de revenir sur mes pas, indécis, désorienté (comme si c'était nouveau). Goldfrapp :

« Human ». C'est très bon Goldfrapp, surtout ce morceau-là, mais cela ne va pas m'aider à sortir de l'auberge. Je laisse passer une minute en regardant le vide et Next. Jefferson Airplane : « Somebody To Love ». Je suis sauvé ! Bon, arrêtons-nous, là. J'ai mes deux bouteilles de pinard, c'est ce qu'il faut que j'amène chez Richard, le reste est accessoire, de toute façon du saucisson il y en aura là-bas, non ? Ou je pourrais aller à l'épicerie du coin en acheter si vraiment j'en ai encore envie à ce moment-là ? En plus ça ira alors beaucoup mieux, je me serai calmé, j'aurai un peu picolé. Putain, mais c'est ça, en fait ! J'ai soif, j'ai super soif, mais pas d'eau ! L'Évian, c'était sympa, mais pas très, très utile au final. Je suis dans la merde, indubitablement : il va falloir que je me vide une bière si je veux sortir du Monoprix ? Eh bien oui. C'est pas grave, en même temps. Je la paierai, comme l'Évian, et c'est tout. Quoique l'Évian, j'ai, vraiment, franchement, toujours une drôle d'envie de ne pas la payer, de la balourder là, dans un coin, entre deux paquets de café (je suis de nouveau dans le rayon café ? J'ai bougé ? Je ne comprends rien), et de me tirer avec la ridicule bouffée, ou disons plutôt, vu mon état, le ridicule raz de marée d'adrénaline qui ira avec. Cheap Trick : « Heaven Tonight ». Pitchou-boum-arkheu-zobiglam. J'ai seize ans, des laves de vomi de désir à l'intérieur de moi ; je vois tout en relief, et le grand couloir central du Monoprix monte, monte, sans fin, et je monte le son, mais cette chanson est une torture orgasmique que je dois faire cesser avant de partir vraiment en couille car je ne veux pas entendre les paroles et cris finaux qui me diront que je pourrais bien ne jamais redescendre. Désolé, mais Next. R.E.M. : « The Lifting ». Ouais ! Libération. Je cours presque en direction des boissons, à nouveau, quelle blague, non ? Les bières. Les bières ! La vache ! Je suis hilare, débile devant les rangées de canettes et de bouteilles

individuelles. Il y a un vieux qui me regarde bizarrement, merde. Je dois avoir l'air bizarre, en même temps. Mais les gens sont bizarres, aussi. Pendant une bonne minute le petit vieux me mate de haut en bas et semble même chercher à me scanner de l'intérieur. J'ai rien fait ! Il est flic ? Il va se casser ? The Clash : « One More Time ». Je chope une grande canette d'un demi-litre de Grimbergen et je la porte à ma bouche et je bois, bois, bois, elle est tiède mais que c'est bon, et le vieux a disparu et je me laisse disparaître aussi. Je scotche et savoure. Néanmoins, il vaudrait mieux que je bouge pour éviter les problèmes, que ce soit avec les petits vieux ou les caméras de surveillance (il doit y en avoir partout, non ?). The Rolling Stones : « Walking The Dog ». Exactement ce qu'il me faut pour augmenter le courage, catalyser les effets stimulants de la bière que je continue de siroter discrètement sur le chemin qui mène aux caisses. J'ai perdu la bouteille d'Évian, tiens : ah bah cette fois, c'est sûr que je la paierai pas. J'paye pas ! Putain, qu'est-ce que c'est bon la bière, et qu'est-ce que c'est bon les Stones, surtout maintenant, quelle claque. Ce que je ressens c'est aussi la vitesse entre les rayons du Monoprix, les produits qui défilent sur les côtés, les lumières dans les structures métalliques au plafond. J'arrive près des caisses maintenant, j'ai l'impression d'avoir perdu un épisode au passage, d'avoir zappé quelque chose dans le présent, d'avoir éteint ma conscience, ou c'est juste que, oui, la bière fait son effet. Mais voyons, bien sûr ! Radiohead : « Pearly ». Ils ont quand même fait des putains de B-sides, Radiohead. Il faut que j'en profite, que je retarde un peu le moment du passage à la caisse, juste le temps de cette chanson. Elle est pas longue en plus. Je m'adosse contre les étagères de produits derrière moi, des shampoings apparemment, peut-être en fais-je tomber un ou deux, je ne fais plus gaffe. The House Of Love : « Shine

On ». Vlan ! Tuerie pop ! Transition parfaite, on se reprend, je me lance vers caisse, paiement, sortie, everything. Tout va bien aller. J'ai mes deux bouteilles de vin, une dans chaque main, et la bière entre les doigts de ma main droite, ça me coûte un peu quand je veux prendre une gorgée, mais c'est gérable. Il y a du monde à la caisse, mais pas trop, de toute façon c'est cool, là, je veux dire. Il y a une fille qui me regarde dans la file sur la droite. Elle est super jolie. Elle est super target. Je suis super excité. Ça avance que dalle cette caisse, merde ! Alors, quoi ? Putain avec la target qui me mate, j'ose pas trop boire ma bière maintenant. Sonic Youth : « Kool Thing ». Rock'n roll ! Et rien à battre pour la bière, de toute façon il vaut mieux que je la termine avant de la payer. Je porte la canette à ma bouche, avec la bouteille de Baron de Lestac qui pendouille depuis la paume, ouais, alcool à mort, et je vais jusqu'à mater dans la direction de la target. Elle regarde ailleurs ; c'est malin, c'était bien la peine de faire tout ce cirque, mec. Je remarque que je sautille de plus en plus, j'ai la bougeotte, un truc de dingue, c'est un peu normal avec ce morceau de Sonic Youth aussi, et le problème, ou l'avantage, c'est qu'avec l'alcool j'en ai de moins à moins à battre de l'apparence que je peux donner. C'est long, là. Pourquoi les gens vont toujours au Monoprix tous ensemble, merde ? Allez, c'est bientôt mon tour, voilà, c'est mon tour, et lorsque j'arrive à la caisse, je tire les dernières gouttelettes de la canette et je pose cette dernière d'un air fier et entendu sur le tapis roulant, avec mes deux bouteilles de rouge, en retirant d'un air décontracté mes écouteurs – ça va beaucoup mieux que tout à l'heure, dis donc. La caissière est une petite asiatique jolie, l'air agréable, détendu, elle me regarde en souriant, elle me voit terminer les dernières gouttelettes de canette et poser cette dernière d'un air fier et entendu sur le tapis roulant, côte à côte avec les deux

bouteilles de vin. Je marque un je ne sais quoi de bêtement satisfait avec ma tête, les yeux désignant avec démonstration la canette vide ; elle me répond par un sourire complice, un clignement d'œil légèrement réprobateur, et une moue timidement condescendante. Je n'ai pas arrêté l'iPod et je crois entendre depuis les écouteurs qui pendouillent depuis mon cou, j'entends bien les premières notes de Kim Wilde : « Cambodia ». Ah ouais ? J'ai ça sur mon iPod moi ? Encore une conspiration de Foxyboy ? Ou n'ai-je pas un jour, par faiblesse et mégarde, chargé un best of de Kim Wilde ? Je demande à la caissière si elle est Cambodgienne : « Vous êtes Cambodgienne mademoiselle ? » C'est surréaliste, je n'ose pas prêter attention à la gueule des autres clients dans la queue derrière. Elle, elle s'avance un peu, et me dit d'une petite voix très douce, très sensuelle, tout cela commence à m'exciter : « Je suis française d'origine vietnamienne. » Target, bordel ! Dans le mouvement qu'elle a fait pour s'avancer et me susurrer cette révélation, j'ai pu noter qu'elle avait une taille de guêpe. Je trippe sur les tailles de guêpe ces temps-ci. Donc, en l'occurrence, je décide de lui parler un peu plus, alors qu'elle enregistre les prix de mes articles. La bière, par exemple : « Je peux pas avoir une réduction ? Je l'ai bue super vite, quand même ! » Réponse : « Ah bah ça oui ! Je vais appeler le responsable magasin, on va voir ce qu'on peut faire. » Géniale, cette petite, vraiment. Je me rappelle aussi de la bouteille d'Évian que j'ai bue à un moment, plus tôt. « Ah oui, aussi ! J'avais une bouteille d'eau avant, mais je l'ai perdue... » Elle commence à bien rire, à se tortiller, j'adore : « Ah bah, faut être un peu plus responsable mon grand, moi je compte que les articles qui arrivent à la caisse. » J'ajoute que c'est pas de ma de faute, c'est que c'est super grand le Monoprix, un truc de dingue, non ? Elle acquiesce, oh que oui c'est grand, ne m'en parlez pas.

Dans une transe où courent désormais à vitesse maximale les effets conjugués de la bière et de l'herbe fumée antérieurement, je précise : « Oui, mais attendez, cette bouteille d'eau, je l'ai bue ! » Et bham : « Et alors, vous voulez aussi une réduction grâce à ça ? Bon, allez, ça fera 9,89 euros, vous payez par chèque ? » Je regarde l'écran, oui le prix total est bien de 9,89 euros, c'est peu, et c'est normal, ça ne représente que les deux bouteilles de vin, ce qui veut dire qu'elle a involontairement ou volontairement oublié de compter ma canette de Grimbergen vide ; je vais surtout pas dire quoi que ce soit, allez, et, qu'est-ce qu'elle a dit ? Payer par chèque ? Mais elle est encore plus défoncée que moi ?! C'est pas possible, c'est énorme. Je sors un billet de 10 euros, je lui glisse dans la main, je remets mon iPod, putain Kim Wilde toujours, merde, et alors qu'avec les écouteurs en place je n'entends déjà pratiquement rien du monde extérieur, je lui dis : « Gardez la monnaie ma douce » de façon évidemment ridicule et sans doute trop fort, mais, merde ! Qu'est-ce que j'en ai à battre ? Et je m'apprête à m'enfuir — lorsque j'entends son rire de folle me crier par-dessus les épaules : « Attendez, on a oublié votre Grim ! » Le type après moi dans la queue se prend la tête dans la main et me jette un œil désespéré. Ma caissière, elle, rayonne : « Je me suis jamais autant amusé dans ce boulot que maintenant. » J'ai envie d'une clope. Je sors une clope : « Vous en voulez une ? » Elle éclate de rire mais m'explique que malheureusement non, elle ne peut pas maintenant, par des gestes qui compensent son incapacité à articuler des mots égarés dans des gloussements de plus en plus appuyés. Dans mon iPod, c'est le retour de la classe ; The Auteurs : « Show Girl ». Je plane. Je suis Le King. Je demande à ma jolie caissière-française-d'origine-vietnamienne-target, en retirant de nouveau mes écouteurs, si elle aime la musique, elle me dit oui mais ça dépend

quoi, je lui demande si le rock elle kiffe, elle me dit ah ouais c'est chouette le rock, je lui demande si elle veut écouter ce que j'écoute en ce moment, mais elle et moi on se rend alors compte qu'il faut qu'on arrête les conneries, que les gens derrière, dans la file, ils commencent vraiment à tirer la tronche, alors je lui dis quand même : « Ecoutez, je joue dans un groupe, ça s'appelle My Sexy Valenteen, on fait un concert la semaine prochaine », et je lui sors un des flyers que je porte sur moi, et plonge la main vers l'espace devant elle où il y a un stylo, que je saisis pour écrire à grande hâte fébrile mon numéro de portable sur le papier. Je lui tends le flyer et je m'en vais — et la bière ? Je me retourne dans mes premiers pas et vois ma caissière qui me sourit, mais me sourit tout en balançant la canette vide sous sa caisse. Bah voilà, c'est parfait. Je remets mes écouteurs. Queens Of The Stone Age : « 15 15 ». Morceau de sortie impeccable, bande son à la Tarantino, clin d'œil du destin-shuffle, je jette un dernier regard à mon adorable caissière-française-d'origine-vietnamienne-target mais elle ne me regarde pas et je me balance en quelques pas de danse vers la sortie du Monoprix. Elle a mon numéro et elle m'appellera peut-être plus tard, ou demain. On verra bien. Plus tard, demain, qu'importe : ailleurs.

Dehors, dans la rue Daguerre, précisément à l'entrée de la rue Daguerre depuis le côté de l'avenue du Général Leclerc, je mets le shuffle en pause, retire mes écouteurs, et prends le temps de redescendre un peu, de calmer les choses, de faire le point. D'abord, qu'est-ce que je fais ici ? C'est naze comme secteur. Bon, le Monoprix, OK, il était chouette. Je m'en suis bien sorti, et j'ai même bien ri, et pourtant ce n'était pas gagné. Mais qu'est-ce que je suis venu faire dans ce Monoprix, ici, à Denfert-Rochereau ? C'est pratiquement la Province. Peu à peu, les éléments, les rouages me

reviennent : la fin des cours en début d'après-midi à Vitry ; le repas à n'en plus finir à seize heures à l'Hoppopotamus de Montparnasse — c'est donc de là que je me suis retrouvé en Rive Gauche ! — avec plusieurs collègues ; et la « pause bédot-digestion » chez la grande Dominique. Quarante-six ans, la grande Dominique ; et un esprit de quinze. Comment des gens se procurent-ils des herbes aussi fortes ? Et comment des gens produisent-ils des herbes aussi fortes ? Et pourquoi mes collègues fument-ils des herbes aussi fortes ? Dans quelle rue exactement se trouvait son appart ? Je ne sais plus, pas plus que je ne sais comment je suis arrivé à ce Monoprix. La vache. Je ne me rappelle pas. Je me rappelle juste qu'à un moment je me lève et je dis, et tout le monde rit, je dis : « Il faut que j'y aille, mon programme est long aujourd'hui. » C'est après que j'ai dû un peu me perdre. Il était chouette l'appart, hein, vraiment, il faisait chaud, il y avait des chouettes trucs à boire, beaucoup, j'aurais vraiment pu rester, continuer à fumer et je ne sais pas trop ce que cela aurait donné mais cela n'aurait sans doute vraiment pas été très brillant. Peu importe ; maintenant, je suis là, à l'angle de la Rue Daguerre et de l'Avenue du Général Leclerc, et si je ne comprends pas le *comment* de mon arrivée ici, j'en sais au moins le *pourquoi* : j'ai un apéro chez Richard qui m'attend, et sans doute pour tout ce qu'il m'y a promis, et sans doute aussi parce qu'il m'a dit qu'il voulait se la coller grave, ce qui certes fait partie de ce qu'il m'y a promis, mais pas seulement, et parce que tout cela globalement sent très fort et très bon, je ne veux le rater pour rien au monde. Je ne sais pas si c'est ce que je voulais dire, mais voilà. Et, pour l'heure, j'ai besoin d'une pause.

J'ai besoin d'une pause, il faut que je me repose, juste un poil, et, avec mon petit sac Monoprix à la main, je vais me poser là, en

face, à cette terrasse chauffée, sans me soucier du prix potentiellement élevé de la bière. J'ai toujours entre les doigts la clope que j'avais sortie pour ma délicieuse petite caissière-française-d'origine-vietnamienne-target, et je la porte dans une bouffée de délice impatient à ma bouche. Ah ! Je suis bien, là, c'est parfait, sous la lanterne chauffante de la terrasse, le petit vent froid me tournant autour, les gens qui passent ou sont assis, ma défonce descendant peu à peu ou du moins se stabilisant, la cigarette que j'allume. En plus, ma soif précédemment et temporairement étanchée grâce à la canette de Grim payée/pas payée est revenue en force. « Je vais prendre une pinte s'il vous plaît. » Ah, c'est moi qui ai dit ça on dirait, je me rappelais pas que ma voix portait autant, c'est sans doute parce que j'ai arrêté d'écouter mon iPod. S'en suit une — à mon sens — très longue discussion car, miracle, il y a une happy hour sur certaines bières, mais, à l'écoute du garçon que je trouve d'une incroyable patience avec moi, je me retrouve subitement plongé dans une indécision déroutante, due en grande partie à la discrimination — injuste à mon sens — réservée à certaines bières (la Grimbergen, notamment) qui, au final, n'entrent pas dans la liste chérie des bières en prix happy hour. Finalement, je finis, comme d'hab', par choisir la pinte de Heineken. J'ai vraiment, vraiment soif, et la Heineken c'est parfait pour se désaltérer et je me sens tellement asséché que l'arrivée de la bière devant moi est un moment d'une délivrance et poésie incommensurables et je ne peux réfréner une très longue première rasade. Voilà, maintenant, je peux allumer ma cigarette. Je vais peut-être remettre de la musique, mais j'ai besoin d'un truc posé, aérien, contemplatif, ras-le-bol du shuffle. Je vais faire mon vieux con, mais on n'écoutait pas la musique comme ça dans le passé ; on écoutait les albums, et d'ailleurs on écoutait moins d'albums, parce

qu'on n'avait pas internet, et qu'on avait peu de fric en plus, mais on les écoutait plus, et on les connaissait mieux, et on les aimait aussi sans doute mieux. Je commence à chercher, chercher, parmi les quelques dizaines de giga-octets dont je dispose, et évidemment je n'arrive pas à me décider. Finalement, je renonce et préfère laisser mes yeux dériver dans le panorama humain alentours et atterrir, amusés, au-dessus, sur la lanterne chauffante. Quel drôle de trucs les lanternes chauffantes des terrasses de bar, non ? J'inspire longuement sur ma cigarette, rigole (mais qu'est-ce que je fous là ? Dans le quatorzième arrondissement !!), me caresse la barbe, regarde encore le monde, la ville s'écouler devant moi, et prie pour que cet instant dure, peut-être pas une éternité, mais pour le moins un bon bout de temps. La lumière est d'un bleu pâle parfait, mélancolique, et les filles sous les lampadaires sont belles, trottinant dans l'agitation de la fin de semaine sur leurs petites bottines. C'est pas mal le quatorzième arrondissement, en fait. Les meufs sont sophistiquées, soignées, lustrées, bourgeoises quoi. Me taperais bien une petite bourgeoise ce soir. Envie de drogue aussi. En sortant mon téléphone portable (pensais-je à appeler un dealer ?), je me rends alors compte que j'ai reçu, dans la douce agitation des dernières dizaines de minutes, six SMS. Deux viennent de Foxyboy, qui me demande : 1) si je vais chez Richard, et 2) si je pense qu'il y a moyen de ramener du monde. Les quatre autres viennent de Richard lui-même, qui me demande : 1) à quelle heure je viens ; 2) à quelle heure je viens et avec qui ; 3) si j'ai d'autres plans ; 4) si j'ai d'autres plans pour après, car il aimerait bien prolonger les choses.

Par flemme, je réponds successivement « oui » aux six SMS. La bière que j'ai avalée très vite me tape un peu dans la tête, et il n'est que... 20 h 17 ? Ouais, bah ça file vite quand même tout ça, je me

demande bien comment je vais arriver dans un temps proche chez Richard, peut-être que je ne devrais pas trop me demander ce genre de choses, Richard habitant à Dugommier, sur la ligne 6 donc, c'est-à-dire un trajet direct depuis ma position actuelle. Par ailleurs, franchement, est-il concevable de partir de ce rade avant d'avoir descendu une autre pinte ? On est d'accord ; dès que je vois le serveur, je commande une autre tournée. Je me demande si je vais avoir faim. Bien sûr, il y aura à manger chez Richard, mais bon, vu mon état j'ai peur que le trajet ne soit pas d'une telle simplicité ; tout peut arriver, et qui sait si je ne vais pas rencontrer quelqu'un que je connais ou aborder une target et me retrouver à boire dans un autre bar sur le chemin. J'ai encore envie de me marrer soudainement, et c'est à peine si je me retiens.

Les choses deviennent toujours plus drôles lorsque je reçois un SMS d'une fille que je me rappelle avoir vaguement targetté dans un bar la semaine passée. Élodie — comme la meuf/ex-meuf de Richard, tiens — me demande si je fais un truc ce soir. C'est bon ça ! Un sourire très certainement stupide sur le visage, je lui envoie directement l'adresse et le code de Richard en précisant que j'y serai dans une heure et qu'elle peut ramener des copines si elle en a l'envie. Alors que je termine la rédaction de ma réponse, le serveur passe près de moi, et je lui demande dans une voix que je trouve encore une fois particulièrement forte s'il peut m'apporter une autre pinte. Je renonce à manger quoi que ce soit car j'ai peur que cela me casse temporairement et me retarde encore plus. Je sors une cigarette. Je l'allume.

« Merci, Monsieur », dis-je au garçon lorsque celui-ci m'amène ma deuxième pinte. Je plonge dedans et c'est un délice. Nous sommes vendredi soir, et une nuit ne fait que commencer. J'ai envie

de continuer à boire et à me droguer, pour faire en sorte que ce décor autour de moi ne devienne qu'une tapisserie de lieux, choses, gens et faits irréels, j'ai envie que tout soit drôle et hypnotisant, que le parcours des heures qui viennent soit sans limite ; demain sera samedi, ce ne sera pas cette saloperie de dimanche, je me lèverai tard, comateux mais encore euphorique de toute manière, j'irai acheter en titubant à moitié du pain frais et des croissants et ferai des sourires à la boulangère, j'écouterai des disques et rangerai ce qu'il y aura à ranger dans mon appart tout en prenant lentement, très lentement mon petit déj', la pièce sentira le café et le parfum ; j'enverrai des mails à droite et à gauche, racontant tout et n'importe quoi ; j'irai peut-être traîner à Gibert pour me perdre dans les bacs à disques et écouter sur des plages de quelques minutes les nouveautés ou acheter un ou deux vinyles ou des CD d'occasion, ou j'irai peut-être prendre un café avec Stevie pour rire à le voir sortir toutes les dix minutes de la brasserie répondre à ses trois ou quatre meufs potentielles du moment et faire les cent pas son portable collé à l'oreille et des sourires diplomatiques collés au visage, je marcherai dans le froid de l'après-midi, rentrerai pour voir un film ou lire un livre. Ce sera cool. Si tous les jours étaient des nuits de vendredi suivies de samedi de douce gueule de bois nous aurions l'impression de vivre pour toujours.

Mais il y aura toujours des aubes pour venir me cueillir dans le froid et les tremblements. Qu'elles prennent tout leur temps, surtout, ces salopes.

